
LLI

COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU.

TOME DIXIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME DIXIEME.

Contenant la ſuite du Ve. & dernier Livre d'*Emile* ou de l'Education.

Emile & *Sophie* ou les Solitaires.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.



EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME IV.



GENEVE.

M. DCC. LXXX.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

SUITE DU LIVRE CINQUIEME.

JE me ſuis propoſé dans ce Livre de dire tout ce qui ſe pouvoit faire, laiſſant à chacun le choix de ce qui eſt à ſa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois penſé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchiſſant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal-entendus, & qu'il étoit abſurde de deſtiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître ſi cette union étoit dans l'ordre de la Nature, & s'ils auroient entre eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui eſt naturel à l'état ſauvage & ce qui eſt naturel à l'état civil. Dans le premier état, toutes les

femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive & commune; dans le second, chaque caractere étant développé par les institutions sociales, & chaque esprit ayant reçu sa forme propre & déterminée, non de l'éducation seule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal est qu'en développant les caracteres, l'état social distingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point semblable à l'autre, plus on distingue les conditions, plus on confond les caracteres. De-là les mariages mal assortis & tous les désordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conséquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les sentimens naturels s'alterent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal se relâche; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de peres & de maris. Le maitre

ni l'esclave n'ont plus de famille, chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages; étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, & consultez la Nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, & qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentimens, de caracteres, qui devroit engager un pere sage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner sans balancer à son fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je soutiens que, tous les malheurs imaginables dussent-ils tomber sur deux époux

bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer ensemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoisonnées par la désunion des cœurs.

Au lieu donc de destiner dès l'enfance une épouse à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'est point moi qui fais cette destination, c'est la Nature; mon affaire est de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire, je dis la mienne & non celle du pere; car en me confiant son fils il me cede sa place, il substitue mon droit au sien; c'est moi qui suis le vrai pere d'Emile, c'est moi qui l'ai fait homme. J'aurois refusé de l'élever si je n'avois pas été le maître de le marier à son choix, c'est-à-dire au mien. Il n'y a que le plaisir de faire un heureux, qui puisse payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aye attendu pour trouver l'épouse d'Emile, que je le misse en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'est qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il sente le prix de celle qui lui convient. Dès long-tems Sophie est trouvée; peut-

être Emile l'a-t-il déjà vue ; mais il ne la reconnoîtra que quand il en sera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne soit pas nécessaire au mariage, quand cette égalité se joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix ; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pencher quand tout est égal.

Un homme, à moins qu'il ne soit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états ; car les préjugés qu'il n'aura pas il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à son Eleve un établissement au-dessus de son rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore ; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien ? & cependant, en montant, il s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenser des biens de différentes natures, comme la noblesse & l'argent, parce que chacun

des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération ; que de plus on ne s'accorde jamais sur l'estimation commune ; qu'enfin la préférence que chacun donne à sa mise prépare la discorde entre deux familles, & souvent entre deux époux.

Il est encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout-à-fait contraire à la raison, le second y est plus conforme : comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas il ne descend point, il éleve son épouse ; au contraire, en prenant une femme au-dessus de lui, il s'abaisse sans s'élever : ainsi, dans le premier cas il y a du bien sans mal, & dans le second du mal sans bien. De plus, il est dans l'ordre de la Nature que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'est le contraire quand, s'alliant au-dessus de lui, l'homme se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnoissance, & d'être

ingrat ou mépriſé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, ſe rend le tyran de ſon chef; & le maître devenu l'eſclave ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'oſent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, ſe ſouvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuſeront ici de contradiction; ils ſe tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire de la femme eſt un empire de douceur, d'adreſſe & de complaiſance; ſes ordres ſont des careſſes, ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit régner dans la maiſon comme un Miniſtre dans l'Etat, en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens, il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle-même, il ne réſulte ja-

mais de ce désordre que misere, scandale & déshonneur.

Reste le choix entre ses égales & ses inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque restriction à faire pour ces dernieres ; car il est difficile de trouver dans la lie du peuple une épouse capable de faire le bonheur d'un honnête homme : non qu'on soit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idées de ce qui est beau & honnête, & que l'injustice des autres états fait voir à celui-ci la justice dans ses vices mêmes.

Naturellement l'homme ne pense gueres. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées ; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point, & cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exacte-

ment la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur eſprit ſemble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs; ſouvent même elle y ſert; ſouvent on compoſe avec ſes devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choſes. La conſcience eſt le plus éclairé des Philoſophes: on n'a pas beſoin de ſavoir les offices de Cicéron pour être homme de bien; & la femme du monde la plus honnête ſait peut-être le moins ce que c'eſt qu'honnêteté. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'un eſprit cultivé rend ſeul le commerce agréable, & c'eſt une triſte choſe pour un pere de famille qui ſe plait dans ſa maiſon, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à perſonne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élevera-t-elle ſes enfans? Comment diſcernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les diſpoſera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne ſaura que les flatter ou les menacer, les rendre in-

ſolens ou craintifs; elle en fera des ſinges maniérés ou d'étourdis poliſſons, jamais de bons eſprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conſéquent dans un rang où l'on ne ſauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille ſimple & groſſiérement élevée, qu'une fille ſavante & bel-eſprit qui viendroit établir dans ma maiſon un tribunal de littérature dont elle ſe feroit la préſidente. Une femme bel-eſprit eſt le fléau de ſon mari, de ſes enfans, de ſes amis, de ſes valets, de tout le monde. De la ſublime élévation de ſon beau génie, elle dédaigne tous ſes devoirs de femme, & commence toujours par ſe faire homme à la maniere de Mademoiſelle de l'Enclos. Au-dehors elle eſt toujours ridicule & très-juſtement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être auſſi-tôt qu'on ſort de ſon état, & qu'on n'eſt point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en impoſent jamais qu'aux ſots. On ſait toujours quel eſt l'artiſte ou l'ami qui tient la

plume ou le pinceau quand elles travaillent. On fait quel eft le difcret homme de lettres qui leur dicte en fecret leurs oracles. Toute cette charlatanerie eft indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, fa prétention les aviliroit. Sa dignité eft d'être ignorée ; fa gloire eft dans l'eftime de fon mari ; fes plaifirs font dans le bonheur de fa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même : foyez de bonne-foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans fa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de refpect, de la voir occupée des travaux de fon fexe, des foins de fon ménage, environnée des hardes de fes enfans, ou de la trouver écrivant des vers fur fa toilette, entourée de brochures de toutes les fortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée reftera fille toute fa vie, quand il n'y aura que des hommes fenfés fur la terre :

Quæris cur nolim te ducere, Galla ? diferta es.

Après ces confidérations vient celle de la figure ; c'eft la premiere qui frappe & la derniere qu'on doit faire, mais

encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur, mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs : ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse & se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Desirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari, & l'avan-

tage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plaît à son mari comme le premier jour.

Telles sont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Eleve de la Nature, ainsi qu'Emile, elle est faite pour lui plus qu'aucune autre; elle sera la femme de l'homme. Elle est son égale par la naissance & par le mérite, son inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne se déploie que dans l'intimité du commerce, & son mari le sentira plus que personne au monde; son éducation n'est ni brillante ni négligée; elle a du goût sans étude, des talens sans art, du jugement sans connoissance. Son esprit ne sait pas, mais il est cultivé pour apprendre; c'est une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains; mais une fille

capable de se passionner pour Télémaque a-t-elle un cœur sans sentimens & un esprit sans delicatesse ? O l'aimable ignorante ! Heureux celui qu'on destine à l'instruire. Elle ne sera point le Professeur de son mari, mais son disciple; loin de vouloir l'assujettir à ses goûts, elle prendra les siens. Elle vaudra mieux pour lui que si elle étoit savante : il aura le plaisir de lui tout enseigner. Il est tems, enfin, qu'ils se voyent; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris tristes & rêveurs. Ce lieu de babil n'est pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville & dit avec dépit ; que de jours perdus en vaines recherches ! Ah ! ce n'est pas-là qu'est l'épouse de mon cœur : mon ami, vous le saviez bien ; mais mon tems ne vous coûte gueres, & mes maux vous font peu souffrir. Je le regarde fixement & lui dis sans m'émouvoir : Emile, croyez-vous ce que vous dites ? A l'instant il me saute au cou tout confus, & me serre dans ses bras sans répondre. C'est toujours sa réponse quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans ; non pas comme

eux cherchant les aventures; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris; mais imitant assez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de suivre ma pratique, on en aura pris enfin l'esprit; & je n'imagine aucun Lecteur encore assez prévenu par les usages, pour nous supposer tous deux endormis dans une bonne chaise de poste bien fermée, marchant sans rien voir, sans rien observer, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, & dans la vitesse de notre marche, perdant le tems pour le ménager.

Les hommes disent que la vie est courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du tems, & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voyent à regret l'intervalle qui les en sépare: l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là: nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le tems coule trop vite, ils mentent; ils payeroient volon-

tiers le pouvoir de l'accélérer. Ils employeroient volontiers leur fortune à consumer leur vie entiere ; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ses ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de son ennui celles qui lui étoient à charge, & au gré de son impatience celles qui le séparoient du moment desiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, & d'un quartier à l'autre, qui seroit fort embarrassé de ses heures s'il n'avoit le secret de les perdre ainsi, & qui s'éloigne exprès de ses affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le tems qu'il y met de plus, & dont autrement il ne sauroit que faire ; ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poste sans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la Nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses desirs pour ne jamais souhaiter que le tems s'écoule, celui-

là ne l'estimera point trop courte. Vivre & jouir seront pour lui la même chose ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela seul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour desirer ni pour attendre, mais pour jouir ; & quand il porte ses desirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas seulement du plaisir de desirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il desire ; & ses passions sont tellement modérées, qu'il est toujours plus où il est, qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis & comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la

commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaise de poste, & ne court gueres en poste s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être pressé? D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien quand il le peut? non, car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant & si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays; on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte, on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere? je la côtoye; un bois touffu? je vais sous son ombre; une grotte? je la visite; une carriere? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes, je passe par-tout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir; & ne dépendant que de moi-même, je

jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las.... mais Emile ne se lasse gueres; il est robuste; & pourquoi se lasseroit-il? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte partout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philosophe peut se résoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverse, & la maniere de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrein sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets,

ſavent des noms & n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile eſt plus riche que ceux des Rois; ce cabinet eſt la terre entiere. Chaque choſe y eſt à ſa place : le Naturaliſte qui en prend ſoin a rangé le tout dans un fort bel ordre ; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaiſirs différens on raſſemble par cette agréable maniere de voyager ! ſans compter la ſanté qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, triſtes, grondans ou ſouffrans ; & les piétons toujours gais, légers, & contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte ! Combien un repas groſſier paroît ſavoureux ! avec quel plaiſir on ſe repoſe à table ! Quel bon ſommeil on fait dans un mauvais lit ! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaiſe de poſte ; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'eſt pas oubliée, il faut que je ne ſois gueres adroit, ou qu'Emile ſoit bien peu curieux : car avec

tant de connoiſſances élémentaires, il eſt difficile qu'il ne ſoit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit; il ſait précifément aſſez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere courſe un terme éloigné : le prétexte en eſt facile; en ſortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne ſavons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins ſont bons pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureuſement nous trouvons un payſan qui nous mene dans ſa chaumiere; nous mangeons de grand appétit ſon maigre dîné. En nous voyant ſi fatigués, ſi affamés, il nous dit : ſi le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous euſſiez été mieux reçus... vous auriez trouvé une maiſon de paix... des gens ſi charitables..... de ſi bonnes gens! ..... Ils n'ont pas meilleur cœur

que moi, mais ils ſont plus riches, quoiqu'on diſe qu'ils l'étoient bien plus autrefois..... ils ne pâtiſſent pas, Dieu merci; & tout le pays ſe ſent de ce qui leur reſte.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maiſon dont les maîtres ſont bénis dans le voiſinage: je ſerois bien aiſe de les voir; peut-être seront-ils bien aiſe de nous voir auſſi. Je ſuis ſûr qu'ils nous recevront bien: s'ils ſont des nôtres, nous ſerons des leurs.

La maiſon bien indiquée, on part, on erre dans les bois; une grande pluie nous ſurprend en chemin, elle nous retarde ſans nous arrêter. Enfin l'on ſe retrouve, & le ſoir nous arrivons à la maiſon déſignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette ſeule maiſon, quoique ſimple, a quelque apparence; nous nous préſentons, nous demandons l'hoſpitalité: l'on nous fait parler au maître, il nous queſtionne, mais poliment; ſans dire le ſujet de notre voyage nous diſons celui de notre détour. Il a gardé de ſon ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres: quiconque

a vécu dans le grand monde se trompe rarement là-dessus ; sur ce passe-port nous sommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre & commode, on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi! dit Emile tout surpris, on diroit que nous étions attendus. O que le paysan avoit bien raison! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance! & pour des inconnus! je crois être au tems d'Homere. Soyez sensible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas; par-tout où les étrangers sont rares ils sont bien venus; rien ne rend plus hospitalier que de n'avoir pas souvent besoin de l'être : c'est l'affluence des hôtes qui détruit l'hospitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit gueres, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous sommes peut-être les seuls passagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend il, cela même est un éloge, de savoir se passer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajustés, nous allons rejoindre le maître de la maison; il nous présente à sa femme; elle nous reçoit,

non pas ſeulement avec politeſſe, mais avec bonté. L'honneur de ſes coups-d'œil eſt pour Emile. Une mere dans le cas où elle eſt, voit rarement ſans inquiétude, ou du moins ſans curioſité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le ſouper pour l'amour de nous. En entrant dans la ſalle à manger nous voyons cinq couverts; nous nous plaçons, il en reſte un vuide. Une jeune perſonne entre, fait une grande révérence, & s'aſſied modeſtement ſans parler. Emile occupé de ſa faim ou de ſes réponſes, la ſalue, parle & mange. Le principal objet de ſon voyage eſt auſſi loin de ſa penſée, qu'il ſe croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule ſur l'égarement de nos voyageurs. Monſieur, lui dit le maître de la maiſon, vous me paroiſſez un jeune homme aimable & ſage; & cela me fait ſonger que vous êtes arrivés ici, votre Gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'Iſle de Calypſo. Il eſt vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hoſpitalité de Calypſo. Son Mentor ajoute; & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odyſſée,

&

& n'a point lu Télémaque ; il ne fait ce que c'est qu'Eucharis. Pour la jeune personne, je la vois rougir jusqu'aux yeux, les baisser sur son assiette, & n'oser souffler. La mere, qui remarque son embarras, fait signe au pere, & celui-ci change de conversation. En parlant de sa solitude, il s'engage insensiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné ; les malheurs de sa vie, la constance de son épouse, les consolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce & paisible qu'ils menent dans leur retraite, & toujours sans dire un mot de la jeune personne ; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre sans intérêt. Emile ému, attendri, cesse de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaisir sur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui serre une main du mari qu'il a saisie, & de l'autre prend aussi la main de la femme, sur laquelle il se penche avec transport en l'arrosant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde : mais la fille, plus sensible que personne à cette mar-

que de ſon bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux ſur lui pour mieux examiner ſa figure; elle n'y trouve rien qui démente la comparaiſon. Son air aiſé a de la liberté ſans arrogance; ſes manieres ſont vives ſans étourderie; ſa ſenſibilité rend ſon regard plus doux, ſa phyſionomie plus touchante: la jeune perſonne le voyant pleurer eſt prête de mêler ſes larmes aux ſiennes. Dans un ſi beau prétexte, une honte ſecrete la retient: elle ſe reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ſes yeux, comme s'il étoit mal d'en verſer pour ſa famille.

La mere*, qui dès le commencement du ſoupé n'a ceſſé de veiller ſur elle, voit ſa contrainte, & l'en délivre en l'envoyant faire une commiſſion. Une minute après la jeune fille rentre, mais ſi mal remiſe que ſon déſordre eſt viſible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur; Sophie, remettez-vous, ne ceſſerez vous point de pleurer les malheurs de vos parens? Vous qui les en conſolez, n'y ſoyez pas plus ſenſible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous euſſiez

vu tressaillir Emile. Frappé d'un nom si cher, il se réveille en sursaut, & jette un regard avide sur celle qui l'ose porter. Sophie, ô Sophie! est-ce vous que mon cœur cherche? est-ce vous que mon cœur aime? Il l'observe, il la contemple avec une sorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte; il ne sait si celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geste, il trouve à tout mille interprétations confuses; il donneroit la moitié de sa vie pour qu'elle voulût dire un seul mot. Il me regarde inquiet & troublé; ses yeux me font à la fois cent questions, cent reproches. Il semble me dire à chaque regard; guidez-moi, tandis qu'il est tems; si mon cœur se livre & se trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile est l'homme du monde qui sait le moins se déguiser. Comment se déguiseroit-il dans le plus grand trouble de sa vie, entre quatre spectateurs qui l'examinent, & dont le plus distrait en apparence est en effet le plus attentif? Son désordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie; les siens

l'inftruifent de refte qu'elle en eft l'objet: elle voit que cette inquiétude n'eft pas de l'amour encore, mais qu'importe ? il s'occupe d'elle, & cela fuffit; elle fera bien malheureufe s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie fourit du fuccès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens; elle voit qu'il eft tems de fixer celui du nouveau Télémaque; elle fait parler fa fille. Sa fille, avec fa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux fon effet. Au premier fon de cette voix, Emile eft rendu; c'eft Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la feroit pas, qu'il feroit trop tard pour s'en dédire.

C'eft alors que les charmes de cette fille enchantereffe vont par torrens à fon cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poifon dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie: fi elle dit un mot, il ouvre la bouche; fi elle baiffe les yeux, il les baiffe; s'il la voit foupirer, il foupire; c'eft l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la fienne a

changé dans peu d'instans! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler, c'est celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarrassé, craintif, il n'ose plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Emile; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, ben che in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance; mais malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole; & l'on aura tort. On ne considere pas assez l'influence que doit avoir la premiere liaison d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impression, aussi vive que celle de l'a-

mour ou du penchant qui tient ſa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne ceſſent d'agir juſqu'à la mort. On nous donne dans les traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédanteſques ſur les chimériques devoirs des enfans ; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation ; ſavoir, la criſe qui ſert de paſſage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces eſſais utiles par quelque endroit, ce ſera ſur-tout pour m'y être étendu fort au long ſur cette partie eſſentielle omiſe par tous les autres, & pour ne m'être point laiſſé rebuter dans cette entrepriſe par de fauſſes délicateſſes, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire : il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'eſt un aſſez beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne ſe trouve que dans cet écrit, eſt-ce ma faute ? Ce devroit être l'hiſtoire de mon eſpece : vous qui la dépravez, c'eſt vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre conſidération, qui ren-

force la premiere, est qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitise, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les passions qui servent d'instrument aux éducations communes; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'est ici, non-seulement le premier amour, mais la premiere passion de toute espece; que de cette passion, l'unique, peut-être, qu'il sentira vivement dans toute sa vie, dépend la derniere forme que doit prendre son caractere. Ses manieres de penser, ses sentimens, ses goûts fixés par une passion durable, vont acquérir une consistance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui suit une pareille soirée ne se passe pas toute à dormir? Quoi donc! la seule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir sur un homme sage? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde? Se ressemblent-elles toutes d'ame comme de nom? Toutes celles qu'il verra sont-elles la sienne? Est-il fou, de se passionner ainsi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé? Attendez, jeune homme; examinez, observez. Vous ne savez pas même encore

chez qui vous êtes ; & à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maison.

Ce n'est pas le tems des leçons, & celles-ci ne sont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le desir de justifier son penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réserve même ne font qu'irriter sa vivacité : déjà Sophie lui paroît trop estimable pour qu'il ne soit pas sûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans son mauvais habit de voyage, Emile tâchera de se mettre avec plus de soin. Il n'y manque pas : mais je ris de son empressement à s'accommoder du linge de la maison. Je pénetre sa pensée ; j'y lis avec plaisir qu'il cherche, en se préparant des restitutions, des échanges, à s'établir une espece de correspondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajustée aussi de son côté ; je me suis trompé. Cette vulgaire coquetterie est bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véri-

table amour est plus rafinée ; elle a bien d'autres prétentions. Sophie est mise encore plus simplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours scrupuleuse. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie sait bien qu'une parure plus recherchée est une déclaration, mais elle ne sait pas qu'une parure plus négligée en est une autre; elle montre qu'on ne se contente pas de plaire par l'ajustement, qu'on veut plaire aussi par la personne. Eh! qu'importe à l'amant comment on soit mise, pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui? Déjà sûre de son empire, Sophie ne se borne pas à frapper par ses charmes les yeux d'Emile, si son cœur ne va les chercher; il ne lui suffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les suppose. N'en a-t-il pas assez vu pour être obligé de deviner le reste?

Il est à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & sa mere n'ont pas non plus resté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des instructions données. Le lendemain on se rassemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens se sont vus;

ils ne se sont pas dit encore un seul mot, & déjà l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'est pas familier; il est embarrassé, timide; ils ne se parlent point; leurs yeux baissés semblent s'éviter, & cela même est un signe d'intelligence: ils s'évitent, mais de concert; ils sentent déjà le besoin du mystere avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permission de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permission au pere, à la mere, tandis que ses yeux inquiets tournés sur la fille, la lui demandent beaucoup plus instamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun signe, ne paroît rien voir, rien entendre; mais elle rougit, & cette rougeur est une réponse encore plus claire que celle de ses parens.

On nous permet de revenir, sans nous inviter à rester. Cette conduite est convenable; on donne le couvert à des passans embarrassés de leur gîte, mais il n'est pas décent qu'un amant couche dans la maison de sa maîtresse.

A peine sommes-nous hors de cette maison chérie, qu'Emile songe à nous établir aux environs; la chaumiere la

plus voisine lui semble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans les fossés du Château. Jeune étourdi ! lui dis-je, d'un ton de pitié ; quoi ! déjà la passion vous aveugle ? Vous ne voyez déjà plus ni les bienséances ni la raison ! Malheureux ! vous croyez aimer ; & vous voulez déshonorer votre maîtresse ! Que dira-t-on d'elle, quand on saura qu'un jeune homme qui sort de sa maison couche aux environs ? Vous l'aimez, dites-vous ! Est-ce donc à vous de la perdre de réputation ? Est-ce là le prix de l'hospitalité que ses parens vous ont accordée ? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur ? Eh ! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains discours des hommes & leurs injustes soupçons ? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas ? Qui sait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux respecter ? Mon attachement ne fera point sa honte, il fera sa gloire, il sera digne d'elle. Quand mon cœur & mes soins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager ? Cher Emile, reprends-je en l'embrassant, vous raisonnez pour vous ; ap-

prenez à raisonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un sexe à celui de l'autre ; ils ont des principes tout différens. Ces principes sont également solides & raisonnables ; parce qu'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriser pour vous les discours des hommes, vous oblige à les respecter pour votre maîtresse. Votre honneur est en vous seul ; & le sien dépend d'autrui. Le négliger seroit blesser le vôtre même ; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux ? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé ? Eh ! quel est

l'homme ſenſible qui veut perdre celle qu'il aime ? Quel eſt l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû ?

Le jeune homme, effrayé des conſéquences que je lui fais enviſager, & toujours extrême dans ſes idées, croit déjà n'être jamais aſſez loin du ſéjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus promptement ; il regarde autour de nous ſi nous ne ſommes point écoutés ; il ſacrifieroit mille fois ſon bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de ſa vie que de lui cauſer un ſeul déplaiſir. C'eſt le premier fruit des ſoins que j'ai pris dès ſa jeuneſſe de lui former un cœur qui ſache aimer.

Il s'agit donc de trouver un aſyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons qu'à deux grandes lieues eſt une ville ; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre ſéjour deviendroit ſuſpect. C'eſt-là qu'arrive enfin le nouvel amant plein d'amour, d'eſpoir, de joie, & ſur-tout de bons ſentimens ; & voilà comment dirigeant peu-à-peu ſa paſſion naiſſante vers ce

qui eſt bon ou honnête, je diſpoſe inſenſiblement tous ſes penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere; je l'apperçois déjà de loin. Toutes les grandes difficultés ſont vaincues, tous les grands obſtacles ſont ſurmontés; il ne me reſte plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le conſommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons ſur-tout la fauſſe prudence d'immoler le préſent à l'avenir; c'eſt ſouvent immoler ce qui eſt à ce qui ne ſera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des ſoins il ne meure avant de l'avoir été. Or, s'il eſt un tems pour jouir de la vie, c'eſt aſſurément la fin de l'adoleſcence, où les facultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, & où l'homme au milieu de ſa courſe voit de plus loin les deux termes qui lui en font ſentir la brièveté. Si l'imprudente jeuneſſe ſe trompe, ce n'eſt pas en ce qu'elle veut jouir, c'eſt en ce qu'elle cherche la jouiſſance où elle n'eſt point, & qu'en s'apprêtant un avenir miſérable, elle ne ſait pas même uſer du moment préſent.

Confidérez mon Emile, à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit & de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais soumis à la loi de la sagesse, & docile à la voix de l'amitié, possédant tous les talens utiles, & plusieurs talens agréables, se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoiqu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une passion naissante: son cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour; ses douces illusions lui font un nouvel univers de délice & de jouissance; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par son caractere que par sa personne; il espere, il attend un retour qu'il sent lui être dû; c'est du rapport des cœurs, c'est du concours des sentimens honnêtes, que s'est formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable: il se livre avec confiance, avec raison même, au plus charmant délire, sans crainte, sans regret, sans

remords, sans autre inquiétude que celle dont le sentiment du bonheur est inséparable. Que peut-il manquer au sien ? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puisse accorder avec ce qu'il a ? Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois ; on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre ; il est heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un destin si doux ? Irai-je troubler une volupté si pure ? Ah ! tout le prix de la vie est dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté ? Même en mettant le comble à son bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur suprême est cent fois plus doux à espérer qu'à obtenir ; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime, & sois aimé ! Jouis long-tems avant que de posséder ; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence ; fais ton paradis sur la terre en attendant l'autre, je n'abrégerai point cet heureux tems de ta vie : j'en filerai pour toi l'enchantement ; je le prolongerai le plus qu'il sera possible. Hélas ! il faut qu'il finisse, & qu'il

finiſſe en peu de tems; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des reſtitutions à faire. Si-tôt qu'elles ſont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois, en partant il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la ſienne entiere ne ſe paſſera pas ainſi.

Malheureuſement la route eſt fort coupée, & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, &, ſans s'impatienter, ſans ſe plaindre, il met toute ſon attention à retrouver ſon chemin; il erre long-tems avant de ſe reconnoître; & toujours avec le même-ſang-froid. Ceci n'eſt rien pour vous, mais c'eſt beaucoup pour moi qui connois ſon naturel emporté: je vois le fruit des ſoins que j'ai mis dès ſon enfance à l'endurcir aux coups de la néceſſité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait eſt bien plus ſimple & plus obligeante que la premiere fois; nous ſommes déjà d'anciennes con-

noiſſances. Emile & Sophie ſe ſaluent avec un peu d'embarras, & ne ſe parlent toujours point : que ſe diroient-ils en notre préſence? L'entretien qu'il leur faut n'a pas beſoin de témoins. L'on ſe promene dans le jardin, ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute eſpece, coupé en divers ſens de jolis ruiſſeaux, & de platebandes pleines de fleurs. Le beau lieu ! s'écrie Emile, plein de ſon Homere & toujours dans l'enthouſiaſme ; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit ſavoir ce que c'eſt qu'Alcinoüs, & la mere le demande. Alcinoüs, leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homere eſt critiqué par les gens de goût, comme trop ſimple & trop peu paré (13). Cet Alci-

(13) " En ſortant du Palais, on trouve un ,, vaſte jardin de quatre arpens, enceint & clos ,, tout à l'entour, planté de grands arbres fleuris, produiſant des poires, des pommes de ,, grenade & d'autres des plus belles eſpeces, ,, des figuiers au doux fruit, & des oliviers verdoyans. Jamais, durant l'année entiere, ces ,, beaux arbres ne reſtent ſans fruit : l'hiver & ,, l'été, la douce haleine du vent d'oueſt fait à la ,, fois nouer les uns & mûrir les autres. On

noüs avoit un fille aimable, qui, la veille qu'un étranger reçut l'hospitalité, songea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baisse les yeux, se mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confusion. Le pere, qui se plaît à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princesse alloit elle-même laver le linge à la riviere; croyez-vous, poursuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux serviettes sales, en disant qu'elles sentoient le graillon? Sophie, sur qui le coup porte, oubliant sa timidité na-

---

„ voit la poire & la pomme vieillir & sécher sur „ leur arbre, la figue sur le figuier & la grape „ sur la souche La vigne inépuisable ne cesse „ d'y porter de nouveaux raisins; on fait cuire „ & confire les uns au soleil sur une aire, tandis „ qu'on en vendange d'autres, laissant sur la „ plante ceux qui sont encore en fleurs, en verjus, ou qui commencent à noircir. A l'un des „ bouts, deux quarrés bien cultivés & converts „ de fleurs toute l'année sont ornés de deux fontaines, dont l'une est distribuée dans tout le „ jardin, & l'autre, après avoir traversé le Palais, est conduite à un bâtiment élevé dans la „ ville pour abreuver les Citoyens „.

Telle est la description du jardin royal d'Alcinoüs au septieme livre de l'Odyssée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de son tems, on ne voit ni treillages, ni statues, ni cascades, ni boulingrins.

turelle s'excuse avec vivacité; son papa sait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchisseuse qu'elle, si on l'avoit laissé faire (14), & qu'elle en eût fait davantage avec plaisir, si on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire en lisant dans son cœur ingénu les alarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs? Honteuse & tremblante elle n'ose plus souffler, ni regarder personne. Fille charmante! il n'est plus tems de feindre; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite scene est oubliée ou paroît l'être; très-heureusement pour Sophie, Emile est le seul qui n'y a rien compris. La promenade se continue, & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à se ré-

(14) J'avoue que je fais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laissé gâter dans le savon des mains aussi douces que les siennes, & qu'Emile doit baiser si souvent.

gler ſur la lenteur de notre marche; inſenſiblement ils nous précedent, ils s'approchent, ils s'accoſtent à la fin, & nous les voyons aſſez loin devant nous. Sophie ſemble attentive & poſée; Emile parle & geſticule avec feu: il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle, ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien ceſſe avant qu'on ſoit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & careſſant; ſes yeux pétillent de joie; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien ſi dégagé; en approchant elle ſemble toute confuſe de ſe voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y eſt ſouvent trouvée avec d'autres ſans en être embarraſſée, & ſans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle ſe hâte d'accourir à ſa mere, un peu eſſoufflée, en diſant quelques mots qui ne ſignifient pas grand'choſe, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-tems.

A la sérénité qui se peint sur le visage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a soulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne sont pas moins réservés l'un avec l'autre, mais leur réserve est moins embarrassée. Elle ne vient plus que du respect d'Emile, de la modestie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile ose lui adresser quelques mots, quelquefois elle ose répondre; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela sans jetter les yeux sur ceux de sa mere. Le changement qui paroît le plus sensible en elle est envers moi. Elle me témoigne une considération plus empressée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueusement, elle est attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de son estime, & qu'il ne lui est pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi; on diroit qu'ils ont déjà comploté de me gagner: il n'en est rien pourtant, & Sophie elle-même ne se gagne pas si vîte. Il aura peut-être plus besoin de ma faveur auprès d'elle, que de la sienne auprès de moi. Couple charmant!.... En songeant que le cœur sensible de mon

jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans ſon premier entretien avec ſa maîtreſſe, je jouis du prix de ma peine; ſon amitié m'a tout payé.

Les viſites ſe réiterent. Les converſations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour croit déjà toucher à ſon bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute ſa modeſtie, tant de retenue l'étonne peu; il ſent qu'il n'eſt pas mal auprès d'elle; il ſait que ce ſont les peres qui marient les enfans; il ſuppoſe que Sophie attend un ordre de ſes parens, il lui demande la permiſſion de le ſolliciter; elle ne s'y oppoſe pas. Il m'en parle, j'en parle en ſon nom, même en ſa préſence. Quelle ſurpriſe pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle ſeule, & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir! Il commence à ne plus rien comprendre à ſa conduite. Sa confiance diminue. Il s'alarme, il ſe voit moins avancé qu'il ne penſoit l'être, & c'eſt alors que l'amour le plus tendre employe ſon langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'eſt pas fait pour deviner ce

qui lui nuit : si on ne le lui dit, il ne le saura de ses jours, & Sophie est trop fiere pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empressement d'une autre ; elle n'a pas oublié les leçons de ses parens. Elle est pauvre ; Emile est riche, elle le sait. Combien il a besoin de se faire estimer d'elle ! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité ? Mais comment songeroit-il à ces obstacles ? Emile sait-il s'il est riche ? Daigne-t-il même s'en informer ? Graces au Ciel il n'a nul besoin de l'être, il sait être bienfaisant sans cela. Il tire le bien qu'il fait de son cœur & non de sa bourse. Il donne aux malheureux son tems, ses soins, ses affections, sa personne ; & dans l'estimation de ses bienfaits, à peine ose-t-il compter pour quelque chose l'argent qu'il répand sur les indigens.

Ne sachant à quoi s'en prendre de sa disgrace, il l'attribue à sa propre faute : car qui oseroit accuser de caprice l'objet de ses adorations ? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui se sent digne du sien ; il est craintif & tremblant devant elle.

Il

Il n'espere plus la toucher par sa tendresse, il cherche à la fléchir par la pitié. Quelquefois sa patience se lasse; le depit est prêt à lui succéder. Sophie semble pressentir ces emportemens, & le regarde. Ce seul regard le désarme & l'intimide : il est plus soumis qu'auparavant.

Troublé de cette résistance obstinée & de ce silence invincible, il épanche son cœur dans celui de son ami. Il y dépose les douleurs de ce cœur navré de tristesse; il implore son assistance & ses conseils. Quel impénétrable mystere ! Elle s'intéresse à mon sort, je n'en puis douter : loin de m'éviter elle se plaît avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars; elle reçoit mes soins avec bonté; mes services paroissent lui plaire; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes sollicitations, mes prieres. Quand j'ose parler d'union, elle m'impose impérieusement silence, & si j'ajoute un mot, elle me quitte à l'instant. Par quelle étrange raison veut-elle bien que je sois à elle sans vouloir entendre parler d'être à moi? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime &

qu'elle n'osera faire taire, parlez, faites-la parler; servez votre ami, couronnez votre ouvrage; ne rendez pas vos soins funestes à votre Eleve: Ah! ce qu'il tient de vous fera sa misere, si vous n'achevez son bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un secret que je savois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permission d'en instruire Emile; je l'obtiens enfin, & j'en use. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicatesse; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractere & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il se met à rire; & transporté de joie, il veut partir à l'instant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être aussi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être son époux.

Hé quoi! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de son impétuosité, cette jeune tête ne meurira-t-elle point, & après avoir philosophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raisonner? Comment ne voyez-vous

pas qu'en ſuivant votre inſenſé projet, vous allez empirer votre ſituation & rendre Sophie plus intraitable? C'eſt un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en ſeroit un très-grand de les lui avoir tous ſacrifiés, & ſi ſa fierté ne peut ſe réſoudre à vous avoir la premiere obligation, comment ſe réſoudroit-elle à vous avoir l'autre? Si elle ne peut ſouffrir qu'un mari puiſſe lui reprocher de l'avoir enrichie, ſouffrira-t-elle qu'il puiſſe lui reprocher de s'être appauvri pour elle? Eh malheureux! tremblez qu'elle ne vous ſoupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & ſoigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuſe de vouloir la gagner par adreſſe, & de lui ſacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, & que ſes oppoſitions viennent précisément des richeſſes? Non, cher Emile, elles ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle ſait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous

les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent & des services, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & pensent qu'on leur en doit de reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la rassurer sur ses craintes? Faites-vous bien connoître à elle; ce n'est pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les trésors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de constance & de tems surmontez sa résistance : à force de sentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier vos richesses. Aimez-la, servez-la, servez ses respectables parens. Prouvez-lui que ces soins ne sont pas l'effet d'une passion folle & passagere, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune; c'est le seul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favorisé.

On conçoit quels transports de joie ce discours donne au jeune homme, combien il lui rend de confiance & d'espoir; combien son honnête cœur

ſe félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'exiſteroit pas, ou qu'il ne feroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris ſon caractere, qui eſt-ce qui n'imaginera pas ſa conduite en cette occaſion.

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours! Bel emploi pour un gouverneur! ſi beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît ſi content de moi-même. Au reſte, cet emploi ne laiſſe pas d'avoir ſes agrémens : je ne ſuis pas mal venu dans la maiſon; l'on s'y fie à moi du ſoin d'y tenir les amans dans l'ordre : Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais ſi docile. La petite perſonne m'accable d'amitiés dont je ne ſuis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'eſt ainſi qu'elle ſe dédommage indirectement du reſpect dans lequel elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres careſſes, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; & lui qui ſait que je ne veux pas nuire à ſes intérêts, eſt charmé de ma bonne intelligence

avec elle. Il se console quand elle refuse son bras à la promenade & que c'est pour lui préférer le mien. Il s'éloigne sans murmure en me serrant la main, & me disant tout bas de la voix & de l'œil : ami, parlez pour moi. Il nous suit des yeux avec intérêt : il tâche de lire nos sentimens sur nos visages, & d'interpréter nos discours par nos gestes : il sait que rien de ce qui se dit entre nous ne lui est indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur sincere est à son aise, quand sans être entendue de Télémaque vous pouvez vous entretenir avec son Mentor ! Avec quelle aimable franchise vous lui laissez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y passe ! Avec quel plaisir vous lui montrez toute votre estime pour son Eleve ! avec quelle ingénuité touchante vous lui laissez pénétrer des sentimens plus doux ! avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun quand l'impatience le force à vous interrompre ! avec quel charmant dépit vous lui reprochez son indiscrétion quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponses quelque nouvelle raison de l'aimer !

Ainsi parvenu à se faire souffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits; il parle, il presse, il sollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe pourvu qu'il se fasse écouter. Enfin, il obtient, non sans peine, que Sophie de son côté veuille bien prendre ouvertement sur lui l'autorité d'une maîtresse, qu'elle lui prescrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle regle le nombre & le tems des visites, qu'elle lui défende de venir jusqu'à tel jour & de rester passé telle heure. Tout cela ne se fait point par jeu, mais très-sérieusement, & si elle accepta ces droits avec peine, elle en use avec une rigueur qui réduit souvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & souvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me disent: vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en dessous, & sourit en secret de la fierté de son esclave.

Albane & Raphaël, prêtez-moi le

pinceau de la volupté. Divin Milton ; apprends à ma plume grossiere à décrire les plaisirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la nature. Ayez seulement des cœurs sensibles, des ames honnêtes; puis laissez errer votre imagination sans contrainte sur les transports de deux jeunes amans, qui sous les yeux de leurs parens & de leurs guides, se livrent sans trouble à la douce illusion qui les flatte, &, dans l'ivresse des desirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent moi-même, je les rassemble sans ordre & sans suite, le délire qu'elles me causent m'empêche de les lier. Oh! qui est-ce qui a un cœur, & qui ne saura pas faire en lui-même le tableau délicieux des situations diverses du pere, de la mere, de la fille, du gouverneur, de l'Eleve, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puissent faire le bonheur ?

C'est à présent que devenu véritablement empressé de plaire, Emile

commence à ſentir le prix des talens agréables qu'il s'eſt donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle ; il fait plus, il lui apprend la muſique. Elle eſt vive & légere, elle aime à ſauter, il danſe avec elle ; il change ſes ſauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons ſont charmantes, la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide reſpect de l'amour ; il eſt permis à un amant de donner ces leçons avec volupté ; il eſt permis d'être le maître de ſa maîtreſſe.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accommode & l'accorde. Il eſt facteur, il eſt luthier auſſi-bien que menuiſier ; il eut toujours pour maxime d'apprendre à ſe paſſer du ſecours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maiſon eſt dans une ſituation pittoreſque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de ſon pere. Les cadres n'en ſont point dorés & n'ont pas beſoin de l'être. En voyant deſſiner Emile, en l'imitant, elle ſe perfectionne à ſon exemple, elle cultive tous les talens, & ſon charme les embellit tous. Son pere & ſa mere ſe rappellent leur an-

cienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui seuls la leur rendoient chére; l'amour a paré toute leur maison; lui seul y fait régner sans frais & sans peine les mêmes plaisirs qu'ils n'y rassembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des trésors qu'il estime l'objet de son culte, & pare sur l'autel le Dieu qu'il adore; l'amant a beau voir sa maîtresse parfaite, il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire; mais il a besoin lui de la parer: c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plaisir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place quand il n'orne pas la suprême beauté. C'est un spectacle à la fois touchant & risible, de voir Emile empressé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'instant elle l'entendra: il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec

elle ; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux : il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout en un mot. Sophie se prête avec plaisir à son zele & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content ! Il croit voir les Cieux ouverts. Cependant cette situation plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux pour éviter ceux qui les poursuivent, & quand ils se rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'chose. Ses plus grands progrès sont dans la morale & les choses de goût ; pour la physique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du systême du monde ; quelquefois dans leurs promenades en contemplant les merveilles de la Na-

ture, leurs cœurs innocens & purs osent s'élever jusqu'à son Auteur. Ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi! deux amans dans la fleur de l'âge emploient leur tête-à-tête à parler de Religion! Ils passent leur tems à dire leur catéchisme! Que sert d'avilir ce qui est sublime? Oui, sans doute, ils le disent dans l'illusion qui les charme; ils se voient parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthousiasme de ce qui donne un prix à la vertu. Les sacrifices qu'ils lui font la leur rendent chére. Dans des transports qu'il faut vaincre, ils versent quelquefois ensemble des larmes plus pures que la rosée du Ciel, & ces douces larmes font l'enchantement de leur vie; ils sont dans le plus charmant delire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoutent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames, ils connoîtront un jour vos plaisirs, & regretteront toute leur vie l'heureux tems où ils se les sont refusés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des

diſſentions, même des querelles ; la maîtreſſe n'eſt pas ſans caprice, ni l'amant ſans emportement ; mais ces petits orages paſſent rapidement & ne font que raffermir l'union ; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre, les raccommodemens lui ſont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui ſont nuiſibles. Le fruit de la premiere lui en a fait eſpérer autant des autres ; il s'eſt trompé : mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit auſſi ſenſible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt ſincere qu'elle prend à ſon cœur. On veut ſavoir quel eſt donc ce profit. J'y conſens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'expoſer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeſte.

Emile aime ; il n'eſt donc pas téméraire ; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuſe Sophie n'eſt pas fille à lui paſſer des familiarités. Comme la ſageſſe a ſon terme en toute choſe, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & ſon pere lui-même craint quelquefois que ſon extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-tête les plus ſe-

crets, Emile n'oseroit solliciter la moindre faveur, pas même y paroître aspirer; & quand elle veut bien passer son bras sous le sien à la promenade, grace qu'elle ne laisse pas changer en droit, à peine ose-t-il, quelquefois en soupirant, presser ce bras contre sa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il se hazarde à baiser furtivement sa robe, & plusieurs fois il est assez heureux pour qu'elle veuille bien ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'avise de se trouver très-mauvais. Il s'obstine, elle s'irrite, le dépit lui dicte quelques mots piquans; Emile ne les endure pas sans replique : le reste du jour se passe en bouderie, & l'on se sépare très-mécontens.

Sophie est mal à son aise. Sa mere est sa confidente; comment lui cacheroit-elle son chagrin? C'est sa premiere brouillerie; & une brouillerie d'une heure est une si grande affaire! Elle se repent de sa faute; sa mere lui permet de la réparer, son pere le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie est à la toilette de sa mere; le pere est

aussi dans la même chambre : Emile entre avec respect, mais d'un air triste. A peine le pere & la mere l'ont-ils salué, que Sophie se retourne; & lui présentant la main, lui demande, d'un ton caressant, comment il se porte. Il est clair que cette jolie main ne s'avance ainsi que pour être baisée : il la reçoit & ne la baise pas. Sophie, un peu honteuse, la retire d'aussi bonne grace qu'il lui est possible. Emile, qui n'est pas fait aux manieres des femmes, & qui ne sait à quoi le caprice est bon, ne l'oublie pas aisément, & ne s'appaise pas si vîte. Le pere de Sophie la voyant embarrassée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuse, humiliée, ne sait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oser pleurer. Plus elle se contraint, plus son cœur se gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, se précipite à ses genoux, lui prend la main, la baise plusieurs fois avec saisissement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le pere en éclatant de rire; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offensé. Emile, enhardi par ce discours, tourne

un œil ſuppliant vers la mere ; & croyant voir un ſigne de conſentement, s'approche, en tremblant du viſage de Sophie, qui détourne la tête, &, pour ſauver la bouche, expoſe une joue de roſes. L'indiſcret ne s'en contente pas ; on réſiſte foiblement. Quel baiſer, s'il n'étoit pas pris ſous les yeux d'une mere ! Sévere Sophie, prenez garde à vous : on vous demandera ſouvent votre robe à baiſer, à condition que vous la refuſerez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere ſort pour quelque affaire, la mere envoie Sophie ſous quelque prétexte ; puis elle adreſſe la parole à Emile, & lui dit d'un ton aſſez ſérieux : " Monſieur, je crois qu'un jeune homme
„ auſſi-bien né, auſſi-bien élevé que
„ vous, qui a des ſentimens & des
„ mœurs, ne voudroit pas payer du
„ déshonneur d'une famille, l'amitié
„ qu'elle lui témoigne. Je ne ſuis ni
„ farouche, ni prude ; je ſais ce qu'il
„ faut paſſer à la jeuneſſe folâtre, & ce
„ que j'ai ſouffert ſous mes yeux, vous
„ le prouve aſſez. Conſultez votre ami
„ ſur vos devoirs, il vous dira quelle
„ différence il y a entre les jeux que
„ la préſence d'un pere & d'une mere

„ autoriſe, & les libertés qu'on prend „ loin d'eux en abuſant de leur con- „ fiance, & tournant en piéges les „ mêmes faveurs qui, ſous leurs yeux, „ ne ſont qu'innocentes. Il vous dira, „ Monſieur, que ma fille n'a eu d'au- „ tre tort avec vous, que celui de ne „ pas voir, dès la premiere fois, ce „ qu'elle ne devoit jamais ſouffrir : il „ vous dira que tout ce qu'on prend „ pour faveur, en devient une, & „ qu'il eſt indigne d'un homme d'hon- „ neur d'abuſer de la ſimplicité d'une „ jeune fille, pour uſurper en ſecret „ les mêmes libertés qu'elle peut ſouf- „ frir devant tout le monde. Car on „ ſait ce que la bienſéance peut tolé- „ rer en public ; mais on ignore où „ s'arrête dans l'ombre du myſtere, „ celui qui ſe fait ſeul juge de ſes fan- „ taiſies „.

Après cette juſte réprimande, bien plus adreſſée à moi qu'à mon Eleve, cette ſage mere nous quitte, & me laiſſe dans l'admiration de ſa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baiſe devant elle la bouche de ſa fille, & qui s'effraye qu'on oſe baiſer ſa robe en particulier. En réfléchiſſant à la folie de nos maximes, qui ſacrifient tou-

ce qui craint plus d'en faire à autrui? Qui est-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu? Encore n'est-ce pas de sa vertu qu'elle est fiere, elle ne l'est que pour la conserver; & quand elle peut se livrer sans risque au penchant de son cœur, elle caresse jusqu'à son amant. Mais sa discrete mere ne fait pas tous ces détails à son pere même : les hommes ne doivent pas tout savoir.

Loin même qu'elle semble s'enorgueillir de sa conquête, Sophie en est devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le seul qui produit ce changement. Le sentiment de l'indépendance n'enfle pas son noble cœur. Elle triomphe avec modestie d'une victoire qui lui coûte sa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant sans rougir. Mais le contentement perce à travers son embarras, & cette honte elle-même n'est pas un sentiment fâcheux. C'est sur-tout avec les jeunes survenans que la différence de sa conduite est le plus sensible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réserve qu'elle avoit avec eux

s'eſt beaucoup relâchée. Décidée dans ſon choix, elle ſe montre ſans ſcrupule gracieuſe aux indifférens ; moins difficile ſur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours aſſez aimables pour des gens qui ne lui feront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit uſer de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie ſe comporte avec eux en préſence de ſon amant. On diroit que, non contente de l'ardente paſſion dont elle l'embraſe par un mélange exquis de réſerve & de careſſe, elle n'eſt pas fâchée encore d'irriter cette même paſſion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à deſſein ſes jeunes hôtes, elle deſtine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'oſe avoir avec lui : mais Sophie eſt trop attentive, trop bonne, trop judicieuſe pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux ſtimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle ſait l'alarmer & le raſſurer préciſément quand il faut ; & ſi quelquefois elle l'inquiete, elle ne l'attriſte jamais. Pardonnons le ſouci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur

qu'elle a qu'il ne soit jamais assez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t-il sur Emile ? Sera-t-il jaloux, ne le sera-t-il pas ? C'est ce qu'il faut examiner ; car de telles digressions entrent aussi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon sujet.

J'ai fait voir précédemment comment dans les choses qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette passion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'est autre chose ; la jalousie paroît alors tenir de si près à la Nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont plusieurs sont jaloux jusqu'à la fureur, semble établir le sentiment opposé sans réplique. Est-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à se mettre en pieces, & aux taureaux à se battre jusqu'à la mort ?

L'aversion contre tout ce qui trouble & combat nos plaisirs est un mouvement naturel, cela est incontestable. Jusqu'à certain point le desir de posséder exclusivement ce qui nous plaît est encore dans le même cas. Mais quand ce desir devenu passion se transforme en fu-

reur ou en une fantaisie ombrageuse & chagrine, appellée jalousie, alors c'est autre chose; cette passion peut être naturelle ou ne l'être pas; il faut distinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le discours sur l'inégalité; & maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît assez solide pour oser y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai seulement aux distinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalousie qui vient de la nature tient beaucoup à la puissance du sexe, & que quand cette puissance est ou paroît être illimitée, cette jalousie est à son comble: car le mâle alors mesurant ses droits sur ses besoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes especes les femelles obéissant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, & causent entre eux des combats éternels.

Au contraire, dans les especes où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est

donné, se refuse communément à tout autre, & le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence s'inquiete aussi moins de la vue des autres mâles, & vit plus paisiblement avec eux. Dans ces especes le mâle partage le soin des petits, & par une de ces loix de la nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espece humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les especes où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que, n'ayant pas non plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupedes; les enfans sont si long-tems rampans & foibles, que la mere & eux se

passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles dans quelques especes d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme ; & l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris, & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les loix de la Nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le sont dans un sens contraire & plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie, l'amant hait bien plus ses rivaux, qu'il n'aime sa maîtresse ; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos maladroites institutions ont rendu les femmes

mes si dissimulées (15), & ont si fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter sur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui rassurent sur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'est autre chose. J'ai fait voir dans l'Ecrit déjà cité, que ce sentiment n'est pas aussi naturel que l'on pense; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à sa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il est. Cette passion, qui ne respire qu'exclusions & préférences, ne differe en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout & n'accordant rien, est toujours inique; au lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, est par lui-même un sentiment rempli d'équité.

(15) L'espece de dissimulation que j'entends ici, est opposée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la Nature; l'une consiste à déguiser les sentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde passent leur vie à faire trophée de leur prétendue sensibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

D'ailleurs plus il est exigeant, plus il est crédule : la même illusion qui le cause, le rend facile à persuader. Si l'amour est inquiet, l'estime est confiante ; & jamais l'amour sans l'estime n'exista dans un cœur honnête, parce que nul n'aime dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup sûr, de quelle sorte de jalousie Emile sera capable ; car puisqu'à peine cette passion a-t-elle un germe dans le cœur humain, sa forme est déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne sera point colere, ombrageux, méfiant ; mais délicat, sensible & craintif : il sera plus alarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner sa maîtresse, qu'à menacer son rival ; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi ; s'il le hait, ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre ; son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ose entrer en concurrence avec lui ; comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, & que l'hon-

neur eſt dans le ſuccès, il redoublera de ſoins pour ſe rendre aimable, & probablement il réuſſira. La généreuſe Sophie, en irritant ſon amour par quelques alarmes, ſaura bien les régler, l'en dédommager; & ces concurrens, qui n'étoient ſoufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me ſens-je inſenſiblement entraîné ? O Emile ! qu'es-tu devenu ? Puis-je reconnoître en toi mon Eleve ? Combien je te vois déchu ! Où eſt ce jeune homme formé ſi durement, qui bravoit les rigueurs des ſaiſons, qui livroit ſon corps aux plus rudes travaux, & ſon ame aux ſeules loix de la ſageſſe ; inacceſſible aux préjugés, aux paſſions ; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raiſon, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui ? Maintenant amolli dans une vie oiſive, il ſe laiſſe gouverner par des femmes; leurs amuſemens ſont ſes occupations, leurs volontés ſont ſes loix; une jeune fille eſt l'arbitre de ſa deſtinée; il rampe & fléchit devant elle: le grave Emile eſt le jouet d'un enfant !

Tel eſt le changement des ſcenes de la vie; chaque âge a ſes reſſorts qui le

font mouvoir ; mais l'homme eſt toujours le même. A dix ans, il eſt mené par des gâteaux ; à vingt, par une maîtreſſe ; à trente, par les plaiſirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice: quand ne court-il qu'après la ſageſſe ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui ! Qu'importe de quel guide on ſe ſerve, pourvu qu'il le mene au but ? Les héros, les ſages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foibleſſe humaine ; & tel dont les doigts ont caſſé des fuſeaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre ſur la vie entiere, l'effet d'une heureuſe éducation ? Prolongez durant la jeuneſſe les bonnes habitudes de l'enfance ; & quand votre Eleve eſt ce qu'il doit être, faites qu'il ſoit le même dans tous les tems. Voilà la derniere perfection qui vous reſte à donner à votre ouvrage. C'eſt pour cela ſur-tout qu'il importe de laiſſer un Gouverneur aux jeunes hommes ; car d'ailleurs il eſt peu à craindre qu'ils ne ſachent pas faire l'amour ſans lui. Ce qui trompe les Inſtituteurs, & ſur-tout les peres, c'eſt qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclut une autre, & qu'auſſi-tôt

qu'on eſt grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faiſoit étant petit. Si cela étoit, à quoi ſerviroit de ſoigner l'enfance, puiſque le bon ou le mauvais uſage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre abſolument différentes, on prendroit néceſſairement d'autres façons de penſer ?

Comme il n'y a que de grandes maladies qui faſſent ſolution de continuité dans la mémoire, il n'y a gueres que de grandes paſſions qui la faſſent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois aſſez bruſque, eſt adouci par les habitudes. Dans la ſucceſſion de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiſte doit rendre les paſſages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, & pour qu'aucune ne tranche, en étendre pluſieurs ſur tout ſon travail. Cette regle eſt confirmée par l'expérience : les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de ſentimens, & n'ont pour toute conſtance que l'habitude du changement ; mais l'homme réglé revient toujours à ſes anciennes pratiques, &

ne perd pas même dans ſa vieilleſſe le goût des plaiſirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en paſſant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé ; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui eſt bien, ſans égard au tems où ils ont commencé ; alors ſeulement vous aurez ſauvé votre ouvrage, & vous ſerez ſûrs d'eux juſqu'à la fin de leurs jours : car la révolution la plus à craindre, eſt celle de l'âge ſur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la ſuite les goûts qu'on y a conſervés : au lieu que quand ils ſont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne ſont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont priſes que par force, & que les ſuivant malgré eux, ils n'attendent que l'occaſion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en priſon, à force d'y demeurer : l'habitude alors, loin de diminuer l'averſion, l'augmen-

te. Il n'en eſt pas ainſi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans ſon enfance que volontairement & avec plaiſir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui ſont tellement devenus néceſſaires, qu'il n'y pourroit renoncer ſans ſouffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & ſédentaire, ſeroit l'emprisonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint; je ne doute pas que ſon humeur & ſa ſanté n'en fuſſent également altérées. A peine peut-il reſpirer à ſon aiſe dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de deſirer de la parcourir avec elle. Il reſte pourtant quand il faut reſter; mais il eſt inquiet, agité; il ſemble ſe débattre; il reſte, parce qu'il eſt dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des beſoins auxquels je l'ai ſoumis, des aſſujettiſſemens que je lui ai donnés: & tout cela eſt vrai; je l'ai aſſujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie ; mais quels font les premiers charmes qui l'ont attaché ? La fenfibilité, la vertu, l'amour des chofes honnêtes. En aimant cet amour dans fa maîtreffe, l'auroit-il perdu pour lui-même ? A quel prix à fon tour Sophie s'eft-elle mife ? A celui de tous les fentimens qui font naturels au cœur de fon amant. L'eftime des vrais biens, la frugalité, la fimplicité, le généreux défintéreffement, le mépris du fafte & des richeffes. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût impofées. En quoi donc Emile eft-il véritablement changé ? Il a de nouvelles raifons d'être lui-même ; c'eft le feul point où il foit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en lifant ce livre avec quelque attention, perfonne puiffe croire que toutes les circonftances de la fituation où il fe trouve fe foient ainfi raffemblées autour de lui par hazard. Eft-ce par hazard que les villes fourniffant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne fe trouve qu'au fond d'une retraite éloignée ? Eft-ce par hazard qu'il la rencontre ? Eft-ce par hazard qu'ils fe conviennent ? Eft-ce par hazard qu'ils ne peu-

vent loger dans le même lieu ? Eſt-ce par hazard qu'il ne trouve un aſyle que ſi loin d'elle ? Eſt-ce par hazard qu'il la voit ſi rarement, & qu'il eſt forcé d'acheter par tant de fatigues le plaiſir de la voir quelquefois ? Il s'efféмine, dites-vous ? Il s'endurcit, au contraire ; il faut qu'il ſoit auſſi robuſte que je l'ai fait, pour réſiſter aux fatigues que Sophie lui fait ſupporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette diſtance eſt le ſoufflet de la forge ; c'eſt par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement aſſis dans un bon carroſſe, il l'aimeroit à ſon aiſe, il l'aimeroit en Pariſien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, ſi la mer ne l'eût ſéparé d'elle ? Lecteur, épargnez-moi des paroles ; ſi vous êtes fait pour m'entendre, vous ſuivrez aſſez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois que nous ſommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus ; à plus d'une demi-lieue de la

maison, nous appercevons du monde sur le chemin. Emile observe, le cœur lui bat, il approche, il reconnoit Sophie, il se précipite à bas de son cheval, il part, il vole, il est aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux; le sien est vif, il se sent libre, il s'échappe à travers-champs: je le suis, je l'atteins avec peine, je le ramene. Malheureusement Sophie a peur des chevaux, je n'ose approcher d'elle. Emile ne voit rien; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laissé prendre à son ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reste en arriere; il est juste que chacun ait son tour. Il part le premier pour se débarrasser de nos montures. En laissant ainsi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voiture aussi commode. Il revient essoufflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage suivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir soin. Ah! dit-il, surchargerons-nous ainsi la respectable famille? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il est vrai, reprends-je, qu'ils ont la

noble hospitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faste, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent aussi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de si bon cœur les fatigans plaisirs de votre enfant? Très-volontiers, reprends-je à l'instant; aussi bien l'amour, à ce qu'il me semble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous sommes venus comme un trait. Emile est tout en nage: une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir aussi-tôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquiéter de nous, la mere pense enfin

qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maison, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Emile frappe des mains, tressaillit de joie ; & Sophie, sans y songer, baise un peu plus souvent sa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établissent & s'affermissent entre nous. Les jours prescrits par Sophie ou par sa mere, je viens ordinairement avec mon ami ; quelquefois aussi je le laisse aller seul. La confiance éleve l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant ; & qu'aurois-je avancé jusques-là si mon Eleve ne méritoit pas mon estime ? Il m'arrive aussi d'aller sans lui : alors il est triste & ne murmure point ; que serviroient ses murmures ? Et puis, il sait bien que je ne vais pas nuire à ses intérêts. Au reste, que nous allions ensemble ou séparément, on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureusement Sophie nous interdit cet honneur, & défend qu'on vienne par le mauvais tems. C'est la seule fois que je la trouve rebelle

aux regles que je lui dicte en ſecret.

Un jour qu'il eſt allé ſeul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le ſoir-même, & je lui dis en l'embraſſant; quoi ! cher Emile, tu reviens à ton ami ! Mais au lieu de répondre à mes careſſes, il me dit avec un peu d'humeur ; ne croyez pas que je revienne ſi-tôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinſſe ; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embraſſe derechef, en lui diſant; ame franche, ami ſincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'eſt pour moi que tu le dis ; ton retour eſt ſon ouvrage : mais ta franchiſe eſt le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laiſſer penſer aux indifférens ce qu'ils veulent : mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ſes yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de généroſité, & en lui diſant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de ſon cœur ſans y ſonger : s'il eſt

venu à son aise à petits pas & rêvant à ses amours, Emile n'est que l'amant de Sophie ; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile est l'ami de son Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme est bien éloigné de passer sa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par semaine bornent les permissions qu'il reçoit ; & ses visites, souvent d'une seule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il emploie bien plus de tems à espérer de la voir ou à se féliciter de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ses voyages, il en passe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaisirs vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent son amour sans efféminer son cœur.

Les jours qu'il ne la voit point il n'est pas oisif & sédentaire. Ces jours là, c'est Emile encore ; il n'est point du tout transformé. Le plus souvent il court les campagnes des environs, il suit son histoire naturelle, il observe, il examine les terres, leurs productions, leur culture ; il compare les

travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît; il cherche les raiſons des différences; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propoſe une meilleure forme de charrue, il en fait faire ſur ſes deſſins; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'uſage inconnu dans le pays; ſouvent il met lui-même la main à l'œuvre; ils ſont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aiſément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des ſillons plus profonds & plus droits que les leurs, ſemer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne ſe moquent pas de lui comme d'un beau diſeur d'agriculture; ils voient qu'il la ſait en effet. En un mot il étend ſon zele & ſes ſoins à tout ce qui eſt d'utilité premiere & générale; même il ne s'y borne pas. Il viſite les maiſons des payſans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, ſachant que pour l'ordinaire il eſt mal employé; mais il en

dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & souvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont besoin. A l'un il fait relever ou couvrir sa chaumiere à demi tombée, à l'autre il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute espece à la place de celui qu'il a perdu : deux voisins sont près d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode ; un paysan tombe malade, il le fait soigner, il le soigne lui-même (16) ; un autre est vexé par un voisin puissant, il le protege & le recommande ; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier ; une bonne femme a perdu son enfant chéri, il va la voir, il la

(16) Soigner un paysan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'est pas de tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens dans leurs maladies ; c'est de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fievre ; mais quand vos paysans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin : presque toutes leurs maladies viennent de misere & d'épuisement : leur meilleure tisanne est dans votre cave ; leur seul Apothicaire doit être votre Boucher.

console ; il ne sort point aussi-tôt qu'il est entré ; il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux ; il prend souvent son repas chez les paysans qu'il assiste, il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui ; en devenant le bienfaicteur des uns & l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour : il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu. Mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne sait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, & n'approche jamais assez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maîtresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises & sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il

ira dans quelque ferme voisine ordonner une colation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse ; on entre comme par hazard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance ; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire ; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & buvons du vin : mais Emile est de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque assiette de crême où la cuiller de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses : je l'explique, on en rit; on lui demande s'il sait courir encore? mieux que jamais, répond-il ; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'ose le dire ; quelqu'autre se charge de la proposition ; il accepte : on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs; on décerne un

prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau ſur le but; chacun ſe tient prêt; le papa donne le ſignal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air, & ſe trouve au bout de la carriere qu'à peine mes trois lourdauts ſont partis. Emile reçoit le prix des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des préſens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie oſe défier le vainqueur, & ſe vante de courir auſſi-bien que lui. Il ne refuſe point d'entrer en lice avec elle; &, tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrouſſe ſa robe des deux côtés, & que, plus curieuſe d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile que de le vaincre à ce combat, elle regarde ſi ſes jupes ſont aſſez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere; elle ſourit & fait un ſigne d'approbation. Il vient alors ſe placer à côté de ſa concurrente, & le ſignal n'eſt pas plutôt donné qu'on la voit partir & voler comme un oiſeau.

Les femmes ne ſont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'eſt pour être atteintes. La courſe n'eſt pas la ſeule choſe qu'elles faſſent mal-adroite-

ment, mais c'eſt la ſeule qu'elles faſſent de mauvaiſe grace : leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude riſible, & les hauts talons ſur leſquels elles ſont juchées, les font paroître autant de ſauterelles qui voudroient courir ſans ſauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas ſortir de ſa place & la voit partir avec un ſourire moqueur. Mais Sophie eſt légere & porte des talons bas ; elle n'a bas beſoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit ; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le tems qu'il lui faut quand il l'apperçoit ſi loin devant lui. Il part donc à ſon tour ſemblable à l'aigle qui fond ſur ſa proie ; il la pourſuit, la talonne, l'atteint enfin toute eſſoufflée, paſſe doucement ſon bras gauche autour d'elle, l'enleve comme une plume, & preſſant ſur ſon cœur cette douce charge il acheve ainſi la courſe, lui fait toucher le but la premiere ; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, & ſe reconnoît le vaincu.

A ces occupations diverſes ſe joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par ſemaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-deſſus de cet état, mais tout de bon & en vrais ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à ſa femme & à ſa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il mépriſe la condition du pauvre! On peut imaginer ſi Sophie entend ce diſcours avec plaiſir! On en reparle, on voudroit le ſurprendre à l'ouvrage. On me queſtionne ſans faire ſemblant de rien, & après s'être aſſurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une calêche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veſte, les cheveux négligemment attachés, & ſi occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point; elle s'arrête & fait ſigne à ſa mere. Emile un ciſeau

d'une main & le maillet de l'autre acheve une mortaiſe. Puis il ſcie une planche & en met une piece ſous le valet pour la polir. Ce ſpectacle ne fait point rire Sophie ; il la touche , il eſt reſpectable. Femme, honore ton chef; c'eſt lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain , qui te nourrit ; voilà l'homme.

Tandis qu'elles ſont attentives à l'obſerver , je les apperçois , je tire Emile par la manche ; il ſe retourne, les voit, jette ſes outils & s'élance avec un cri de joie; après s'être livré à ſes premiers tranſports il les fait aſſeoir & reprend ſon travail. Mais Sophie ne peut reſter aſſiſe ; elle ſe leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les outils , touche le poli des planches, ramaſſe des copeaux par terre , regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il eſt propre. La folâtre eſſaye même d'imiter Emile. De ſa blanche & débile main elle pouſſe un rabot ſur la planche ; le rabot gliſſe & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des aîles ; je crois l'entendre pouſſer des cris d'allégreſſe & dire ; *Hercule eſt vengé.*

Cependant la mere queſtionne le Maître. Monſieur, combien payez-vous ces garçons là? Madame, je leur donne à chacun vingt ſols par jour & je les nourris; mais ſi ce jeune homme vouloit il gagneroit bien davantage; car, c'eſt le meilleur ouvrier du pays. Vingt ſols par jour, & vous les nourriſſez! dit la mere en nous regardant avec attendriſſement. Madame, il eſt ainſi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile, l'embraſſe, le preſſe contre ſon ſein en verſant ſur lui des larmes, & ſans pouvoir dire autre choſe que de répéter pluſieurs fois; mon fils! ô mon fils!

Après avoir paſſé quelque tems à cauſer avec nous, mais ſans nous détourner: allons-nous en, dit la mere à la fille; il ſe fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup ſur la joue en lui diſant: Hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous? Il lui répond d'un ton fort triſte, je ſuis engagé, demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien ſe paſſer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui preſſe & qu'il faut rendre après-de-

main. Comptant ſur ces Meſſieurs, j'ai refuſé des ouvriers qui ſe ſont préſentés ; ſi ceux-ci me manquent, je ne ſais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mere ne replique rien ; elle attend qu'Emile parle. Emile baiſſe la tête & ſe tait. Monſieur, lui dit-elle un peu ſurpriſe de ce ſilence, n'avez-vous rien à dire à cela ? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots ; vous voyez bien qu'il faut que je reſte. Là-deſſus les Dames partent & nous laiſſent. Emile les accompagne juſqu'à la porte, les ſuit des yeux autant qu'il peut, ſoupire, & revient ſe mettre au travail ſans parler.

En chemin, la mere piquée parle à ſa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi ! dit-elle, étoit-il ſi difficile de contenter le Maître ſans être obligé de reſter, & ce jeune homme ſi prodigue qui verſe l'argent ſans néceſſité, n'en ſait-il plus trouver dans les occaſions convenables ? O maman ! répond Sophie ; à Dieu ne plaiſe qu'Emile donne tant de force à l'argent qu'il s'en ſerve pour rompre un engagement perſonnel, pour violer impunément ſa parole, & faire violer celle d'autrui ! Je ſais

ſais qu'il dédommageroit aiſément l'ouvrier du léger préjudice que lui cauſeroit ſon abſence ; mais cependant il aſſerviroit ſon ame aux richeſſes, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ſes devoirs, & à croire qu'on eſt diſpenſé de tout pourvu qu'on paye. Emile a d'autres manieres de penſer, & j'eſpere de n'être pas cauſe qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de reſter ? Maman, ne vous y trompez pas ; c'eſt pour moi qu'il reſte ; je l'ai bien vu dans ſes yeux.

Ce n'eſt pas que Sophie ſoit indulgente ſur les vrais ſoins de l'amour. Au contraire, elle eſt impérieuſe, exigeante ; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui ſe ſent, qui s'eſtime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne ſentiroit pas tout le prix du ſien, qui ne l'aimeroit pas pour ſes vertus, autant & plus que pour ſes charmes ; un cœur qui ne lui préféreroit pas ſon propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre choſe. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la ſienne :

elle veut régner fur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'eſt ainſi qu'ayant avili les compagnons d'Ulyſſe, Circé les dédaigne, & ſe donne à lui ſeul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable & ſacré mis à part, jalouſe à l'excès de tous les ſiens, elle épie avec quel ſcrupule Emile les reſpecte, avec quel zele il accomplit ſes volontés, avec quelle adreſſe il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment preſcrit; elle ne veut ni qu'il retarde ni qu'il anticipe; elle veut qu'il ſoit exact. Anticiper, c'eſt ſe préférer à elle; retarder c'eſt la négliger. Négliger Sophie! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuſte ſoupçon d'une a failli tout perdre, mais Sophie eſt équitable & ſait bien réparer ſes torts.

Un ſoir nous ſommes attendus: Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous; nous n'arrivons point. Que ſont-ils devenus? Quel malheur leur eſt arrivé? Perſonne de leur part! La ſoirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts; elle ſe déſole, elle ſe tourmente, elle paſſe la nuit à pleurer. Dès le ſoir on a expédié un meſſager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le

lendemain matin. Le meſſager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuſes de bouche & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroiſſons nous-mêmes. Alors la ſcene change ; Sophie eſſuie ſes pleurs ; ou ſi elle en verſe, ils ſont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à ſe raſſurer ſur notre vie : Emile vit & s'eſt fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reſte ; il faut reſter : mais prenant à l'inſtant ſon parti, elle affecte un air tranquille & content qui en impoſeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous & nous dit : vous avez tenu vos amis en peine ; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aiſément. Qui donc, mon Papa ? dit Sophie avec une maniere de ſourire le plus gracieux qu'elle puiſſe affecter. Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne ſoit pas vous ? Sophie ne replique point & baiſſe les yeux ſur ſon ouvrage. La mere nous reçoit d'un air froid & compoſé. Emile embarraſſé n'oſe aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il ſe porte, l'invite à s'aſſeoir,

& se contrefait si bien, que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des passions violentes, est la dupe de ce sang-froid, & presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser, je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes levres comme je fais quelquefois : elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singuliérement prononcé, que ce mouvement involontaire la décele à l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même voyant qu'elle s'est trahie, se contraint moins. Son sang-froid apparent se change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosyllabes prononcés d'une voix lente & mal-assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Emile demi-mort d'effroi la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jetter les yeux sur les siens, pour y mieux lire ses vrais sentimens. Sophie plus irritée de sa confiance lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Emile interdit, tremblant, n'ose plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler, ni la regarder : car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu supporter

ſa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'eſt mon tour, & qu'il eſt tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends ſa main qu'elle ne retire plus, car elle eſt prête à ſe trouver mal. Je lui dis avec douceur : chere Sophie, nous ſommes malheureux, mais vous êtes raiſonnable & juſte ; vous ne nous jugerez pas ſans nous entendre : écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainſi.

" Nous ſommes partis hier à quatre „ heures; il nous étoit preſcrit d'arriver „ à ſept, & nous prenons toujours plus „ de tems qu'il ne nous eſt néceſſaire, „ afin de nous repoſer en approchant „ d'ici. Nous avions déjà fait les trois „ quarts du chemin quand des lamen„ tations douloureuſes nous frappent „ l'oreille ; elles partoient d'une gorge „ de la colline à quelque diſtance de „ nous. Nous accourons aux cris ; nous „ trouvons un malheureux payſan, qui „ revenant de la ville un peu pris de „ vin ſur ſon cheval, en étoit tombé „ ſi lourdement qu'il s'étoit caſſé la „ jambe. Nous crions, nous appellons „ du ſecours, perſonne ne répond ; „ nous eſſayons de remettre le bleſſé

„ sur son cheval, nous n'en pouvons
„ venir à bout : au moindre mouve-
„ ment le malheureux souffre des dou-
„ leurs horribles ; nous prenons le parti
„ d'attacher le cheval dans le bois à
„ l'écart, puis faisant un brancard de
„ nos bras, nous y posons le blessé &
„ le portons le plus doucement qu'il
„ est possible, en suivant ses indications
„ sur la route qu'il falloit tenir pour
„ aller chez lui. Le trajet étoit long,
„ il falut nous reposer plusieurs fois.
„ Nous arrivons enfin rendus de fati-
„ gue ; nous trouvons avec une sur-
„ prise amere que nous connoissions
„ déjà la maison, & que ce misérable
„ que nous rapportions avec tant de
„ peine, étoit le même qui nous avoit
„ si cordialement reçus le jour de notre
„ premiere arrivée ici. Dans le trouble
„ où nous étions tous, nous ne nous
„ étions point reconnus jusqu'à ce mo-
„ ment.

„ Il n'avoit que deux petits enfans.
„ Prête à lui en donner un troisieme
„ sa femme fut si saisie en le voyant
„ arriver, qu'elle sentit des douleurs
„ aiguës & accoucha peu d'heures
„ après. Que faire en cet état dans
„ une chaumiere écartée où l'on ne

„ pouvoit efpérer aucun fecours? Emi-
„ le prit le parti d'aller prendre le
„ cheval que nous avions laiffé dans
„ le bois, de le monter, de courir à
„ toute bride chercher un chirurgien
„ à la ville. Il donna le cheval au
„ chirurgien, & n'ayant pu trouver
„ affez tôt une garde, il revint à pied
„ avec un domeftique, après vous
„ avoir expédié un exprès; tandis
„ qu'embarraffé, comme vous pouvez
„ croire, entre un homme ayant une
„ jambe caffée & une femme en tra-
„ vail, je préparois dans la maifon
„ tout ce que je pouvois prévoir être
„ néceffaire pour le fecours de tous
„ les deux.

„ Je ne vous ferai point le détail du
„ refte; ce n'eft pas de cela qu'il eft
„ queftion. Il étoit deux heures après
„ minuit avant que nous ayons eu ni
„ l'un ni l'autre un moment de relâ-
„ che. Enfin nous fommes revenus
„ avant le jour dans notre afyle ici
„ proche, où nous avons attendu
„ l'heure de votre réveil pour vous
„ rendre compte de notre accident„.

Je me tais fans rien ajouter. Mais avant que perfonne parle, Emile s'approche de fa maîtreffe, éleve la voix,

& lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y ferois attendu; Sophie, vous êtes l'arbitre de mon fort, vous le favez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur; mais n'efpérez pas me faire oublier les droits de l'humanité: ils me font plus facrés que les vôtres; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre fe leve, lui paffe un bras autour du cou, lui donne un baifer fur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit: Emile, prends cette main, elle eft à toi. Sois quand tu voudras mon époux & mon maître. Je tacherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embraffé, que le pere enchanté frappe des mains en criant *bis*, *bis*, & Sophie fans fe faire preffer lui donne auffi-tôt deux baifers fur l'autre joue; mais prefque au même inftant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle fe fauve dans les bras de fa mere, & cache dans ce fein maternel fon vifage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie; tout le monde la doit fentir. Après le dîné, Sophie demande s'il y

auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager ; Emile y avoit pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans son lit ; elle en fait ensuite autant à l'homme ; sa main douce & légere fait aller chercher tout ce qui les blesse, & faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche, on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la mal-propreté ni de la mauvaise odeur, & fait faire disparoître l'une & l'autre sans mettre personne en œuvre, & sans que les malades soient tourmentés. Elle qu'on voit toujours si modeste & quelquefois si dédaigneuse, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le blessé sans aucun scrupule, & le met dans une situation

plus commode pour y pouvoir rester long-tems. Le zele de la charité vaut bien la modestie; ce qu'elle fait, elle le fait si légérement & avec tant d'adresse qu'il se sent soulagé sans presque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari bénissent de concert l'aimable fille qui les sert, qui les plaint, qui les console. C'est un Ange du Ciel que Dieu leur envoye; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contemple en silence. Homme, aime ta compagne: Dieu te la donne pour te consoler dans tes peines, pour te soulager dans tes maux: voilà la femme.

On fait baptiser le nouveau-né. Les deux amans le présentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aspirent au moment desiré; ils croyent y toucher, tous les scrupules de Sophie sont levés, mais les miens viennent. Ils n'en sont pas encore où ils pensent: il faut que chacun ait son tour.

Un matin qu'ils ne se sont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement; que

feriez-vous ſi l'on vous apprenoit que Sophie eſt morte? il fait un grand cri, ſe leve en frappant des mains, &, ſans dire un ſeul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, pourſuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon ſang-froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, & s'arrêtant dans une attitude preſque menaçante; ce que je ferois.... je n'en ſais rien; mais ce que je ſais, c'eſt que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Raſſurez-vous, réponds-je en ſouriant : elle vit, elle ſe porte bien, elle penſe à vous, & nous ſommes attendus ce ſoir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous cauſerons.

La paſſion dont il eſt préoccupé ne lui permet plus de ſe livrer comme auparavant à des entretiens purement raiſonnés; il faut l'intéreſſer par cette paſſion même à ſe rendre attentif à mes leçons. C'eſt ce que j'ai fait par ce terrible préambule; je ſuis bien ſûr maintenant qu'il m'écoutera.

" Il faut être heureux, cher Emile; „ c'eſt la fin de tout être ſenſible; c'eſt „ le premier deſir que nous imprima la „ Nature, & le ſeul qui ne nous quitte

„ jamais. Mais où eſt le bonheur? Qui „ le fait? Chacun le cherche, & nul „ ne le trouve. On uſe la vie à le pour- „ ſuivre, & l'on meurt ſans l'avoir at- „ teint. Mon jeune ami, quand à ta „ naiſſance je te pris dans mes bras, „ & qu'atteſtant l'Être ſuprême de l'en- „ gagement que j'oſai contracter, je „ vouai mes jours au bonheur des „ tiens, ſavois-je moi-même à quoi „ je m'engageois. Non : je ſavois ſeu- „ lement qu'en te rendant heureux „ j'étois ſûr de l'être. En faiſant pour „ toi cette utile recherche, je la ren- „ dois commune à tous deux.

„ Tant que nous ignorons ce que „ nous devons faire, la ſageſſe conſiſte „ à reſter dans l'inaction. C'eſt de tou- „ tes les maximes celle dont l'homme „ a le plus grand beſoin, & celle qu'il „ ſait le moins ſuivre. Chercher le bon- „ heur ſans ſavoir où il eſt, c'eſt s'ex- „ poſer à le fuir, c'eſt courir autant „ de riſques contraires qu'il y a de „ routes pour s'égarer. Mais il n'ap- „ partient pas à tout le monde de ſa- „ voir ne point agir. Dans l'inquiétude „ où nous tient l'ardeur du bien-être, „ nous aimons mieux nous tromper „ à le pourſuivre que de ne rien faire.

„ pour le chercher, & ſortis une fois „ de la place où nous pouvons le connoître, nous n'y ſavons plus revenir.

„ Avec la même ignorance j'eſſayai „ d'éviter la même faute. En prenant „ ſoin de toi, je réſolus de ne pas „ faire un pas inutile & de t'empê- „ cher d'en faire. Je me tins dans la „ route de la nature, en attendant „ qu'elle me montrât celle du bon- „ heur. Il s'eſt trouvé qu'elle étoit la „ même, & qu'en n'y penſant pas je „ l'avois ſuivie.

„ Sois mon témoin, ſois mon juge, „ je ne te récuſerai jamais. Tes pre- „ miers ans n'ont point été ſacrifiés à „ ceux qui les devoient ſuivre; tu as „ joui de tous les biens que la nature „ t'avoit donnés. Des maux auxquels „ elle t'aſſujettit, & dont j'ai pu te „ garantir, tu n'as ſenti que ceux qui „ pouvoient t'endurcir aux autres. Tu „ n'en as jamais ſouffert aucun que „ pour en éviter un plus grand. Tu „ n'as connu ni la haine, ni l'eſcla- „ vage. Libre & content, tu es reſté „ juſte & bon : car la peine & le vice „ ſont inſéparables, & jamais l'homme „ ne devient méchant que lorſqu'il eſt „ malheureux. Puiſſe le ſouvenir de

„ ton enfance ſe prolonger juſqu'à tes „ vieux jours : je ne crains pas que „ jamais ton bon cœur ſe la rappelle „ ſans donner quelques bénédictions à „ la main qui la gouverna.

„ Quand tu es entré dans l'âge de „ raiſon, je t'ai garanti de l'opinion „ des hommes ; quand ton cœur eſt de- „ venu ſenſible, je t'ai préſervé de „ l'empire des paſſions. Si j'avois pu „ prolonger ce calme intérieur juſqu'à „ la fin de ta vie, j'aurois mis mon ou- „ vrage en ſureté, & tu ferois tou- „ jours heureux autant qu'un homme „ peut l'être : mais, cher Emile, j'ai „ eu beau tremper ton ame dans le „ Styx ; je n'ai pu la rendre par-tout „ invulnérable ; il s'éleve un nouvel „ ennemi que tu n'as pas encore ap- „ pris à vaincre, & dont je ne puis „ plus te ſauver. Cet ennemi, c'eſt „ toi-même. La nature & la fortune „ t'avoient laiſſé libre. Tu pouvois en- „ durer la miſere ; tu pouvois ſuppor- „ ter les douleurs du corps, celles de „ l'ame t'étoient inconnues ; tu ne te- „ nois à rien qu'à la condition hu- „ maine, & maintenant tu tiens à „ tous les attachemens que tu t'es don- „ nés ; en apprenant à deſirer, tu t'es

„ rendu l'esclave de tes desirs. Sans „ que rien change en toi, sans que „ rien t'offense, sans que rien touche „ à ton être, que de douleurs peuvent „ attaquer ton ame ! Que de maux tu „ peux sentir sans être malade ! Que „ de morts tu peux souffrir sans mou- „ rir ! Un mensonge, une erreur, un „ doute peut te mettre au désespoir.

„ Tu voyois au théâtre les héros „ livrés à des douleurs extrêmes, faire „ retentir la scene de leurs cris insen- „ sés, s'affliger comme des femmes, „ pleurer comme des enfans, & mé- „ riter ainsi les applaudissemens pu- „ blics. Souviens-toi du scandale que „ te causoient ces lamentations, ces „ cris, ces plaintes, dans des hom- „ mes dont on ne devoit attendre que „ des actes de constance & de fermeté. „ Quoi ! disois-tu tout indigné, ce sont- „ là les exemples qu'on nous donne à „ suivre, les modeles qu'on nous offre „ à imiter ! A-t-on peur que l'homme „ ne soit pas assez petit, assez malheu- „ reux, assez foible, si l'on ne vient „ encore encenser sa foiblesse sous la „ fausse image de la vertu ? Mon jeune „ ami, sois plus indulgent désormais „ pour la scene : te voilà devenu l'un „ de ses héros.

„ Tu ſais ſouffrir & mourir ; tu ſais
„ endurer la loi de la néceſſité dans
„ les maux phyſiques, mais tu n'as
„ point encore impoſé de loix aux ap-
„ pétits de ton cœur, & c'eſt de nos
„ affections, bien plus que de nos be-
„ ſoins, que naît le trouble de notre
„ vie. Nos deſirs ſont étendus, notre
„ force eſt preſque nulle. L'homme
„ tient par ſes vœux à mille choſes,
„ & par lui-même il ne tient à rien,
„ pas même à ſa propre vie ; plus il
„ augmente ſes attachemens, plus il
„ multiplie ſes peines. Tout ne fait
„ que paſſer ſur la terre : tout ce que
„ nous aimons nous échappera tôt ou
„ tard, & nous y tenons comme s'il
„ devoit durer éternellement. Quel
„ effroi ſur le ſeul ſoupçon de la mort
„ de Sophie ! As-tu donc compté qu'elle
„ vivroit toujours ? Ne meurt-il per-
„ ſonne à ſon âge ? Elle doit mourir,
„ mon enfant, & peut-être avant toi.
„ Qui ſait ſi elle eſt vivante à préſent
„ même ? La nature ne t'avoit aſſervi
„ qu'à une ſeule mort ; tu t'aſſervis à
„ une ſeconde ; te voilà dans le cas de
„ mourir deux fois.

„ Ainſi ſoumis à tes paſſions déré-
„ glées, que tu vas reſter à plaindre !

„ Toujours des privations, toujours „ des pertes, toujours des alarmes; „ tu ne jouiras pas même de ce qui te „ sera laissé. La crainte de tout perdre „ t'empêchera de rien posséder; pour „ n'avoir voulu suivre que tes passions, „ jamais tu ne les pourras satisfaire. „ Tu chercheras toujours le repos, il „ fuira toujours devant toi; tu seras „ misérable & tu deviendras méchant; „ & comment pourrois-tu ne pas l'être, „ n'ayant de loi que tes desirs effrénés? „ Si tu ne peux supporter des priva„ tions involontaires, comment t'en „ imposeras-tu volontairement? Com„ ment sauras-tu sacrifier le penchant „ au devoir, & résister à ton cœur „ pour écouter ta raison? Toi qui ne „ veux déjà plus voir celui qui t'ap„ prendra la mort de ta maîtresse, com„ ment verrois-tu celui qui voudroit te „ l'ôter vivante? celui qui t'oseroit „ dire, elle est morte pour toi, la vertu „ te sépare d'elle? S'il faut vivre avec „ elle quoi qu'il arrive, que Sophie „ soit mariée ou non, que tu sois libre „ ou ne le sois pas, qu'elle t'aime ou „ te haïsse, qu'on te l'accorde ou „ qu'on te la refuse, n'importe, tu la „ veux, il la faut posséder à quelque

„ prix que ce soit. Apprends-moi donc „ à quel crime s'arrête celui qui n'a „ de loix que les vœux de son cœur, „ & ne sait résister à rien de ce qu'il „ desire ?

„ Mon enfant, il n'y a point de „ bonheur sans courage, ni de vertu „ sans combat. Le mot de *vertu* vient „ de *force*; la force est la base de toute „ vertu. La vertu n'appartient qu'à un „ être foible par sa nature & fort par „ sa volonté; c'est en cela que consiste „ le mérite de l'homme juste; & quoi- „ que nous appellions Dieu bon, nous „ ne l'appellons pas vertueux, parce „ qu'il n'a pas besoin d'effort pour „ bien faire. Pour t'expliquer ce mot „ si profané, j'ai attendu que tu fusses „ en état de m'entendre. Tant que la „ vertu ne coûte rien à pratiquer, on „ a peu besoin de la connoître. Ce „ besoin vient quand les passions s'é- „ veillent : il est déjà venu pour toi.

„ En t'élevant dans toute la simpli- „ cité de la nature, au lieu de te prê- „ cher de pénibles devoirs, je t'ai ga- „ ranti des vices qui rendent ces de- „ voirs pénibles, je t'ai moins rendu „ le mensonge odieux qu'inutile, je „ t'ai moins appris à rendre à chacun

„ ce qui lui appartient qu'à ne te soucier que de ce qui est à toi. Je t'ai „ fait plutôt bon que vertueux : mais „ celui qui n'est que bon, ne demeure „ tel qu'autant qu'il a du plaisir à „ l'être : la bonté se brise & périt sous „ le choc des passions humaines ; „ l'homme qui n'est que bon, n'est „ bon que pour lui.

„ Qu'est-ce donc que l'homme vertueux ? C'est celui qui sait vaincre „ ses affections. Car alors il suit sa raison, sa conscience, il fait son devoir, il se tient dans l'ordre, & rien „ ne l'en peut écarter. Jusqu'ici tu „ n'étois libre qu'en apparence ; tu „ n'avois que la liberté précaire d'un „ esclave à qui l'on n'a rien commandé. „ Maintenant sois libre en effet ; apprends à devenir ton propre maître ; „ commande à ton cœur, ô Emile ! & „ tu seras vertueux.

„ Voilà donc un autre apprentissage „ à faire, & cet apprentissage est plus „ pénible que le premier : car la nature nous délivre des maux qu'elle „ nous impose, ou nous apprend à les „ supporter ; mais elle ne nous dit „ rien pour ceux qui nous viennent de „ nous ; elle nous abandonne à nous-

„ mêmes ; elle nous laiſſe, victimes de „ nos paſſions, ſuccomber à nos vaines „ douleurs, & nous glorifier encore „ des pleurs dont nous aurions dû „ rougir.

„ C'eſt ici ta premiere paſſion. C'eſt „ la ſeule, peut-être, qui ſoit digne de „ toi. Si tu la ſais régir en homme, „ elle ſera la derniere ; tu ſubjugueras „ toutes les autres, & tu n'obéiras qu'à „ celle de la vertu.

„ Cette paſſion n'eſt pas criminelle, „ je le ſais bien ; elle eſt auſſi pure que „ les ames qui la reſſentent. L'honnê- „ teté la forma, l'innocence l'a nour- „ rie. Heureux amans! Les charmes de „ la vertu ne font qu'ajouter pour vous „ à ceux de l'amour ; & le doux lien „ qui vous attend, n'eſt pas moins le „ prix de votre ſageſſe, que celui de „ votre attachement. Mais, dis-moi, „ homme ſincere ; cette paſſion ſi pure „ t'en a-t-elle moins ſubjugué ? T'en „ es-tu moins rendu l'eſclave, & ſi „ demain elle ceſſoit d'être innocente, „ l'étoufferois-tu dès demain ? C'eſt à „ préſent le moment d'eſſayer tes for- „ ces ; il n'eſt plus tems quand il les „ faut employer. Ces dangereux eſſais „ doivent ſe faire loin du péril. On ne

„ s'exerce point au combat devant „ l'ennemi ; on s'y prépare avant la „ guerre ; on s'y préfente déjà tout „ préparé.

„ C'eft une erreur de diftinguer les „ paffions en permifes & défendues, „ pour fe livrer aux premieres & fe „ refufer aux autres. Toutes font bon- „ nes quand on en refte le maître, „ toutes font mauvaifes quand on s'y „ laiffe affujettir. Ce qui nous eft dé- „ fendu par la nature, c'eft d'étendre „ nos attachemens plus loin que nos „ forces ; ce qui nous eft défendu par „ la raifon, c'eft de vouloir ce que „ nous ne pouvons obtenir ; ce qui „ nous eft défendu par la confcience, „ n'eft pas d'être tentés, mais de nous „ laiffer vaincre aux tentations. Il ne „ dépend pas de nous d'avoir ou de „ n'avoir pas des paffions : mais il dé- „ pend de nous de régner fur elles. „ Tous les fentimens que nous domi- „ nons font légitimes, tous ceux qui „ nous dominent font criminels. Un „ homme n'eft pas coupable d'aimer la „ femme d'autrui, s'il tient cette paf- „ fion malheureufe affervie à la loi du „ devoir ; il eft coupable d'aimer fa „ propre femme au point d'immoler „ tout à cet amour.

„ N'attends pas de moi de longs „ préceptes de morale, je n'en ai qu'un „ seul à te donner, & celui-là comprend tous les autres. Sois homme; „ retire ton cœur dans les bornes de ta „ condition. Etudie & connois ces bornes; quelque étroites qu'elles soient, „ on n'est point malheureux tant qu'on „ s'y renferme : on ne l'est que quand „ on veut les passer ; on l'est quand, „ dans ses desirs insensés, on met au „ rang des possibles ce qui ne l'est pas; „ on l'est quand on oublie son état „ d'homme pour s'en forger d'imaginaires, desquels on retombe toujours „ dans le sien. Les seuls biens dont la „ privation coûte, sont ceux auxquels „ on croit avoir droit. L'évidente impossibilité de les obtenir en détache, „ les souhaits sans espoir ne tourmentent point. Un gueux n'est point „ tourmenté du desir d'être Roi; un „ Roi ne veut être Dieu que quand il „ croit n'être plus homme.

„ Les illusions de l'orgueil sont la „ source de nos plus grands maux : „ mais la contemplation de la misere „ humaine rend le sage toujours modéré. Il se tient à sa place, il ne „ s'agite point pour en sortir, il n'use

„ point inutilement ſes forces pour „ jouir de ce qu'il ne peut conſerver, „ & les employant toutes à bien poſ- „ ſéder ce qu'il a, il eſt en effet plus „ puiſſant & plus riche de tout ce „ qu'il deſire de moins que nous. Etre „ mortel & périſſable, irai-je me for- „ mer des nœuds éternels ſur cette „ terre, où tout change, où tout paſſe, „ & dont je diſparoîtrai demain ? O „ Emile, ô mon fils, en te perdant „ que me reſteroit-il de moi ? Et pour- „ tant il faut que j'apprenne à te per- „ dre : car qui ſait quand tu me ſeras „ ôté ?

„ Veux-tu donc vivre heureux & „ ſage ? N'attache ton cœur qu'à la „ beauté qui ne périt point : que ta „ condition borne tes deſirs, que tes „ devoirs aillent avant tes penchans ; „ étends la loi de la néceſſité aux cho- „ ſes morales : apprends à perdre ce „ qui peut t'être enlevé ; apprends à „ tout quitter quand la vertu l'ordon- „ ne, à te mettre au-deſſus des événe- „ mens, à détacher ton cœur ſans „ qu'ils le déchirent, à être courageux „ dans l'adverſité, afin de n'être ja- „ mais miſérable ; à être ferme dans „ ton devoir, afin de n'être jamais

„ criminel. Alors tu seras heureux malgré la fortune, & sage malgré les passions. Alors tu trouveras dans la possession même des biens fragiles, une volupté que rien ne pourra troubler; tu les posséderas sans qu'ils te possedent, & tu sentiras que l'homme à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Tu n'auras point, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires; tu n'auras point aussi les douleurs qui en sont le fruit. Tu gagneras beaucoup à cet échange, car ces douleurs sont fréquentes & réelles, & ces plaisirs sont rares & vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, tu le seras encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Tu passeras la tienne sans trouble & la termineras sans effroi : tu t'en détacheras comme de toutes choses. Que d'autres, saisis d'horreur, pensent en la quittant cesser d'être; instruit de son néant, tu croiras commencer. La mort est la fin de la vie du méchant, & le commencement de celle du juste „.

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque conclusion sinistre. Il

Il pressent qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'ame, je veux le soumettre à ce dur exercice, & comme un blessé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déjà sentir sur sa plaie la main douloureuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, presqu'en tremblant, & sans oser lever les yeux? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme! il faut quitter Sophie. Que dites-vous? s'écrie-t-il avec emportement: quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure! .... Quoi! reprends-je, en l'interrompant; c'est de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms? Non, continue-t-il avec la même impétuosité, ni de vous ni d'un autre: je saurai, malgré vous, conserver votre ouvrage; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette premiere furie: je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace

à la lui prêcher ! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal, & il sait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le sens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon discours.

" Croyez-vous, cher Emile, qu'un
„ homme, en quelque situation qu'il
„ se trouve, puisse être plus heureux
„ que vous l'êtes depuis trois mois? Si
„ vous le croyez, détrompez-vous.
„ Avant de goûter les plaisirs de la vie,
„ vous en avez épuisé le bonheur. Il
„ n'y a rien au-delà de ce que vous
„ avez senti. La félicité des sens est
„ passagère. L'état habituel du cœur y
„ perd toujours. Vous avez plus joui
„ par l'espérance, que vous ne jouirez
„ jamais en réalité. L'imagination qui
„ pare ce qu'on desire, l'abandonne
„ dans la possession. Hors le seul être
„ existant par lui-même, il n'y a rien
„ de beau que ce qui n'est pas. Si cet
„ état eût pu durer toujours, vous au-
„ riez trouvé le bonheur suprême. Mais
„ tout ce qui tient à l'homme se sent
„ de sa caducité; tout est fini, tout
„ est passager dans la vie humaine, &
„ quand l'état qui nous rend heureux

„ dureroit ſans ceſſe, l'habitude d'en „ jouir nous en ôteroit le goût. Si rien „ ne change au-dehors, le cœur chan- „ ge; le bonheur nous quitte, ou nous „ le quittons.

„ Le tems que vous ne meſuriez „ pas, s'écouloit durant votre délire. „ L'été finit, l'hiver s'approche. Quand „ nous pourrions continuer nos cour- „ ſes dans une ſaiſon ſi rude, on ne „ le ſouffriroit jamais. Il faut bien, „ malgré nous, changer de maniere de „ vivre; celle-ci ne peut plus durer. „ Je vois dans vos yeux impatiens que „ cette difficulté ne vous embarraſſe „ gueres: l'aveu de Sophie & vos pro- „ pres deſirs vous ſuggerent un moyen „ facile d'éviter la neige, & de n'avoir „ plus de voyage à faire pour l'aller „ voir. L'expédient eſt commode ſans „ doute; mais le printems venu, la „ neige fond & le mariage reſte; il y „ faut penſer pour toutes les ſaiſons.

„ Vous voulez épouſer Sophie, & il „ n'y a pas cinq mois que vous la con- „ noiſſez! Vous voulez l'épouſer, non „ parce qu'elle vous convient, mais „ parce qu'elle vous plaît; comme ſi „ l'amour ne ſe trompoit jamais ſur les „ convenances, & que ceux qui com-

„ mencent par s'aimer ne finiſſent jamais par ſe haïr. Elle eſt vertueuſe, „ je le ſais; mais en eſt-ce aſſez? ſuffit-il d'être honnêtes gens pour ſe „ convenir? ce n'eſt pas ſa vertu que „ je mets en doute, c'eſt ſon caractere. „ Celui d'une femme ſe montre-t-il en „ un jour? Savez-vous en combien „ de ſituations il faut l'avoir vue pour „ connoître à fond ſon humeur? Quatre mois d'attachement vous répondent-ils de toute la vie? Peut-être „ deux mois d'abſence vous feront-ils „ oublier d'elle; peut-être un autre „ n'attend-il que votre éloignement „ pour vous effacer de ſon cœur; peut-être à votre retour la trouverez-vous „ auſſi indifférente que vous l'avez „ trouvée ſenſible juſqu'à préſent. Les „ ſentimens ne dépendent pas des „ principes; elle peut reſter fort honnête, & ceſſer de vous aimer. Elle „ ſera conſtante & fidelle, je penche à „ le croire; mais qui vous répond „ d'elle & qui lui répond de vous, tant „ que vous ne vous êtes point mis à „ l'épreuve? Attendrez-vous, pour „ cette épreuve, qu'elle vous devienne „ inutile? Attendrez-vous pour vous „ connoître, que vous ne puiſſiez plus „ vous ſéparer?

„ Sophie n'a pas dix-huit ans, à
„ peine en passez-vous vingt-deux ; cet
„ âge est celui de l'amour, mais non
„ celui du mariage, Quel pere & quelle
„ mere de famille ! Eh ! pour savoir
„ élever des enfans, attendez au moins
„ de cesser de l'être ! Savez-vous à
„ combien de jeunes-personnes les fati-
„ gues de la grossesse supportées avant
„ l'âge ont affoibli la constitution,
„ ruiné la santé, abrégé la vie ? Savez-
„ vous combien d'enfans sont restés
„ languissans & foibles, faute d'avoir
„ été nourris dans un corps assez for-
„ mé ? Quand la mere & l'enfant crois-
„ sent à la fois, & que la substance
„ nécessaire à l'accroissement de cha-
„ cun des deux se partage, ni l'un ni
„ l'autre n'a ce que lui destinoit la na-
„ ture : comment se peut-il que tous
„ deux n'en souffrent pas ? Ou je con-
„ nois fort mal Emile, ou il aimera
„ mieux avoir une femme & des en-
„ fans robustes, que de contenter son
„ impatience aux dépens de leur vie &
„ de leur santé.

„ Parlons de vous. En aspirant à l'é-
„ tat d'époux & de pere, en avez-vous
„ bien médité les devoirs ? En deve-
„ nant chef de famille, vous allez de-

„venir membre de l'Etat, & qu'eſt-ce „ qu'être membre de l'état; le ſavez„ vous? ſavez-vous ce que c'eſt que „ gouvernement, loix, patrie? Savez„ vous à quel prix il vous eſt permis „ de vivre, & pour qui vous devez „ mourir? Vous croyez avoir tout ap„ pris, & vous ne ſavez rien encore. „ Avant de prendre une place dans „ l'ordre civil, apprenez à le con„ noître & à ſavoir quel rang vous y „ convient.

„ Emile, il faut quitter Sophie; je „ ne dis pas l'abandonner: ſi vous en „ étiez capable, elle ſeroit trop heu„ reuſe de ne vous avoir point épouſé; „ il la faut quitter pour revenir digne „ d'elle. Ne ſoyez pas aſſez vain pour „ croire déjà la mériter. O combien il „ vous reſte à faire! Venez remplir „ cette noble tâche; venez apprendre „ à ſupporter l'abſence; venez gagner „ le prix de la fidélité, afin qu'à votre „ retour vous puiſſiez vous honorer de „ quelque choſe auprès d'elle, & de„ mander ſa main, non comme une „ grace, mais comme une récom„ penſe „.

Non encore exercé à lutter contre

lui-même, non encore accoutumé à desirer une chose & à en vouloir une autre, le jeune homme ne se rend pas ; il résiste, il dispute. Pourquoi se refuseroit-il au bonheur qui l'attend ? Ne seroit-ce pas dédaigner la main qui lui est offerte que de tarder à l'accepter ? Qu'est-il besoin de s'éloigner d'elle pour s'instruire de ce qu'il doit savoir ? Et quand cela seroit nécessaire, pourquoi ne lui laisseroit-il pas dans des nœuds indissolubles le gage assuré de son retour ? Qu'il soit son époux, & il est prêt à me suivre ; qu'ils soient unis, & il la quitte sans crainte .... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction ! Il est beau qu'un amant puisse vivre sans maîtresse, mais un mari ne doit jamais quitter sa femme sans nécessité. Pour guérir vos scrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puissiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, soyez content, & puisque vous n'obéissez pas à la raison, reconnoissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Emile, il faut quitter Sophie : je le veux.

A ce mot il baiffe la tête, fe tait, rêve un moment, & puis me regardant avec affurance; il me dit; quand partons-nous ? Dans huit jours, lui dis-je; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes font plus foibles, on leur doit des ménagemens, & cette abfence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui eft permis de la fupporter avec moins de courage.

Je ne fuis que trop tenté de prolonger jufqu'à la féparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours; mais j'abufe depuis long-tems de l'indulgence des Lecteurs : abrégeons pour finir une fois. Emile ofera-t-il porter aux pieds de fa Maîtreffe la même affurance qu'il vient de montrer à fon ami ? Pour moi, je le crois, c'eft de la vérité même de fon amour qu'il doit tirer cette affurance. Il feroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter; il la quitteroit en coupable, & ce rôle eft toujours embarraffant pour un cœur honnête. Mais plus le facrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle

prenne le change ſur le motif qui le détermine. Il ſemble lui dire à chaque regard : ô Sophie ! lis dans mon cœur, & ſois fidelle ; tu n'as pas un amant ſans vertu.

La fiere Sophie, de ſon côté, tâche de ſupporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître inſenſible ; mais comme elle n'a pas, ainſi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, ſa fermeté ſe ſoutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la ſéparation. Ce n'eſt pas devant ſon amant qu'elle pleure, ce n'eſt pas à lui qu'elle montre ſes frayeurs ; elle étoufferoit plutôt, que de laiſſer échapper un ſoupir en ſa préſence ; c'eſt moi qui reçois ſes plaintes, qui vois ſes larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes ſont adroites & ſavent ſe déguiſer : plus elle murmure en ſecret contre ma tyrannie, plus elle eſt attentive à me flatter ; elle ſent que ſon ſort eſt dans mes mains.

Je la conſole, je la raſſure, je lui réponds de ſon amant, ou plutôt de ſon époux : qu'elle lui garde la même

fidélité qu'il aura pour elle & dans deux ans il le fera, je le jure. Elle m'eſtime aſſez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je ſuis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les raſſure; mais que ſert la raiſon contre la foibleſſe ? Ils ſe ſéparent comme s'ils ne devoient plus ſe voir.

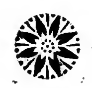
C'eſt alors que Sophie ſe rappelle les regrets d'Eucharis, & ſe croit réellement à ſa place. Ne laiſſons point durant l'abſence réveiller ces fantaſques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui reſſembler, & qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & ſongez que dans deux ans ces devoirs ſeront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin vient le triſte jour, il faut ſe ſéparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embraſſe en recevant mes adieux; puis me prenant

à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé. " J'ai tout fait pour vous complaire ; „ je savois que je traitois avec un „ homme d'honneur : il ne me reste „ qu'un mot à vous dire. Souvenez-„ vous que votre Eleve a signé son „ contrat de mariage sur la bouche de „ ma fille „.

Quelle différence dans la contenance des deux amans ? Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrens de pleurs sur les mains du pere, de la mere, de la fille, embrasse en sanglotant tous les gens de la maison, & répete mille fois les mêmes choses avec un désordre qui feroit rire en toute autre occasion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard sombre, reste en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit personne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la presser dans ses bras ; elle reste immobile, insensible à ses pleurs, à ses caresses, à tout ce qu'il fait ; il est déjà parti pour elle. Combien cet objet est plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de son amant ! Il

le voit, il le sent, il en est navré : je l'entraîne avec peine : si je le laisse encore un moment, il ne voudra plus partir. Je suis charmé qu'il emporte avec lui cette triste image. Si jamais il est tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de son départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné si je ne le ramene pas à elle.



DES VOYAGES.

ON demande s'il eſt bon, que les jeunes gens voyagent, & l'on diſpute beaucoup là-deſſus. Si l'on propoſoit autrement la queſtion, & qu'on demandât s'il eſt bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne diſputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la ſcience. Croyant ſavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre. Trop de lecture ne ſert qu'à faire de préſomptueux ignorans. De tous les ſiecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins ſavant : de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'hiſtoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoiſſe moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, ou ſi nous y liſons encore, chacun s'en tient à ſon feuillet. Quand le mot *peut-on être Perſan* me feroit

inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux font le plus en regne, & du fexe qui les propage le plus.

Un Parifien croit connoître les hommes & ne connoît que les François; dans fa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomene extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le refte de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'efprit on puiffe être auffi ftupides. Ce qu'il y a de bizarre, eft que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la defcription du pays dont un habitant va fi fort l'émerveiller.

C'eft trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai paffé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois obferver avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laiffer là les Voyageurs, & regretter le tems que j'avois donné pour m'inftruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'obfervations de

toute espece, il ne faut pas lire, il faut voir. Cela seroit vrai dans cette occasion, quand tous les voyageurs seroient sinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croient, & qu'ils ne déguiseroient la vérité que par les fausses couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges & leur mauvaise foi ?

Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante, à ceux qui sont faits pour s'en contenter. Elle est bonne, ainsi que l'art de Raimond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne sait point. Elle est bonne pour dresser des Platons de quinze ans à philosopher dans des cercles, & à instruire une compagnie des usages de l'Egypte & des Indes, sur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime incontestable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poser la même question des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoisse que ses compatriotes, ou s'il lui importe de connoître

les hommes en général ? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la maniere de la poser !

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entiere ? Faut-il aller au Japon observer les Européens ? Pour connoître l'espece, faut-il connoître tous les individus ? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix François les a tous vus ; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque Nation a son caractere propre & spécifique qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne suffit pas, pour s'instruire, de courir les pays ; il faut savoir voyager. Pour observer, il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres ; parce qu'ils ignorent

l'art de penſer, que dans la lecture leur eſprit eſt au moins guidé par l'Auteur, & que dans leurs voyages, ils ne ſavent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'inſtruiſent point parce qu'ils ne veulent pas s'inſtruire. Leur objet eſt ſi différent que celui-là ne les frappe gueres ; c'eſt grand hazard ſi l'on voit exactement ce qu'on ne ſe ſoucie point de regarder. De tous les peuples du monde, le François eſt celui qui voyage le plus, mais plein de ſes uſages, il confond tout ce qui n'y reſſemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus les connoît le moins. L'Anglois voyage auſſi, mais d'une autre maniere ; il faut que ces deux peuples ſoient contraires en tout. La nobleſſe Angloiſe voyage, la Nobleſſe Françoiſe ne voyage point : le peuple François voyage, le peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont preſque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois

ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux; ils en ont même plus que personne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois gueres que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artistes d'un pays, qu'un Anglois en fait dessiner quelque antique, & qu'un Allemand porte son *album*

chez tous les Savans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, & il est le seul des quatre qui de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à son pays.

Les Anciens voyageoient peu, lisoient peu, faisoient peu de livres ; & pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le seul Poëte qui nous transporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son Histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Historiens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de son tems qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne connoissent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perses, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ses voisins.

Il faut avouer aussi, que les carac-

teres originaux des peuples s'effaçant de jour en jour deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les peuples ſe confondent, on voit peu-à-peu diſparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup-d'œil. Autrefois chaque nation reſtoit plus renfermée en elle-même ; il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaiſons politiques & civiles de peuple à peuple ; point tant de ces tracaſſeries royales appellées négociations ; point d'ambaſſadeurs ordinaires ou réſidens continuellement ; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y ſervoit d'étrangers, ou par des gens mépriſés qui ne donnoient le ton à perſonne, & ne rapprochoient point les nations. Il y a cent fois plus de liaiſon maintenant entre l'Europe & l'Aſie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Eſpagne : l'Europe ſeule étoit plus éparſe que la terre entiere ne l'eſt aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les anciens peu-

ples ſe regardant la plupart comme Autochthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis aſſez long-tems, pour avoir perdu la mémoire des ſiecles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laiſſé le tems au climat de faire ſur eux des impreſſions durables ; au lieu que parmi nous, après les invaſions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne ſont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois ; les Grecs ne ſont plus ces beaux hommes faits pour ſervir de modele à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainſi que leur naturel : les Perſans, originaires de la Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du ſang Circaſſien. Les Européens ne ſont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges ; ils ne ſont tous que des Scythes diverſement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques diſtinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus forte-

ment de peuple à peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le tems de faire ses impressions, & où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laissent plus, même au physique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siecle à siecle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation?

En même tems que les observations

deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment & plus mal; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'Histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un systême de Philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir: quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir?

Il est utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage qui n'a besoin de personne, & ne convoite rien au monde, ne connoît & ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes,

& n'a befoin que d'elles pour fe nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile eft néceffaire, & qui ne pouvons plus nous paffer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous eft de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'eft toujours dans les Capitales que le fang humain fe vend à meilleur marché. Ainfi l'on ne connoît que les grands peuples, & les grands peuples fe reffemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'inftruire; c'eft une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pythagores, ne fe trouvent plus, ou s'il y en a, c'eft bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour; on les dépêche, on les défraie, on les paie pour voir tel ou tel objet, qui, très-furement, n'eft pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique, ils font trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si dans quelque pays que ce puiffe être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'eft jamais pour étudier les hommes, c'eft pour les inftruire.

truire. Ce n'eſt pas de ſcience qu'ils ont beſoin, mais d'oſtentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à ſecouer le joug de l'opinion ? ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes s'il en a le tems.

C'eſt donc mal raiſonner, que de conclure que les voyages ſont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'enſuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers

ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, eſt, à ſon retour, ce qu'il ſera toute ſa vie ; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices ſont mêlés : mais ceux qui ſont heureuſement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai deſſein de s'inſtruire, reviennent, tous, meilleurs & plus ſages qu'ils n'étoient partis. Ainſi voyagera mon Emile : ainſi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur ſiecle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour ſon pays à la fleur de ſes ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe, ornée de ſes ſeules vertus, attendoit pour être honorée qu'une main étrangere y ſemât des fleurs.

Tout ce qui ſe fait par raiſon, doit avoir ſes regles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour

voyager, c'eſt errer, être vagabond; voyager pour s'inſtruire, eſt encore un objet trop vague : l'inſtruction qui n'a pas un but déterminé, n'eſt rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt ſenſible à s'inſtruire, & cet intérêt bien choiſi fixeroit encore la nature de l'inſtruction. C'eſt toujours la ſuite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être conſidéré par ſes rapports phyſiques avec les autres êtres, par les rapports moraux avec les autres hommes, il lui reſte à ſe conſidérer par ſes rapports civils avec ſes concitoyens. Il faut pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverſes formes de gouvernement, & enfin le gouvernement particulier ſous lequel il eſt né, pour ſavoir s'il lui convient d'y vivre : car par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître auſſi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle eſt établie. Ce n'eſt que par le ſéjour qu'il y fait après l'âge de raiſon, qu'il eſt cenſé confirmer

tacitement l'engagement qu'ont pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa patrie, comme à la succession de son pere : encore, le lieu de la naissance étant un don de la nature, céde-t-on du sien en y renonçant. Par le droit rigoureux chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse, à moins qu'il ne se soumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple ; jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix vous laissant la disposition de votre bien, vous rendent maître de votre personne. Vous allez vous trouver seul dans la société, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établissement. Cette vue est louable, elle est un des devoirs de l'homme ; mais avant de vous marier, il faut savoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez passer votre vie, quelles mesures vous voulez prendre pour assurer du pain à vous & à votre famille ; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel soin sa principale affaire,

il y faut pourtant songer une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous méprisez ? Voulez-vous établir votre fortune & fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront sans cesse à la discrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même.

Là-dessus je lui décrirai tous les moyens possibles de faire valoir son bien, soit dans le commerce, soit dans les charges, soit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laisse des risques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de régler ses mœurs, ses sentimens, sa conduite, sur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer son tems & sa personne ; c'est de se mettre au service, c'est-à-dire de se louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande estime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne sont bons qu'à cela. Au surplus, loin de vous dispenser des

autres ressources, il ne vous les rend que plus nécessaires ; car il entre aussi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il est vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même insensiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réussissent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous saurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, si ce n'est peut-être auprès des femmes ; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus servile est toujours le plus honoré ; que si vous vous avisez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous serez méprisé, haï, chassé peut-être, tout au moins accablé de passe-droits & supplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre service à la tranchée, tandis qu'ils faisoient le leur à la toilette.

On se doute bien que tous ces emplois divers ne seront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi ! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance ? ai-je perdu mes bras ? ma force est-elle épuisée ? ne sais-je plus travailler ? Que

m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les sottes opinions des hommes? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaisant & juste; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la santé par son travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent gueres. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai sans inquiétude. Sophie & mon champ, & je serai riche.

Oui, mon ami, c'est assez pour le bonheur du sage d'une femme & d'un champ qui soient à lui. Mais ces trésors, bien que modestes, ne sont pas si communs que vous pensez. Le plus rare est trouvé pour vous; parlons de l'autre.

Un champ qui soit à vous, cher Emile! & dans quel lieu le choisirez-vous? En quel coin de la terre pourrez-vous dire; je suis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On sait en quels lieux il est aisé de se faire riche, mais qui sait où l'on peut se passer de l'être? Qui sait où l'on peut vivre indépendant & libre, sans

avoir besoin de faire mal à personne & sans crainte d'en recevoir ? Croyez-vous que le pays où il est toujours permis d'être honnête homme soit si facile à trouver ? S'il est quelque moyen légitime & sûr de subsister sans intrigue, sans affaire, sans dépendance ; c'est, j'en conviens, de vivre du travail de ses mains ; en cultivant sa propre terre ; mais où est l'Etat où l'on peut se dire, la terre que je foule est à moi ? Avant de choisir cette heureuse terre, assurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez ; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion persécutante, que des mœurs perverses ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts sans mesure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès sans fin qui consumeroient votre fonds. Faites en sorte qu'en vivant justement vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans*, à leurs Substituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puissans voisins, à des fripons de toute espece, toujours prêts à vous tourmenter si vous les négligez. Mettez-vous sur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches ; songez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Na-

both. Si votre malheur veut qu'un homme en place achette ou bâtiſſe une maiſon près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, ſous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, abſorber toutes vos reſſources dans un large grand chemin. Que ſi vous conſervez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conſerver auſſi vos richeſſes, car elles ne vous coûteront pas plus à garder. La richeſſe & le crédit s'étayent mutuellement ; l'un ſe ſoutient toujours mal ſans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il eſt beau, pourtant, il eſt honnête, il vous rendroit heureux en effet ; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une propoſition à vous faire. Conſacrons les deux ans que nous avons pris juſqu'à votre retour, à choiſir un aſyle en Europe où vous puiſſiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réuſſiſſons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez

pas regret à votre tems. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimere ; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, & vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes Lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée ; mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés & continués dans cette vue, Emile n'en revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'Etat de toute espece, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître, & il est à présumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos Savans en cette partie, n'est qu'un enfant, & qui pis est, un enfant de mauvaise foi. Quand j'entends élever Grotius jusqu'aux nues & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes sensés lisent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité est que leurs principes sont exactement semblables, ils ne different que par les expressions. Ils different aussi par la méthode. Hobbes s'appuye sur des sophismes, &

Grotius sur des Poëtes : tout le reste leur est commun.

Le seul moderne, en état de créer cette grande & inutile science, eût été l'illustre Montesquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique ; il se contenta de traiter du droit positif des gouvernemens établis ; & rien au monde n'est plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger sainement des gouvernemens tels qu'ils existent, est obligé de les réunir toutes deux ; il faut savoir ce qui doit être pour bien juger de ce qui est. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres, est d'intéresser un particulier à les discuter, de répondre à ces deux questions ; que m'importe ? & , qu'y puis-je faire ? Nous avons mis notre Emile en état de se répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans lesquelles on a été nourri, surtout de la partialité des Auteurs, qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne se soucient gueres, ne songent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires,

ni penſions, ni places d'Académies ; qu'on juge comment ſes droits doivent être établis par ces gens-là ! J'ai fait en ſorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine ſait-il ce que c'eſt que gouvernement ; la ſeule choſe qui lui importe eſt de trouver le meilleur ; ſon objet n'eſt point de faire des livres, & ſi jamais il en fait, ce ne ſera point pour faire ſa cour aux Puiſſances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reſte une troiſieme difficulté plus ſpécieuſe que ſolide, & que je ne veux ni réſoudre, ni propoſer : il me ſuffit qu'elle n'effraye point mon zele ; bien ſûr qu'en des recherches de cette eſpece, de grands talens ſont moins néceſſaires qu'un ſincere amour de la juſtice & un vrai reſpect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, ſelon moi, le cas, ou jamais.

Avant d'obſerver, il faut ſe faire des regles pour ſes obſervations : il faut ſe faire une échelle pour y rapporter les meſures qu'on prend. Nos principes de droit politique ſont cette échelle. Nos meſures ſont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens feront clairs, fimples, pris immédiatement dans la nature des chofes. Ils fe formeront des queftions difcutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles feront fuffifamment réfolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons fi les hommes naiffent efclaves ou libres, affociés ou indépendans, s'ils fe réuniffent volontairement ou par force; fi jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle eft furmontée par une autre; en forte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui foumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là foient devenues iniques & ufurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les defcendans de Nembrot ou fes ayans-caufe? ou bien fi cette premiere force venant à ceffer, la force qui lui fuccede oblige à fon tour, & détruit l'obligation de l'autre, en forte qu'on ne foit obligé d'obéir qu'autant qu'on y eft forcé, & qu'on en foit difpenfé fi-tôt qu'on peut faire réfiftance: droit

qui, ce semble, n'ajouteroit pas grand-chose à la force, & ne seroit gueres qu'un jeu de mots?

Nous examinerons si l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'ensuit pour cela que ce soit un crime d'appeller le Médecin?

Nous examinerons encore si l'on est obligé en conscience de donner sa bourse à un bandit qui nous la demande sur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher? car enfin, le pistolet qu'il tient est aussi une puissance.

Si ce mot de puissance en cette occasion veut dire autre chose qu'une puissance légitime, & par conséquent soumise aux loix dont elle tient son être?

Supposé qu'on rejette ce droit de force, & qu'on admette celui de la nature ou l'autorité paternelle comme principe des sociétés, nous rechercherons la mesure de cette autorité, comment elle est fondée dans la nature, & si elle a d'autre raison que l'utilité de l'enfant, sa foiblesse, & l'amour naturel que le pere a pour lui? Si donc la foiblesse de l'enfant venant à cesser,

& sa raison à mûrir, il ne devient pas seul juge naturel de ce qui convient à sa conservation, par conséquent son propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de son pere? car il est encore plus sûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'est sûr que le pere aime le fils.

Si, le pere mort, les enfans sont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere; & si, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille soit tenue d'obéir? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit sur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain?

Supposé que les peuples se fussent formés par choix, nous distinguerons alors le droit, du fait; & nous demanderons si s'étant ainsi soumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fussent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette sorte de société ne rentre pas toujours dans l'association libre & volontaire?

Passant ensuite au droit d'esclavage,

nous examinerons ſi un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, ſans reſtriction, ſans réſerve, ſans aucune eſpece de condition ? C'eſt-à-dire, s'il peut renoncer à ſa perſonne, à ſa vie, à ſa raiſon, à ſon *moi*, à toute moralité dans ſes actions, & ceſſer en un mot d'exiſter avant ſa mort, malgré la nature qui le charge immédiatement de ſa propre conſervation, & malgré ſa conſcience & ſa raiſon qui lui preſcrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abſtenir ?

Que s'il y a quelque réſerve, quelque reſtriction dans l'acte d'eſclavage, nous diſcuterons ſi cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel chacun des deux contractans, n'ayant point en cette qualité de Supérieur commun (17), reſtent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conſéquent libres chacun dans cette partie, & maîtres de le rompre ſi-tôt qu'ils s'eſtiment lézés ?

Que ſi donc un eſclave ne peut s'a-

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne ſeroit autre que le Souverain, & alors le droit d'eſclavage, fondé ſur le droit de ſouveraineté, n'en ſeroit pas le principe.

liéner sans réserve à son maître, comment un Peuple peut-il s'aliéner sans réserve à son chef; & si l'esclave reste juge de l'observation du contrat par son maître, comment le peuple ne restera-t-il pas juge de l'observation du contrat par son chef?

Forcés de revenir ainsi sur nos pas, & considérant le sens de ce mot collectif de *peuple*, nous chercherons si pour l'établir il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous supposons?

Puisqu'avant de s'élire un Roi, le peuple est un peuple, qu'est-ce qui l'a fait tel sinon le contrat social? Le contrat social est donc la base de toute société civile, & c'est dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la société qu'il forme.

Nous rechercherons quelle est la teneur de ce contrat, & si l'on ne peut pas à-peu-près l'énoncer par cette formule: *Chacun de nous met en commun ses biens, sa personne, sa vie & toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indivisible du tout.*

Ceci ſuppoſé, pour définir les termes dont nous avons beſoin, nous remarquerons qu'au lieu de la perſonne particuliere de chaque contractant, cet acte d'aſſociation produit un corps moral & collectif, compoſé d'autant de membres que l'aſſemblée a de voix. Cette perſonne publique prend en général le nom de *corps politique* : lequel eſt appellé par ſes membres, *Etat* quand il eſt paſſif, *Souverain* quand il eſt actif, *Puiſſance* en le comparant à ſes ſemblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *Peuple* collectivement, & s'appellent en particulier, *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité ſouveraine, & *Sujets* comme ſoumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'aſſociation, renferme un engagement réciproque du public & des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainſi dire, avec lui-même, ſe trouve engagé ſous un double rapport; ſavoir, comme membre du Souverain, envers les particuliers; & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore, que nul

n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec soi, la délibération publique qui peut obliger tous les sujets envers le Souverain, à cause des deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale proprement dite, que le seul pacte social. Ce qui ne signifie pas que le corps politique ne puisse, à certains égards, s'engager envers autrui ; car par rapport à l'Etranger, il devient alors un être simple, un individu.

Les deux parties contractantes ; savoir, chaque particulier & le public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puisse juger leurs différends, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le contrat quand il lui plait ; c'est-à-dire, d'y renoncer pour sa part si-tôt qu'il se croit lézé ?

Pour éclaircir cette question, nous observerons que, selon le pacte social, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ses actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs ; d'où

il suit qu'un particulier ne sauroit être lézé directement par le Souverain, qu'ils ne le soient tous, ce qui ne se peut, puisque ce seroit vouloir se faire du mal à soi-même. Ainsi le contrat social n'a jamais besoin d'autre garant que la force publique; parce que la lésion ne peut jamais venir que des particuliers, & alors ils ne sont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les questions semblables, nous aurons soin de nous rappeller toujours que le pacte social est d'une nature particuliere, & propre à lui seul, en ce que le peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'est-à-dire le peuple en corps comme Souverain, avec les particuliers comme sujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui seule rend légitimes, raisonnables & sans danger, des engagemens qui sans cela seroient absurdes, tyranniques, & sujets aux plus énormes abus.

Les particuliers ne s'étant soumis qu'au Souverain, & l'autorité souveraine n'étant autre chose que la volonté générale, nous verrons comment cha-

que homme obéiſſant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, & comment on eſt plus libre dans le pacte ſocial, que dans l'état de Nature.

Après avoir fait la comparaiſon de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux perſonnes, nous ferons quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de ſouveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'eſt ſur le droit de propriété qu'eſt fondée l'autorité ſouveraine, ce droit eſt celui qu'elle doit le plus reſpecter; il eſt inviolable & ſacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel : ſi-tôt qu'il eſt conſidéré comme commun à tous les Citoyens, il eſt ſoumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainſi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de pluſieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela ſe fit à Sparte au tems de Lycurgue; au lieu que l'abolition des dettes par Solon, fut un acte illégitime.

Puiſque rien n'oblige les ſujets que la volonté générale, nous rechercherons comment ſe manifeſte cette vo-

lonté, à quels ſignes on eſt ſûr de la reconnoître, ce que c'eſt qu'une loi, & quels ſont les vrais caracteres de la loi ? Ce ſujet eſt tout neuf : la définition de la loi eſt encore à faire.

A l'inſtant que le peuple conſidere en particulier un ou pluſieurs de ſes membres, le peuple ſe diviſe. Il ſe forme entre le tout & ſa partie, une relation qui en fait deux êtres ſéparés, dont la partie eſt l'un, & le tout moins cette partie eſt l'autre. Mais le tout moins une partie n'eſt pas le tout ; tant que ce rapport ſubſiſte, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le peuple ſtatue ſur tout le peuple, il ne conſidere que lui-même, & s'il ſe forme un rapport, c'eſt de l'objet entier ſous un point de vue à l'objet entier ſous un autre point de vue, ſans aucune diviſion du tout. Alors l'objet ſur lequel on ſtatue eſt général, & la volonté qui ſtatue eſt auſſi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre eſpece d'acte qui puiſſe porter le nom de loi ?

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, & ſi la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & relatif également à tous les membres de l'E-

tat ; il s'ensuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien statuer sur un objet particulier ; & comme il importe cependant à la conservation de l'État, qu'il soit aussi décidé des choses particulieres, nous rechercherons comment cela se peut faire ?

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix : il faut ensuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix, & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi l'acte par lequel le Souverain statue qu'on élira un chef, est une loi, & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'est qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troisieme rapport sous lequel le peuple assemblé peut être considéré ; savoir, comme Magistrat ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme souverain (18).

(18) Ces questions & propositions sont la plupart extraites du *contrat social*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris sans consulter mes forces, & abandonné depuis long-tems. Le petit traité que j'en ai détaché, & dont c'est ici le sommaire, sera publié à part. *Note faite en 1761.*

Nous examinerons s'il est possible que le peuple se dépouille de son droit de souveraineté pour en revêtir un homme ou plusieurs ; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le peuple n'étant pas souverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'essence de la souveraineté consistant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particuliere sera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent contraire ; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences & l'intérêt public à l'égalité ; & quand cet accord seroit possible, il suffiroit qu'il ne fût pas nécessaire & indestructible pour que le droit souverain n'en pût résulter.

Nous rechercherons si, sans violer le pacte social, les chefs du peuple, sous quelque nom qu'ils soient élus, peuvent jamais être autre chose que les officiers du peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les loix ? si ces chefs ne lui doivent pas compte de leur administration, & ne sont pas soumis eux-mêmes

mêmes aux loix qu'ils sont chargés de faire observer ?

Si le peuple ne peut aliéner son droit suprême, peut-il le confier pour un tems ? s'il ne peut se donner un maître, peut-il se donner des représentans ? Cette question est importante & mérite discussion.

Si le peuple ne peut avoir ni Souverain ni représentans, nous examinerons comment il peut porter ses loix lui-même ; s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer souvent ; s'il est aisé qu'un grand peuple soit son propre Législateur ?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un grand Peuple ?

S'il est bon qu'il y ait de grands Peuples ?

Il suit des considérations précédentes, qu'il y a dans l'Etat un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain ; & ce corps intermédiaire formé d'un ou de plusieurs membres est chargé de l'administration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la liberté civile & politique.

Les membres de ce corps s'appellent *Magistrats* ou *Rois*, c'est-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier considéré par

les hommes qui le composent s'appelle *Prince*, & considéré par son action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous considérons l'action du corps entier agissant sur lui-même, c'est-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le Magistrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au peuple; & tout compensé, son produit ou sa puissance est au même degré que le produit ou la puissance des Citoyens qui sont sujets d'un côté & souverains de l'autre. On ne sauroit altérer aucun des trois termes sans rompre à l'instant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou si le Prince veut donner des loix, ou si le Sujet refuse d'obéir, le désordre succede à la regle, & l'Etat dissout, tombe dans le despotisme ou dans l'anarchie.

Supposons que l'Etat soit composé de dix mille Citoyens. Le Souverain ne peut être considéré que collectivement & en corps; mais chaque particulier a, comme Sujet, une existence individuelle & indépendante. Ainsi le Sou-

verain est au Sujet comme dix mille à un : c'est-à-dire, que chaque membre de l'Etat n'a pour sa part que la dix millieme partie de l'autorité souveraine, quoiqu'il lui soit soumis tout entier. Que le peuple soit composé de cent mille hommes ; l'état des Sujets ne change pas, & chacun porte toujours tout l'empire des loix, tandis que son suffrage réduit à un cent-millieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainsi le sujet restant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raison du nombre des Citoyens. D'où il suit, que plus l'Etat s'agrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulieres se rapportent à la volonté générale, c'est-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépositaires de l'autorité publique plus de tentations & de moyens d'en abuser, plus le Gouvernement a de force pour contenir le peuple, plus le Souverain doit en avoir à son tour pour contenir le gouvernement.

Il suit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain, le Prince & le Peuple n'est point

une idée arbitraire, mais une conſéquence de la nature de l'Etat. Il ſuit encore que l'un des extrêmes, ſavoir le peuple étant fixe, toutes les fois que la raiſon doublée augmente ou diminue, la raiſon ſimple augmente ou diminue à ſon tour; ce qui ne peut ſe faire ſans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conſéquence, qu'il n'y a pas une conſtitution de gouvernement unique & abſolue; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple eſt nombreux, moins les mœurs ſe rapportent aux loix, nous examinerons ſi par une analogie aſſez évidente, on ne peut pas dire auſſi que plus les Magiſtrats ſont nombreux, plus le gouvernement eſt foible?

Pour éclaircir cette maxime, nous diſtinguerons dans la perſonne de chaque Magiſtrat trois volontés eſſentiellement différentes. Premierement, la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à ſon avantage particulier; ſecondement, la volonté commune des Magiſtrats, qui ſe rapporte unique-

ment au profit du Prince ; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle est générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie ; en troisieme lieu, la volonté du peuple ou la volonté souveraine, laquelle est générale, tant par rapport à l'Etat considéré comme le tout, que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite, la volonté particuliere & individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-subordonnée, & par conséquent la volonté générale & souveraine est la regle de toutes les autres. Au contraire, selon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à mesure qu'elles se concentrent ; la volonté générale est toujours la plus foible ; la volonté de corps a le second rang, & la volonté particuliere est préférée à tout. En sorte que chacun est premierement soi-même, & puis Magistrat, & puis Citoyen. Gradation directement opposée à celle qu'exige l'ordre social.

Cela posé, nous supposerons le gouvernement entre les mains d'un seul

homme. Voilà la volonté particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conséquent celle-ci au plus haut degré d'intensité qu'elle puisse avoir. Or comme c'est de ce degré que dépend l'usage de la force, & que la force absolue du gouvernement étant toujours celle du peuple ne varie point, il s'ensuit que le plus actif des gouvernemens est celui d'un seul.

Au contraire, unissons le gouvernement à l'autorité suprême : faisons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magistrats. Alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, & laissera la volonté particuliere dans toute sa force. Ainsi le gouvernement, toujours avec la même force absolue, sera dans son *minimum* d'activité.

Ces regles sont incontestables, & d'autres considérations servent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magistrats sont plus actifs dans leur corps que le Citoyen n'est dans le sien, & que par conséquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magistrat est presque toujours chargé de quelque fonction par-

ticuliere de gouvernement ; au lieu que chaque Citoyen pris à part n'a aucune fonction de la souveraineté. D'ailleurs plus l'Etat s'étend, plus sa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raison de son étendue : mais l'Etat restant le même, les Magistrats ont beau se multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il est dépositaire de celle de l'Etat que nous supposons toujours égale. Ainsi, par cette pluralité, l'activité du gouvernement diminue, sans que sa force puisse augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement se relâche à mesure que les Magistrats se multiplient, & que, plus le peuple est nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des Magistrats au gouvernement doit être inverse de celui des Sujets au Souverain : c'est-à-dire, que plus l'Etat s'agrandit, plus le gouvernement doit se resserrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raison de l'augmentation du peuple.

Pour fixer ensuite cette diversité de formes sous des dénominations plus précises, nous remarquerons en pre-

mier lieu que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en sorte qu'il y ait plus de Citoyens Magistrats que de Citoyens simples particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut resserrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en sorte qu'il y ait plus de simples Citoyens que de Magistrats, & cette forme porte le nom d'Aristocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un Magistrat unique. Cette troisieme forme est la plus commune, & s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, sont susceptibles de plus & de moins, & ont même une assez grande latitude. Car la Démocratie peut embrasser tout le peuple ou se resserrer jusqu'à la moitié. L'Aristocratie à son tour peut de la moitié du peuple se resserrer indéterminément jusqu'aux plus petits nombres : la Royauté même admet quelquefois un par-

tage, ſoit entre le pere & le fils, ſoit entre deux freres, ſoit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, & l'on a vu dans l'Empire Romain juſqu'à huit Empereurs à la fois, ſans qu'on pût dire que l'Empire fût diviſé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement ſe confond avec la ſuivante; & ſous trois dénominations ſpécifiques le gouvernement eſt réellement capable d'autant de formes que l'Etat a de Citoyens.

Il y a plus; chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards ſe ſubdiviſer en diverſes parties, l'une adminiſtrée d'une maniere & l'autre d'une autre, il peut réſulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes dont chacune eſt multipliable par toutes les formes ſimples.

On a de tout tems beaucoup diſputé ſur la meilleure forme de Gouvernement, ſans conſidérer que chacune eſt la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, ſi dans les différens Etats le nombre des Magiſtrats (19) doit être inverſe de celui des

(19) On ſe ſouviendra que je n'entends parler ici que de Magiſtrats ſuprêmes ou Chefs de la

Citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits Etats, l'ariſtocratique aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'eſt par le fil de ces recherches, que nous parviendrons à ſavoir quels ſont les devoirs & les droits des Citoyens; & ſi l'on peut ſéparer les uns des autres? Ce que c'eſt que la patrie, en quoi préciſément elle conſiſte, & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point.

Après avoir ainſi conſidéré chaque eſpece de ſociété civile en elle-même, nous les comparerons pour en obſerver les divers rapports. Les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles; s'attaquant, s'offenſant, s'entre-détruiſant, & dans cette action & réaction continuelle, faiſant plus de miſérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons ſi l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'inſtitution ſociale. Si les individus ſoumis aux loix & aux

Nation; les autres n'étant que leurs Subſtituts en telle ou telle partie.

hommes, tandis que les sociétés gardent entre elles l'indépendance de la nature, ne restent pas exposés aux maux des deux états, sans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de société civile au monde, que d'y en avoir plusieurs? N'est-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'assure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum esse, nec tanquam in pace securum?* N'est-ce pas cette association partielle & imparfaite, qui produit la tyrannie & la guerre; & la tyrannie & la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Nous examinerons enfin l'espece de remedes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laissant chaque Etat son maître au-dedans, l'arme au-dehors contre tout aggresseur injuste. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne association fédérative, ce qui peut la rendre durable, & jusqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, sans nuire à celui de la souveraineté?

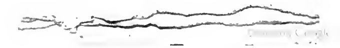
L'Abbé de S. Pierre avoit proposé

une aſſociation de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entre eux une paix perpétuelle. Cette aſſociation étoit-elle praticable, & ſuppoſant qu'elle eût été établie, étoit-il à préſumer qu'elle eût duré (20)? Ces recherches nous menent directement à toutes les queſtions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poſerons les vrais principes du droit de la guerre, & nous examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne ſerois pas étonné qu'au milieu de tous nos raiſonnemens, mon jeune homme, qui a du bon ſens, me dit en m'interrompant: on diroit que nous bâtiſſons notre édifice avec du bois, & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque piece à la regle! Il eſt vrai, mon ami, mais ſongez que le droit ne ſe plie point aux paſſions des hommes, & qu'il s'agiſſoit

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raiſons *pour* ont été expoſées dans l'extrait de ce projet; les raiſons *contre*, du moins celles qui m'ont paru ſolides, ſe trouveront dans le Recueil de mes écrits à la ſuite de ce même extrait.



entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A préſent que nos fondemens ſont poſés, venez examiner ce que les hommes ont bâti deſſus, & vous verrez de belles choſes!

Alors je lui fais lire Télémaque, & pourſuivre ſa route : nous cherchons l'heureuſe Salente, & le bon Idoménée rendu ſage à force de malheurs. Chemin faiſant nous trouvons beaucoup de Protéſilas, & point de Philoclès. Adraſte Roi des Dauniens n'eſt pas non plus introuvable. Mais laiſſons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, & ne leur ſuggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reſte, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor, dans le bien qu'ils faiſoient aux hommes : perſonne ne ſait mieux que nous ſe tenir à ſa place, & ne deſire moins d'en ſortir. Nous ſavons que la même tâche eſt donnée à tous ; que quiconque aime le bien de tout ſon cœur, & le fait de tout ſon pouvoir, l'a remplie. Nous ſavons que

Télémaque & Mentor sont des chimeres. Emile ne voyage pas en homme oisif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne serions plus bienfaisans; si nous étions Rois & bienfaisans, nous ferions sans le savoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois & sages, le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres, seroit d'abdiquer la royauté, & de redevenir ce que nous sommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la Jeunesse, c'est la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amusement que de son instruction, la menent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de Cercle en Cercle, ou, s'ils sont Savans & Gens de Lettres, ils lui font passer son tems à courir des Bibliotheques, à visiter des antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à transcrire de vieilles inscriptions. Dans chaque pays ils s'occupent d'un autre siecle; c'est comme s'ils s'occupoient d'un autre pays; en sorte qu'après avoir à grands frais par-

couru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent ſans avoir rien vu de ce qui peut les intéreſſer, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'eſt pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpeces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du peuple & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Si-tôt qu'on me parle d'une Ville compoſée de deux cent mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'eſt dans les Provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les Etrangers voyagent moins, dont les habitans ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie

& les mœurs d'une Nation. Voyez en paſſant la Capitale, mais allez obſerver au loin le pays. Les François ne ſont pas à Paris, ils ſont en Touraine; les Anglois ſont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Eſpagnols plus Eſpagnols en Galice, qu'à Madrid. C'eſt à ces grandes diſtances qu'un peuple ſe caractériſe, & ſe montre tel qu'il eſt ſans mêlange : c'eſt-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement ſe font mieux ſentir; comme au bout d'un plus grand rayon la meſure des arcs eſt plus exacte.

Les rapports néceſſaires des mœurs au gouvernement ont été ſi bien expoſés dans le livre de l'Eſprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais en général, il y a deux regles faciles & ſimples, pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une eſt la population. Dans tout pays qui ſe dépeuple, l'Etat tend à ſa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela, que cette population ſoit un effet naturel du gouvernement & des mœurs : car ſi elle ſe

faiſoit par des Colonies, ou par d'autres voies accidentelles & paſſageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguſte porta des loix contre le célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à ſe marier, & non pas que la loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui ſe fait par force, car la loi qui combat la conſtitution, s'élude & devient vaine, mais ce qui ſe fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du gouvernement; car ces moyens ont ſeuls un effet conſtant. C'étoit la politique du bon Abbé de S. Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur ſource commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter ſéparément chaque ulcere qui vient ſur le corps d'un malade, mais d'épurer la maſſe du ſang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture ; je n'en veux pas davantage ; cela ſeul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-tems.

La ſeconde marque de la bonté re-

tive du gouvernement & des loix se tire aussi de la population, mais d'une autre maniere; c'est-à-dire, de sa distribution, & non pas de sa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force, & le plus puissant des deux, est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire : celui qui n'a pas de si grandes Villes & qui par conséquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce sont les grandes Villes qui épuisent un état & font sa foiblesse; la richesse qu'elles produisent, est une richesse apparente & illusoire: c'est beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France; moi je crois qu'elle lui en coûte plusieurs, que c'est à plus d'un égard que Paris est nourri par les Provinces, & que la plupart de leurs revenus se versent dans cette Ville & y restent sans jamais retourner au peuple ni au Roi. Il est inconcevable que dans ce siecle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui sache voir, que la France seroit beaucoup plus puissante, si Paris étoit anéanti. Non-seulement le

peuple mal distribué n'est pas avantageux à l'Etat, mais il est plus ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, & que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs Capitales, disputer entre eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble, lequel des deux peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un Peuple hors de ses Villes, ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des Administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le Peuple, & dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du Ministere; dans tel autre,

il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il eſt vrai que la Nation ſoit libre; dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que qui n'a vu que les Villes connoiſſe le gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'eſt la campagne qui fait le pays, & c'eſt le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la ſimplicité de leur génie originel, donne une obſervation générale bien favorable à mon épigraphe, & bien conſolante pour le cœur humain. C'eſt que toutes les Nations ainſi obſervées, paroiſſent en valoir beaucoup mieux; plus elles ſe rapprochent de la Nature, plus la bonté domine dans leur caractere; ce n'eſt qu'en ſe renfermant dans les Villes, ce n'eſt qu'en s'altérant à force de culture qu'elles ſe dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux, quelques défauts plus groſſiers que malfaiſans.

De cette obſervation, réſulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propoſe, en ce que les jeunes gens, ſéjournant peu dans les

grandes Villes où regne une horrible corruption, font moins expofés à la contracter, & confervent parmi des hommes plus fimples, & dans des fociétés moins nombreufes, un jugement plus fûr, un goût plus fain, des mœurs plus honnêtes. Mais au refte, cette contagion n'eft gueres à craindre pour mon Emile ; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai prifes pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne fait plus ce que peut le véritable amour fur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoiffant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il foit débauché. Il eft aifé d'en impofer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chaftement fans amour ; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui dife avoir ainfi paffé fa jeuneffe, & qui foit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparence ; moi je cherche la réalité ; & je fuis trompé, s'il y a, pour y parvenir,

d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager, n'est pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a ſuggérée.

J'étois à Veniſe, en viſite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ſes lettres de la poſte. Il les lit, & puis en relit une tout haut à ſon Eleve. Elle étoit en Anglois : je n'y compris rien ; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put afin qu'on ne s'en apperçût pas : ſurpris de ce caprice, je le regarde au viſage & crois y voir de l'émotion ; mais les ſignes extérieurs des paſſions, quoiqu'aſſez ſemblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, ſur leſquelles il eſt facile de ſe tromper. Les Peuples ont divers langages ſur le viſage, auſſi-bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de ſon Eleve, qu'il cachoit pourtant de ſon mieux, je lui dis ; peut-on ſavoir ce que cela ſignifie?

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son Eleve d'un air de satisfaction, & après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas long-tems. Or, vous saurez que M. John est promis dans son pays à une jeune Demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette Lettre est de la mere de sa maîtresse, & je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

" Luci ne quitte point les manchet-
„ tes de Lord John. Miss Betti Rold-
„ ham vint hier passer l'après-midi
„ avec elle & voulut à toute force tra-
„ vailler à son ouvrage. Sachant que
„ Luci s'étoit levée aujourd'hui plutôt
„ qu'à l'ordinaire, j'ai voulu voir ce
„ qu'elle faisoit, & je l'ai trouvée oc-
„ cupée à défaire tout ce qu'avoit fait
„ hier Miss Betti. Elle ne veut pas qu'il
„ y ait dans son présent, un seul point
„ d'une autre main que la sienne „.

M. John sortit un moment après pour

prendre d'autres manchettes ; & je dis à ſon Gouverneur ; vous avez un Eleve d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miſſ Luci, n'eſt-elle point arrangée ? N'eſt-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes? Non, me dit-il, la choſe eſt réelle; je n'ai pas mis tant d'art à mes ſoins ; j'y ai mis de la ſimplicité, du zele, & Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'eſt point ſorti de ma mémoire; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il eſt tems de finir. Ramenons Lord John à Miſſ Luci, c'eſt-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant ſon départ un eſprit plus éclairé, & il rapporte dans ſon pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, & les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris ſoin qu'il ſe liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hoſpitalité à la maniere des Anciens, & je ne ſerai pas fâché qu'il cultive ces connoiſſances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile & qu'il eſt toujours

toujours agréable d'avoir des correſpondances dans les pays éloignés, c'eſt une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque priſe ſur nous. Rien n'eſt plus propre à leur ôter cette priſe que le commerce déſintéreſſé de gens ſenſés qu'on eſtime, leſquels n'ayant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'oppoſer ſans ceſſe les uns aux autres, & de nous garantir ainſi de tous. Ce n'eſt point la même choſe de commercer avec les Etrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiſer ce qu'ils en penſent ou qui leur en fait penſer favorablement, tandis qu'ils y ſont: de retour chez eux ils en rabattent & ne ſont que juſtes. Je ſerois bien aiſe que l'Etranger que je conſulte eût vu mon pays, mais je ne lui en demanderai ſon avis que dans le ſien.

APRÈS avoir presque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands Etats de l'Europe & beaucoup plus des petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues, après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, soit en Histoire naturelle, soit en Gouvernement, soit en Arts, soit en Hommes, Emile dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé bien, mon ami, vous vous souvenez du principal objet de nos voyages ; vous avez vu, vous avez observé. Quel est enfin le résultat de vos observations ? A quoi vous fixez-vous ? Ou je me suis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à-peu-près ainsi :

“ A quoi je me fixe ! A rester tel „ que vous m'avez fait être, & à n'a- „ jouter volontairement aucune autre „ chaîne à celle dont me chargent la „ nature & les loix. Plus j'examine „ l'ouvrage des hommes dans leurs ins- „ titutions, plus je vois qu'à force de „ vouloir être indépendans ils se font „ esclaves, & qu'ils usent leur liberté

„ même en vains efforts pour l'assurer.
„ Pour ne pas céder au torrent des
„ choses, ils se font mille attachemens;
„ puis si-tôt qu'ils veulent faire un pas
„ ils ne peuvent, & sont étonnés de
„ tenir à tout. Il me semble que pour
„ se rendre libre on n'a rien à faire,
„ il suffit de ne pas vouloir cesser de
„ l'être. C'est vous, ô mon maître,
„ qui m'avez fait libre en m'apprenant
„ à céder à la nécessité. Qu'elle vienne
„ quand il lui plaît, je m'y laisse en-
„ traîner sans contrainte, & comme je
„ ne veux pas la combattre, je ne
„ m'attache à rien pour me retenir.
„ J'ai cherché dans nos voyages si je
„ trouverois quelque coin de terre où
„ je pusse être absolument mien; mais
„ en quel lieu parmi les hommes ne
„ dépend-on plus de leurs passions ?
„ Tout bien examiné, j'ai trouvé que
„ mon souhait même étoit contradic-
„ toire; car dussé-je ne tenir à autre
„ chose, je tiendrois au moins à la
„ terre où je me serois fixé: ma vie
„ seroit attachée à cette terre com-
„ me celle des Dryades l'étoit à leurs
„ arbres; j'ai trouvé qu'empire & li-
„ berté étant deux mots incompati-
„ bles, je ne pouvois être maître d'une

„ chaumiere qu'en cessant de l'être de
„ moi.

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

„ Je me souviens que mes biens fu-
„ rent la cause de nos recherches. Vous
„ prouviez très-solidement que je ne
„ pouvois garder à la fois ma richesse
„ & ma liberté, mais quand vous vou-
„ liez que je fusse à la fois libre &
„ sans besoins, vous vouliez deux cho-
„ ses incompatibles, car je ne saurois
„ me tirer de la dépendance des hom-
„ mes, qu'en rentrant sous celle de la
„ nature. Que ferai-je donc avec la
„ fortune que mes parens m'ont lais-
„ sée? Je commencerai par n'en point
„ dépendre; je relâcherai tous les liens
„ qui m'y attachent: si on me la lais-
„ se, elle me restera; si on me l'ôte,
„ on ne m'entraînera point avec elle.
„ Je ne me tourmenterai point pour la
„ retenir, mais je resterai ferme à ma
„ place. Riche ou pauvre je serai libre.
„ Je ne le serai point seulement en tel
„ pays, en telle contrée, je le serai par
„ toute la terre. Pour moi, toutes les
„ chaînes de l'opinion sont brisées, je
„ ne connois que celles de la nécessité.
„ J'appris à les porter dès ma nais-

„ sance & je les porterai jusqu'à la „ mort, car je suis homme; & pourquoi ne saurois-je pas les porter „ étant libre, puisqu'étant esclave il „ les faudroit bien porter encore, & „ celles de l'esclavage pour surcroît?

„ Que m'importe ma condition sur „ la terre? que m'importe où que je „ sois? par-tout où il y a des hommes, „ je suis chez mes freres; par-tout où „ il n'y en a pas, je suis chez moi. „ Tant que je pourrai rester indépendant & riche, j'ai du bien pour vivre & je vivrai. Quand mon bien „ m'assujettira, je l'abandonnerai sans „ peine; j'ai des bras pour travailler, „ & je vivrai. Quand mes bras me „ manqueront, je vivrai si l'on me „ nourrit, je mourrai si l'on m'abandonne; je mourrai bien aussi quoiqu'on ne m'abandonne pas, car la „ mort n'est pas une peine de la pauvreté, mais une loi de la nature. „ Dans quelque tems que la mort „ vienne, je la défie; elle ne me surprendra jamais faisant des préparatifs pour vivre; elle ne m'empêchera „ jamais d'avoir vécu.

„ Voilà, mon pere, à quoi je me „ fixe. Si j'étois sans passions, je se-

„ rois, dans mon état d'homme indé„ pendant comme Dieu même, puis„ que ne voulant que ce qui est, je „ n'aurois jamais à lutter contre la des„ tinée. Au moins, je n'ai qu'une chaî„ ne, c'est la seule que je porterai ja„ mais, & je puis m'en glorifier. Ve„ nez donc, donnez-moi Sophie, & je „ suis libre.

„ Cher Emile, je suis bien aise d'en„ tendre sortir de ta bouche des dis„ cours d'homme, & d'en voir les sen„ timens dans ton cœur. Ce désinté„ ressement outré ne me déplaît pas à „ ton âge. Il diminuera quand tu auras „ des enfans, & tu seras alors préci„ sément ce que doit être un bon pere „ de famille & un homme sage. Avant „ tes voyages, je savois quel en seroit „ l'effet; je savois qu'en regardant de „ près nos institutions tu serois bien „ éloigné d'y prendre la confiance „ qu'elles ne méritent pas. C'est en „ vain qu'on aspire à la liberté sous la „ sauve-garde des loix. Des loix! où est„ ce qu'il y en a, & où est-ce qu'elles „ sont respectées? Par-tout tu n'as vu „ régner sous ce nom que l'intérêt par„ ticulier & les passions des hommes. „ Mais les loix éternelles de la nature

„ & de l'ordre exiftent. Elles tiennent „ lieu de loi pofitive au fage; elles „ font écrites au fond de fon cœur par „ la confcience & par la raifon ; c'eft „ à celles-là qu'il doit s'affervir pour „ être libre, & il n'y a d'efclave que „ celui qui fait mal, car il le fait tou- „ jours malgré lui. La liberté n'eft dans „ aucune forme de gouvernement, „ elle eft dans le cœur de l'homme li- „ bre, il la porte par-tout avec lui. „ L'homme vil porte par-tout la fervi- „ tude. L'un feroit efclave à Geneve, „ & l'autre libre à Paris.

„ Si je te parlois des devoirs du Ci- „ toyen, tu me demanderois peut-être „ où eft la patrie, & tu croirois m'a- „ voir confondu. Tu te tromperois, „ pourtant, cher Emile, car qui n'a „ pas une patrie a du moins un pays. „ Il y a toujours un gouvernement & „ des fimulacres de loix fous lefquels „ il a vécu tranquille. Que le contrat „ focial n'ait point été obfervé, qu'im- „ porte, fi l'intérêt particulier l'a pro- „ tégé comme auroit fait la volonté „ générale, fi la violence publique l'a „ garanti des violences particulieres, „ fi le mal qu'il a vu faire lui a fait „ aimer ce qui étoit bien, & fi nos inf-

„ titutions mêmes lui ont fait connoî-
„ tre & haïr leurs propres iniquités ?
„ O Emile ! où est l'homme de bien qui
„ ne doit rien à son pays ? Quel qu'il
„ soit, il lui doit ce qu'il y a de plus
„ précieux pour l'homme, la moralité
„ de ses actions & l'amour de la vertu.
„ Né dans le fond d'un bois, il eût
„ vécu plus heureux & plus libre ;
„ mais n'ayant rien à combattre pour
„ suivre ses penchans il eût été bon
„ sans mérite, il n'eût point été ver-
„ tueux, & maintenant il sait l'être
„ malgré ses passions. La seule appa-
„ rence de l'ordre le porte à le con-
„ noître, à l'aimer. Le bien public,
„ qui ne sert que de prétexte aux au-
„ tres, est pour lui seul un motif réel.
„ Il apprend à se combattre, à se vain-
„ cre, à sacrifier son intérêt à l'intérêt
„ commun. Il n'est pas vrai qu'il ne
„ tire aucun profit des loix ; elles lui
„ donnent le courage d'être juste,
„ même parmi les méchans. Il n'est pas
„ vrai qu'elles ne l'ont pas rendu li-
„ bre, elles lui ont appris à régner
„ sur lui.

„ Ne dis donc pas, que m'importe
„ où que je sois ? Il t'importe d'être
„ où tu peux remplir tous tes devoirs,

„ & l'un de ces devoirs est l'attachement pour le lieu de ta naissance. „ Tes compatriotes te protégerent enfant, tu dois les aimer étant homme. „ Tu dois vivre au milieu d'eux, ou „ du moins en lieu d'où tu puisses leur „ être utile autant que tu peux l'être, „ & où ils sachent où te prendre si „ jamais ils ont besoin de toi. Il y a „ telle circonstance où un homme peut „ être plus utile à ses concitoyens hors „ de sa patrie, que s'il vivoit dans son „ sein. Alors il doit n'écouter que son „ zele & supporter son exil sans murmure; cet exil même est un de ses „ devoirs. Mais toi, bon Emile, à qui „ rien n'impose ces douloureux sacrifices, toi qui n'as pas pris le triste „ emploi de dire la vérité aux hommes, va vivre au milieu d'eux, cultive leur amitié dans un doux commerce, sois leur bienfaiteur, leur „ modele : ton exemple leur servira „ plus que tous nos livres, & le bien „ qu'ils te verront faire les touchera „ plus que tous nos vains discours.

„ Je ne t'exhorte pas pour cela d'aller vivre dans les grandes Villes; au „ contraire, un des exemples que les „ bons doivent donner aux autres est

„ celui de la vie patriarchale & champêtre, la premiere vie de l'homme, la plus paisible, la plus naturelle, & la plus douce à qui n'a pas le cœur corrompu. Heureux, mon jeune ami, le pays où l'on n'a pas besoin d'aller chercher la paix dans un désert! Mais où est ce pays? Un homme bienfaisant satisfait mal son penchant au milieu des villes, où il ne trouve presque à exercer son zele que pour des intrigans ou pour des fripons. L'accueil qu'on y fait aux fainéans qui viennent y chercher fortune, ne fait qu'achever de dévaster le pays, qu'au contraire il faudroit repeupler aux dépens des villes. Tous les hommes qui se retirent de la grande société sont utiles précisément parce qu'ils s'en retirent, puisque tous ses vices lui viennent d'être trop nombreuse. Ils sont encore utiles lorsqu'ils peuvent ramener dans les lieux déserts la vie, la culture, & l'amour de leur premier état. Je m'attendris en songeant combien de leur simple retraite Emile & Sophie peuvent répandre de bienfaits autour d'eux; combien ils peuvent vivifier la campagne & ranimer le zele éteint de

„ l'infortuné villageois. Je crois voir „ le peuple se multiplier, les champs „ se fertiliser, la terre prendre une „ nouvelle parure, la multitude & l'a- „ bondance transformer les travaux en „ fêtes, les cris de joie & les bénédic- „ tions s'élever du milieu des jeux au- „ tour du couple aimable qui les a „ ranimés. On traite l'âge d'or de chi- „ mere, & c'en sera toujours une pour „ quiconque a le cœur & le goût gâ- „ tés. Il n'est pas même vrai qu'on le „ regrette, puisque ces regrets sont „ toujours vains. Que faudroit-il donc „ pour le faire renaître? Une seule chose, „ mais impossible; ce seroit de l'aimer.

„ Il semble déjà renaître autour de „ l'habitation de Sophie; vous ne ferez „ qu'achever ensemble ce que ses di- „ gnes parens ont commencé. Mais, „ cher Emile, qu'une vie si douce ne „ te dégoûte pas des devoirs pénibles, „ si jamais ils te sont imposés: sou- „ viens-toi que les Romains passoient „ de la charrue au Consulat. Si le „ Prince ou l'état t'appelle au service „ de la patrie, quitte tout pour aller „ remplir, dans le poste qu'on t'assigne, „ l'honorable fonction de Citoyen. Si „ cette fonction t'est onéreuse, il est

„ un moyen honnête & sûr de t'en af-
„ franchir ; c'est de la remplir avec
„ assez d'intégrité pour qu'elle ne te
„ soit pas long-tems laissée. Au reste,
„ crains peu l'embarras d'une pareille
„ charge : tant qu'il y aura des hom-
„ mes de ce siecle, ce n'est pas toi
„ qu'on viendra chercher pour servir
„ l'Etat „.

Que ne m'est-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit ? Amour fondé sur l'estime qui dure autant que la vie, sur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, sur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieillesse le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire sans être utiles, & jusqu'ici je ne me suis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à sa fin de ma tâche ? Non, je sens aussi-bien que ma plume est lassée. Trop foible pour des travaux de si longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé : pour ne pas le laisser imparfait, il est tems que j'acheve.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Emile & le plus heureux des miens; je vois couronner mes soins & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indissoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des sermens qui ne seront point vains : ils sont époux. En revenant du Temple ils se laissent conduire ; ils ne savent où ils sont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voient plus rien. O délire ! ô foiblesse humaine ! Le sentiment du bonheur écrase l'homme ; il n'est pas assez fort pour le supporter.

Il y a bien peu de gens qui sachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres me semblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laissât ces jeunes cœurs se replier sur eux-mêmes, & se livrer à une agitation qui n'est pas sans charme, que de les en distraire si cruellement pour les attrister par une fausse bienséance, ou pour les embarrasser par de mauvaises plaisanteries qui, dussent-elles leur plaire

en tout autre tems, leur sont très-surement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens dans la douce langueur qui les trouble n'écouter aucun des discours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouisse de tous les jours de la vie, leur en laisserai-je perdre un si précieux ? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le savourent, qu'il ait pour eux ses voluptés. Je les arrache à la foule indiscrete qui les accable ; & les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'est pas seulement à leurs oreilles que je veux parler, c'est à leurs cœurs ; & je n'ignore pas quel est le sujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter sans cesse ; je vois dans vos yeux qu'elle est à son dernier degré de véhémence ; elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteurs, ne voyez-vous pas les transports, les emportemens, les sermens d'Emile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage sa main de la mienne, & les tendres pro-

teſtations que leurs yeux ſe font mutuellement de s'adorer juſqu'au dernier ſoupir ? Je les laiſſe faire, & puis je reprends.

J'ai ſouvent penſé que ſi l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis ſur la terre. Cela ne s'eſt jamais vu juſqu'ici. Mais ſi la choſe n'eſt pas tout-à-fait impoſſible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de perſonne, & que peu d'époux ſauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous diſe un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le ſeul poſſible ?

Ils ſe regardent, en ſouriant & ſe moquant de ma ſimplicité. Emile me remercie nettement de ma recette, en diſant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, &, que, quant à lui, celle-là lui ſuffit. Sophie approuve, & paroît tout auſſi confiante. Cependant à travers ſon air de raillerie je crois démêler un peu de curioſité. J'examine Emile : ſes yeux ardens dévorent les charmes de ſon épouſe : c'eſt la ſeule choſe dont il ſoit curieux, & tous mes propos ne l'embarraſſent gueres. Je ſouris à mon tour en diſant en moi.

même : je ſaurai bientôt te rendre attentif.

La différence preſque imperceptible de ces mouvemens ſecrets, en marque une bien caractériſtique dans les deux ſexes, & bien contraire aux préjugés reçus : c'eſt que généralement les hommes ſont moins conſtans que les femmes, & ſe rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme preſſent de loin l'inconſtance de l'homme, & s'en inquiete ; c'eſt ce qui la rend auſſi plus jalouſe. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les ſoins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à ſon tour, & rarement avec le même ſuccès. L'attachement & les ſoins gagnent les cœurs : mais ils ne les recouvrent gueres. Je reviens à ma recette contre le refroidiſſement de l'amour dans le mariage.

Elle eſt ſimple & facile, reprends je ; c'eſt de continuer d'être amans quand on eſt époux. En effet, dit Emile en riant du ſecret, elle ne nous ſera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne penſez, peut-être. Laiſſez-moi, je vous prie, le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop ferrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux est le plus saint de tous les droits; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre est de trop. La contrainte & l'amour vont mal ensemble, & le plaisir ne se commande pas. Ne rougissez point, ô Sophie, & ne songez pas à fuir. A Dieu ne plaise que je veuille offenser votre modestie; mais il s'agit du destin de vos jours. Pour un si grand objet souffrez entre un époux & un pere, des discours que vous ne supporteriez pas ailleurs.

Ce n'est pas tant la possession que l'assujettissement qui rassasie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres caresses, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'est le desir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connoît point d'autre. La loi peut restreindre ce droit, mais elle ne sauroit l'étendre. La volupté est si douce par elle-même! doit-elle recevoir de la triste gêne la

force qu'elle n'aura pu tirer de ſes propres attraits ? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs ſont liés, mais les corps ne ſont point aſſervis. Vous vous devez la fidélité, non la complaiſance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre ; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il eſt donc vrai, cher Emile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle ſoit toujours votre maîtreſſe & la ſienne ; ſoyez amant heureux, mais reſpectueux ; obtenez tout de l'amour ſans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne ſoient jamais pour vous des droits, mais des graces. Je ſais que la pudeur fuit les aveux formels & demande d'être vaincue ; mais avec de la délicateſſe & du véritable amour, l'amant ſe trompe-t-il ſur la volonté ſecrete ? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de refuſer ? Que chacun des deux, toujours maître de ſa perſonne & de ſes careſſes, ait droit de ne les diſpenſer à l'autre qu'à ſa propre volonté. Souvenez-vous toujours, que même dans le mariage le plaiſir n'eſt légitime que quand le deſir

eſt partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés ; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la ſatiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la Nature & l'amour vous rapprocheront aſſez.

A ces propos & d'autres ſemblables Emile ſe fâche, ſe récrie ; Sophie honteuſe tient ſon éventail ſur ſes yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'eſt pas celui qui ſe plaint le plus. J'inſiſte impitoyablement : je fais rougir Emile de ſon peu de délicateſſe ; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour ſa part le traité. Je la provoque à parler, on ſe doute bien qu'elle n'oſe me démentir. Emile inquiet conſulte les yeux de ſa jeune épouſe : il les voit, à travers leur embarras, plein d'un trouble voluptueux qui le raſſure contre le riſque de la confiance. Il ſe jette à ſes pieds, baiſe avec tranſport la main qu'elle lui tend, & jure qu'hors la fidélité promiſe, il renonce à tout autre droit ſur elle. Sois, lui dit-il, chere épouſe, l'arbitre de mes plaiſirs comme tu l'es de mes jours & de ma deſtinée. Dût ta cruauté me coûter la vie,

je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance ; je veux tout tenir de ton cœur. Bon Emile, rassure-toi : Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'est possible : souvenez-vous tous deux que vous êtes libres & qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux ; croyez-moi, point de fausse déférence. Emile, veux-tu venir ? Sophie le permet. Emile en fureur voudra me battre. Et vous Sophie, qu'en dites-vous ? Faut-il que je l'emmene ? La menteuse en rougissant dira qu'oui. Charmant & doux mensonge, qui vaut mieux que la vérité !

Le lendemain.... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui pour peindre la volupté n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus grossiere ; les plus

doux attraits de la volupté n'y font point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis sous d'heureux auspices sortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languissans & chastes l'ivresse des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, & la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! vous l'avez vu cent fois sans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuse & paisible passe le jour dans les bras de sa tendre mere; c'est un repos bien doux à prendre, après avoir passé la nuit dans ceux d'un époux.

Le surlendemain, j'apperçois déjà quelque changement de scene. Emile veut paroître un peu mécontent : mais à travers cette affectation je remarque un empressement si tendre, & même tant de soumission, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle est plus gaie que la veille; je vois briller dans ses yeux un air satisfait. Elle est charmante avec Emile; elle lui

fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changemens sont peu sensibles, mais ils ne m'échappent pas ; je m'en inquiete, j'interroge Emile en particulier, j'apprends qu'à son grand regret & malgré toutes ses instances, il a falu faire lit à part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement : Emile se plaint amérement, Sophie plaisante ; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur & d'amour, & me serrant la main ne prononce que ce seul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame ; *l'ingrat !* Emile est si bête qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends ; j'écarte Emile, & je prends à son tour Sophie en particulier.

Je vois, lui dis-je, la raison de ce caprice. On ne sauroit avoir plus de délicatesse ni l'employer plus mal-à-propos. Chere Sophie, rassurez-vous ; c'est un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel : vous avez eu les prémices de sa jeunesse ; il ne l'a prodiguée à personne, il la conservera long-tems pour vous.

" Il faut, ma chere enfant, que je

„ vous explique mes vues dans la con-
„ verſation que nous eûmes tous trois
„ avant-hier. Vous n'y avez peut-être
„ apperçu qu'un art de ménager vos
„ plaiſirs pour les rendre durables. O
„ Sophie ! elle eut un autre objet plus
„ digne de mes ſoins. En devenant
„ votre époux, Emile eſt devenu votre
„ chef ; c'eſt à vous d'obéir, ainſi l'a
„ voulu la Nature. Quand la femme
„ reſſemble à Sophie, il eſt pourtant
„ bon que l'homme ſoit conduit par
„ elle ; c'eſt encore une loi de la Na-
„ ture ; & c'eſt pour vous rendre au-
„ tant d'autorité ſur ſon cœur, que ſon
„ ſexe lui en donne ſur votre perſon-
„ ne, que je vous ai fait l'arbitre de
„ ſes plaiſirs. Il vous en coûtera des
„ privations pénibles, mais vous ré-
„ gnerez ſur lui, ſi vous ſavez régner
„ ſur vous ; & ce qui s'eſt déjà paſſé
„ me montre que cet art difficile n'eſt
„ pas au-deſſus de votre courage. Vous
„ régnerez long-tems par l'amour, ſi
„ vous rendez vos faveurs rares & pré-
„ cieuſes, ſi vous ſavez les faire va-
„ loir. Voulez-vous voir votre mari
„ ſans ceſſe à vos pieds ? tenez-le
„ toujours à quelque diſtance de votre
„ perſonne. Mais dans votre ſévérité

„ mettez de la modeſtie, & non pas du „ caprice; qu'il vous voye réſervée, „ & non pas fantaſque; gardez qu'en „ ménageant ſon amour, vous ne le „ faſſiez douter du vôtre. Faites-vous „ chérir par vos faveurs, & reſpecter „ par vos refus; qu'il honore la chaſ- „ teté de ſa femme, ſans avoir à ſe „ plaindre de ſa froideur.

„ C'eſt ainſi, mon enfant, qu'il vous „ donnera ſa confiance, qu'il écoutera „ vos avis, qu'il vous conſultera dans „ ſes affaires, & ne réſoudra rien ſans „ en délibérer avec vous. C'eſt ainſi que „ vous pouvez le rappeller à la ſageſ- „ ſe, quand il s'égare, le ramener par „ une douce perſuaſion, vous rendre „ aimable pour vous rendre utile; „ employer la coquetterie aux intérêts „ de la vertu, & l'amour au profit de „ la raiſon.

„ Ne croyez pas avec tout cela, que „ cet art même puiſſe vous ſervir tou- „ jours. Quelque précaution qu'on „ puiſſe prendre, la jouiſſance uſe les „ plaiſirs, & l'amour avant tous les „ autres. Mais quand l'amour a duré „ long-tems, une douce habitude en „ remplit le vuide, & l'attrait de la „ confiance ſuccede aux tranſports de

la

,, la passion. Les enfans forment entre ,, ceux qui leur ont donné l'être, une ,, liaison non moins douce & souvent ,, plus forte que l'amour même. Quand ,, vous cesserez d'être la maîtresse d'E- ,, mile, vous serez sa femme & son ,, amie; vous serez la mere de ses en- ,, fans. Alors, au lieu de votre pre- ,, miere réserve, établissez entre vous ,, la plus grande intimité; plus de lit- ,, à-part, plus de refus, plus de ca- ,, price. Devenez tellement sa moitié, ,, qu'il ne puisse plus se passer de vous, ,, & que si-tôt qu'il vous quitte, il se ,, sente loin de lui-même. Vous qui ,, fîtes si bien régner les charmes de ,, la vie domestique dans la maison pa- ,, ternelle, faites les régner ainsi dans la ,, vôtre. Tout homme qui se plaît dans ,, sa maison, aime sa femme. Souvenez- ,, vous que si votre époux vit heureux ,, chez lui, vous serez une femme heu- ,, reuse.

,, Quant à présent, ne soyez pas si ,, sévere à votre amant: il a mérité plus ,, de complaisance; il s'offenseroit de ,, vos alarmes; ne ménagez plus si fort ,, sa santé aux dépens de son bonheur, ,, & jouissez du vôtre. Il ne faut point ,, attendre le dégoût, ni rebuter le de-

„ fir ; il ne faut point refuser pour re-
„ fuser, mais pour faire valoir ce qu'on
„ accorde „.

Ensuite les réunissant, je dis devant elle à son jeune époux : il faut bien supporter le joug qu'on s'est imposé. Méritez qu'il vous soit rendu léger. Sur-tout, sacrifiez aux graces, & n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'est pas difficile à faire, & chacun se doute aisément des conditions. Le traité se signe par un baiser ; après quoi je dis à mon Eleve: Cher Emile, un homme a besoin toute sa vie de conseil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir jusqu'à présent ce devoir envers vous ; ici finit ma longue tâche, & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, & voici désormais votre Gouverneur.

Peu-à-peu le premier délire se calme, & leur laisse goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux ! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'histoire de leur vie. Combien de fois contemplant en eux mon ouvrage, je me sens saisi d'un ravissement qui fait palpiter mon cœur ! Com-

bien de fois je joins leurs mains dans les miennes en béniſſant la Providence, & pouſſant d'ardens ſoupirs! Que de baiſers j'applique ſur ces deux mains qui ſe ſerrent! de combien de larmes de joie ils me les ſentent arroſer! Ils s'attendriſſent à leur tour, en partageant mes tranſports. Leurs reſpectables parens jouiſſent encore une fois de leur jeuneſſe dans celle de leurs enfans; ils recommencent, pour ainſi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoiſſent pour la premiere fois le prix de la vie: ils maudiſſent leurs anciennes richeſſes, qui les empêcherent, au même âge, de goûter un ſort ſi charmant. S'il y a du bonheur ſur la terre, c'eſt dans l'aſyle où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Emile entre un matin dans ma chambre, & me dit en m'embraſſant: mon maître, félicitez votre enfant, il eſpere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels ſoins vont être impoſés à notre zele, & que nous allons avoir beſoin de vous! A Dieu ne plaiſe que je vous laiſſe encore élever le fils, après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaiſe qu'un devoir ſi ſaint & ſi doux ſoit jamais rempli par

un autre que moi, duſſé-je auſſi-bien choiſir pour lui, qu'on a choiſi pour moi-même : mais reſtez le maître des jeunes maîtres. Conſeillez-nous, gouvernez-nous ; nous ſerons dociles : tant que je vivrai, j'aurai beſoin de vous. J'en ai plus beſoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres ; guidez-moi pour vous imiter, & repoſez-vous : il en eſt tems.

FIN.

EMILE
ET
SOPHIE,
OU
LES SOLITAIRES.

AVIS
DES ÉDITEURS
Sur le Fragment qui fuit.

IL *faut en convenir, les feuls biens fur lefquels les hommes puiffent compter, font ceux qu'ils ont mis en réferve au fond de leur ame; auffi le moyen, unique peut-être, de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'eft de leur donner des reffources sûres contre les coups du fort, foit pour les réparer à force de talens, foit pour les fupporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que M.* ROUSSEAU *fe propofa dans fon* Traité de l'Education; *l'Ouvrage fuivant étoit deftiné à prouver qu'il l'avoit rempli. En mettant* Emile *aux prifes avec la fortune, en le plaçant dans une fuite de fituations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'envifageroit pas fans frémir, il vouloit montrer que les principes dont il fut nourri depuis fa naiffance, pouvoient feuls l'élever au-deffus de ces fituations. Ce plan étoit beau, l'exé-*

*cution en auroit été aussi intéressante qu'utile ; c'étoit mettre en action la morale d'*Emile, *la justifier & la faire aimer : mais la mort ne permit pas à M.* ROUSSEAU *d'élever ce nouveau monument à sa gloire, & de reprendre cet Ouvrage, qu'il avoit interrompu pour ses Confessions.*

Nous donnons au Public le seul morceau qu'il en ait écrit, & nous le disons sans détour ; nous le donnons avec une sorte de répugnance. Plus le tableau qu'il nous présente est empreint du génie de son sublime Auteur, & plus il est révoltant. Emile *désespéré,* Sophie *avilie ! Qui pourroit supporter ces odieuses images ! J'ai du moins la ressource des larmes, quand je vois la vertu malheureuse gémir ; mais que me reste-t-il quand elle est en proie aux remords ? Et puis, quelle confiance prendroit-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adultere ? S'il est vrai cependant que les éducations austeres ne font que des hypocrites de vertu, l'éducation seule de* Sophie *doit faire des filles vertueuses ; mais des filles vertueuses deviennent-elles des épouses perfides & parjures ? Gardons-nous d'imputer à M.*

ROUSSEAU *ces contradictions : Nous le savons ; elles n'existoient point dans son plan. Auroit-il voulu défigurer lui-même son plus bel ouvrage ?* Sophie *fut coupable, elle ne fut point vile, d'imprudentes liaisons firent ses fautes & ses malheurs : une femme vicieuse & jalouse de ses vertus, sans altérer son ame pure, surprit sa simplicité : un breuvage empoisonné n'égara ses sens qu'en troublant sa raison ; l'infortunée cédoit à son époux, en se livrant au vil séducteur qui outrageoit son innocence ; elle succomba comme* Clarisse, *& se releva plus sublime qu'elle. Mais si* Emile *devoit connoître l'excès du malheur, ne falloit-il pas que* Sophie *fût infidelle ? Auprès d'elle pouvoit-il être malheureux ? Et qui pouvoit l'en séparer ? Les hommes.... La mort... Non : le crime seul de* Sophie.

Pourquoi M. ROUSSEAU *n'a-t-il pas achevé ces tristes récits ? Pourquoi ce long tissu d'objets funestes, de traverses, de calamités, de fautes, de remords, de désespoir & de repentir, ne nous a-t-il pas conduit: à ces jours de paix & de gloire, où, vainqueurs du sort, des hommes & d'eux-mêmes,* Emile & Sophie, *ivres d'amour &*

brillans de vertus, auroient, loin des humains & dans le calme de l'innocence, retrouvé le bonheur de leurs premiers ans.

Quel cœur flétri par le sentiment de leurs peines, ne se seroit pas ranimé aux doux accens de leur félicité!

Oui, ma Sophie, *retraçons le cours fortuné de nos beaux jours, n'en laissons point effacer la mémoire, après les avoir rendus si charmans. Rappellons leurs transports, leurs délices; rappellons jusqu'à leurs traverses, jusqu'à ces tems cruels de ta faute & de mon désespoir. Tems de douleurs & de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont si bien rachetés! Oh! qui voudroit à ce prix n'avoir pas souffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas détesté sa vie & n'avoir pas vécu!*

Pleurs de douleur & de rage, qu'êtes-vous dans ces torrens de joie & de plaisirs qui vous ont absorbés!

Souvenirs amers & délicieux, ne vous dérobez jamais à nos cœurs, dont rien ne peut plus troubler la paix.

Tenez-nous lieu de tout maintenant que, bornés à jamais l'un à l'autre, nous sommes seuls sur la terre, &

que le genre humain n'est plus rien pour nous.

Sophie, *ma chere* Sophie, *que ne puis-je vivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je passe avec toi, je n'en aurois jamais assez pour goûter ma félicité !*



EMILE
ET
SOPHIE,
OU
LES SOLITAIRES.

LETTRE PREMIERE.

J'ETOIS libre, j'étois heureux, ô mon maître! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, & vous m'aviez donné Sophie. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié une famille naissante ajoutoit les charmes de la tendresse paternelle : tout m'annonçoit une vie agréable, tout me promettoit une douce vieillesse & une mort paisible dans les bras de mes enfans. Hélas! qu'est devenu ce tems heureux de jouissance & d'espérance, où l'avenir embellissoit le présent; où

mon cœur ivre de ſa joie, s'abreuvoit chaque jour d'un ſiecle de félicité ? Tout s'eſt évanoüi comme un ſonge ; jeune encore, j'ai tout perdu, femme, enfans, amis, tout enfin, juſqu'au commerce de mes ſemblables. Mon cœur a été déchiré par tous ſes attachemens ; il ne tient plus qu'au moindre de tous, au tiede amour d'une vie ſans plaiſirs, mais exempte de remords. Si je ſurvis long-tems à mes pertes, mon ſort eſt de vieillir & mourir ſeul ſans jamais revoir un viſage d'homme, & la ſeule Providence me fermera les yeux.

En cet état, qui peut m'engager encore à prendre ſoin de cette triſte vie que j'ai ſi peu de raiſon d'aimer ? Des ſouvenirs, & la conſolation d'être dans l'ordre en ce monde, en m'y ſoumettant ſans murmure aux décrets éternels. Je ſuis mort dans tout ce qui m'étoit cher : j'attends ſans impatience & ſans crainte que ce qui reſte de moi rejoigne ce que j'ai perdu.

Mais vous, mon cher maître, vivez-vous ? êtes-vous mortel encore ? êtes-vous encore ſur cette terre d'exil avec votre Emile, ou ſi déjà vous habitez avec Sophie la patrie des ames juſtes ?

Hélas ! où que vous foyez vous êtes mort pour moi, mes yeux ne vous verront plus ; mais mon cœur s'occupera de vous fans ceffe. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos foins qu'après que la dure néceffité m'a fi cruellement fait fentir fes coups & m'a tout ôté excepté moi. Je fuis feul, j'ai tout perdu, mais je me refte, & le défefpoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'efpérer. Sans doute ils périront fans avoir été vus d'aucun homme : mais n'importe, ils font écrits, je les raffemble, je les lie, je les continue, & c'eft à vous que je les adreffe : c'eft à vous que je veux tracer ces précieux fouvenirs qui nourriffent & navrent mon cœur ; c'eft à vous que je veux rendre compte de moi, de mes fentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout, le bien, le mal, mes douleurs, mes plaifirs, mes fautes ; mais je crois n'avoir rien à dire qui puiffe déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce ; il commença dès ma naiffance, il devoit finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés,

passés dans la liberté, dans la joie, ainsi que dans l'innocence : je n'appris jamais à distinguer mes instructions de mes plaisirs. Tous les hommes se rappellent avec attendrissement les jeux de leur enfance, mais je suis le seul peut-être qui ne mêle point à ces doux souvenirs ceux des pleurs qu'on lui fit verser. Hélas ! Si je fusse mort enfant, j'aurois déjà joui de la vie, & n'en aurois pas connu les regrets !

Je devins jeune homme & ne cessai point d'être heureux. Dans l'âge des passions, je formois ma raison par mes sens ; ce qui sert à tromper les autres, fut pour moi le chemin de la vérité. J'appris à juger sainement des choses qui m'environnoient & de l'intérêt que j'y devois prendre ; j'en jugeois sur des principes vrais & simples ; l'autorité, l'opinion n'altéroient point mes jugemens. Pour découvrir les rapports des choses entre elles, j'étudiois les rapports de chacune d'elles à moi : Par deux termes connus j'apprenois à trouver le troisieme : pour connoître l'univers par tout ce qui pouvoit m'intéresser, il me suffit de me connoitre ; ma place assignée, tout fut trouvé.

J'appris ainsi que la premiere sagesse

est de vouloir ce qui est, & de régler son cœur sur sa destinée. Voilà tout ce qui dépend de nous, me disiez-vous ; tout le reste est de nécessité. Celui qui lutte le plus contre son sort est le moins sage & toujours le plus malheureux ; ce qu'il peut changer à sa situation le soulage moins que le trouble intérieur qu'il se donne pour cela ne le tourmente. Il réussit rarement, & ne gagne rien à réussir. Mais quel être sensible peut vivre toujours sans passions, sans attachemens ? Ce n'est pas un homme ; c'est une brute ou c'est un Dieu. Ne pouvant donc me garantir de toutes les affections qui nous lient aux choses, vous m'apprîtes du moins à les choisir, à n'ouvrir mon ame qu'aux plus nobles, à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui sont mes semblables, à étendre, pour ainsi dire, le moi humain sur toute l'humanité, & à me préserver ainsi des viles passions qui le concentrent.

Quand mes sens éveillés par l'âge me demanderent une compagne, vous épurâtes leur feu par les sentimens ; c'est par l'imagination qui les anime que j'appris à les subjuguer. J'aimai Sophie avant même que de la connoî-

tre; cet amour préfervoit mon cœur des pieges du vice, il y portoit le goût des chofes belles & honnêtes, il y gravoit en traits ineffaçables les faintes loix de la vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je fentis l'empire de fes charmes, tout ce qui peut entrer de doux, de raviffant dans une ame pénétra la mienne d'un fentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premieres amours, jours délicieux, que ne pouvez-vous recommencer fans ceffe & remplir déformais tout mon être! je ne voudrois point d'autre éternité.

Vains regrets! fouhaits inutiles! Tout eft difparu, tout eft difparu fans retour... Après tant d'ardens foupirs j'en obtins le prix, tous mes vœux furent comblés. Epoux, & toujours amant, je trouvai dans la tranquille poffeffion un bonheur d'une autre efpece, mais non moins vrai que dans le délire des defirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchantereffe. O combien vous vous trompez! Vous avez connu ma maîtreffe, ma femme; mais vous n'avez pas connu Sophie. Ses charmes de toute ef-

pece étoient inépuifables, chaque inftant fembloit les renouveller, & le dernier jour de fa vie, m'en montra que je n'avois pas connus.

Déjà pere de deux enfans, je partageois mon tems entre une époufe adorée & les chers fruits de fa tentreffe; vous m'aidiez à préparer à mon fils une éducation femblable à la mienne, & ma fille, fous les yeux de fa mere eût appris à lui reffembler. Toutes mes affaires fe bornoient au foin du patrimoine de Sophie; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeufe félicité! trois fois j'ai fenti ton inconftance. Tón terme n'eft qu'un point, & lorfqu'on eft au comble il faut bientôt décliner. Etoit-ce par vous, pere cruel, que devoit commencer ce déclin? Par quelle fatalité pûtes-vous quitter cette vie paifible que nous menions enfemble, comment mes empreffemens vous rebuterent-ils de moi? Vous vous complaifiez dans votre ouvrage; je le voyois, je le fentois, j'en étois fûr. Vous paroiffiez heureux de mon bonheur; les tendres careffes de Sophie fembloient flatter votre cœur paternel; vous nous aimiez, vous vous plaifiez avec nous, & vous nous quit-

tâtes ! Sans votre retraite je ferois heureux encore ; mon fils vivroit peut-être, ou d'autres mains n'auroient point fermé ses yeux. Sa mere, vertueuse & chérie vivroit elle-même dans les bras de son époux. Retraite funeste, qui m'a livré sans retour aux horreurs de mon sort ? non, jamais sous vos yeux le crime & ses peines n'eussent approché de ma famille ; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de biens en toute ma vie.

Bientôt le Ciel cessa de bénir une maison que vous n'habitiez plus. Les maux, les afflictions se succédoient sans relâche. En peu de mois nous perdîmes le pere, la mere de Sophie, & enfin sa fille, sa charmante fille qu'elle avoit tant desirée, qu'elle idolâtroit, qu'elle vouloit suivre. A ce dernier coup sa constance ébranlée acheva de l'abandonner. Jusqu'à ce tems, contente & paisible dans sa solitude, elle avoit ignoré les amertumes de la vie, elle n'avoit point armé contre les coups du sort cette ame sensible & facile à s'affecter. Elle sentit ces pertes comme on sent ses premiers malheurs : aussi ne furent-elles que les commencemens

des nôtres. Rien ne pouvoit tarir ſes pleurs ; la mort de ſa fille lui fit ſentir plus vivement celle de ſa mere : elle appelloit ſans ceſſe l'une ou l'autre en gémiſſant ; elle faiſoit retentir de leurs noms & de ſes regrets tous les lieux où jadis elle avoit reçu leurs innocentes careſſes : tous les objets qui les lui rappelloient aigriſſoient ſes douleurs ; je réſolus de l'éloigner de ces triſtes lieux. J'avois dans la capitale ce qu'on appelle des affaires & qui n'en avoient jamais été pour moi juſqu'alors : je lui propoſai d'y ſuivre une amie qu'elle s'étoit faite au voiſinage & qui étoit obligée de s'y rendre avec ſon mari. Elle y conſentit pour ne point ſe ſéparer de moi, ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui étoit trop chere pour chercher à la calmer. Partager ſes regrets, pleurer avec elle étoit la ſeule conſolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale je me ſentis frappé d'une impreſſion funeſte que je n'avois jamais éprouvée auparavant. Les plus triſtes preſſentimens s'élevoient dans mon ſein : tout ce que j'avois vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me faiſoit trembler ſur le ſéjour de celle-ci. Je m'ef-

frayois d'expofer une union fi pure à tant de dangers qui pouvoient l'altérer. Je frémiffois en regardant la trifte Sophie, de fonger que j'entraînois moi-même tant de vertus & de charmes dans ce gouffre de préjugés & de vices où vont fe perdre de toutes parts l'innocence & le bonheur.

Cependant, fûr d'elle & de moi, je méprifois cet avis de la prudence que je prenois pour un vain preffentiment; en m'en laiffant tourmenter je le traitois de chimere. Hélas! je n'imaginois pas le voir fi-tôt & fi cruellement juftifié. Je ne fongeois gueres que je n'allois pas chercher le péril dans la capitale, mais qu'il m'y fuivoit.

Comment vous parler des deux ans que nous paffâmes dans cette fatale Ville, & de l'effet cruel que fit fur mon ame & fur mon fort ce féjour empoifonné? Vous avez trop fçu ces triftes cataftrophes dont le fouvenir, effacé dans des jours plus heureux, vient aujourd'hui redoubler mes regrets, en me ramenant à leur fource. Quel changement produifit en moi ma complaifance pour des liaifons trop aimables, que l'habitude commençoit à tourner en amitié! Comment l'exemple & l'imi-

tation contre lesquels vous aviez si bien armé mon cœur l'amenerent-ils insensiblement à ces goûts frivoles que, plus jeune, j'avois sçu dédaigner? Qu'il est différent de voir les choses distrait par d'autres objets ou seulement occupé de ceux qui nous frappent!. Ce n'étoit plus le tems où mon imagination échauffée ne cherchoit que Sophie, & rebutoit tout ce qui n'étoit pas elle. Je ne la cherchois plus, je la possédois, & son charme embellissoit alors autant les objets qu'il les avoit défigurés dans ma premiere jeunesse. Mais bientôt ces mêmes objets affoiblirent mes goûts en les partageant. Usé peu-à-peu sur tous ces amusemens frivoles, mon cœur perdoit insensiblement son premier ressort & devenoit incapable de chaleur & de force; j'errois avec inquiétude d'un plaisir à l'autre; je recherchois tout & je m'ennuyois de tout; je ne me plaisois qu'où je n'étois pas, & m'étourdissois pour m'amuser. Je sentois une révolution dont je ne voulois point me convaincre; je ne me laissois pas le tems de rentrer en moi, crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étoient relâchés, toutes mes affections

s'étoient attiédies : j'avois mis un jargon de ſentiment & de morale à la place de la réalité. J'étois un homme galant ſans tendreſſe, un Stoïcien ſans vertus, un ſage occupé de folies, je n'avois plus de votre Émile que le nom & quelques diſcours. Ma franchiſe, ma liberté, mes plaiſirs, mes devoirs, vous, mon fils, Sophie elle-même ; tout ce qui jadis animoit, élevoit mon eſprit & faiſoit la plénitude de mon exiſtence, en ſe détachant peu-à-peu de moi ſembloit m'en détacher moi-même, & ne laiſſoit plus dans mon ame affaiſſée qu'un ſentiment importun de vuide & d'anéantiſſement. Enfin, je n'aimois plus ou croyois ne plus aimer. Ce feu terrible, qui paroiſſoit preſque éteint, couvoit ſous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

Changement cent fois plus inconcevable ! Comment celle qui faiſoit la gloire & le bonheur de ma vie en fit-elle la honte & le déſeſpoir ? Comment décrirois-je un ſi déplorable égarement ? Non, jamais ce détail affreux ne ſortira de ma plume ni de ma bouche ; il eſt trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes, trop

accablant, trop horrible à mon souvenir, trop décourageant pour la vertu; j'en mourrois cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde, piéges du vice & de l'exemple, trahisons d'une fausse amitié, inconstance & foiblesse humaine, qui de nous est à votre épreuve? Ah! si Sophie a souillé sa vertu, quelle femme osera compter sur la sienne? Mais de quelle trempe unique dût être une ame qui put revenir de si loin à tout ce qu'elle fut auparavant?

C'est de vos enfans régenérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus : je n'en dirai que ce qui tient à leur retour à eux-mêmes & sert à lier les événemens.

Sophie consolée, ou plutôt distraite par son amie & par les sociétés où elle l'entraînoit, n'avoit plus ce goût décidé pour la vie privée & pour la retraite : elle avoit oublié ses pertes & presque ce qui lui étoit resté. Son fils en grandissant alloit devenir moins dépendant d'elle, & déjà la mere apprenoit à s'en passer. Moi-même je n'étois plus son Emile, je n'étois que son mari, & le mari d'une honnête femme

dans les grandes Villes eſt un homme avec qui l'on garde en public toutes ſortes de bonnes manieres, mais qu'on ne voit point en particulier. Lông-tems nos coteries furent les mêmes. Elles changerent inſenſiblement. Chacun des deux penſoit ſe mettre à ſon aiſe loin de la perſonne qui avoit droit d'inſpection ſur lui. Nous n'étions plus un, nous étions deux : le ton du monde nous avoit diviſés, & nos cœurs ne ſe rapprochoient plus. Il n'y avoit que nos voiſins de Campagne & amis de Ville qui nous réuniſſent quelquefois. La femme, après m'avoir fait ſouvent des agaceries auxquelles je ne réſiſtois pas toujours ſans peine ſe rebuta, & s'attachant tout-à-fait à Sophie en devint inſéparable. Le mari vivoit fort lié avec ſon épouſe, & par conſéquent avec la mienne. Leur conduite extérieure étoit réguliere & décente, mais leurs maximes auroient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venoit moins d'un véritable attachement que d'une indifférence commune ſur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avoient l'un ſur l'autre, ils prétendoient s'aimer beaucoup plus en ſe paſſant tous leurs goûts ſans contrainte,
&

& ne s'offenſant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, ſur toute choſe, diſoit la femme; que j'aye ma femme pour amie, je ſuis content, diſoit le mari. Nos ſentimens, pourſuivoient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent : chacun met du ſien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre. Peut-on mieux aimer ce qui nous eſt cher, que de vouloir tout ce qu'il deſire? On évite la cruelle néceſſité de ſe fuir.

Ce ſyſtême ainſi mis à découvert tout d'un coup nous eût fait horreur. Mais on ne ſait pas combien les épanchemens de l'amitié font paſſer de choſes qui révolteroient ſans elle; on ne ſait pas combien une philoſophie ſi bien adaptée aux vices du cœur humain, une philoſophie qui n'offre au lieu des ſentimens qu'on n'eſt plus maître d'avoir, au lieu du devoir caché qui tourmente, & qui ne profite à perſonne, que ſoins, procédés, bienſéances, attentions, que franchiſe, liberté, ſincérité, confiance; on ne ſait pas, dis-je, combien tout ce qui maintient l'union entre les perſonnes quand les cœurs ne ſont plus unis, a d'attrait pour les meilleurs naturels, & devient

séduisant sous le masque de la sagesse : La raison même auroit peine à se défendre, si la conscience ne venoit au secours. C'étoit-là ce qui maintenoit entre Sophie & moi la honte de nous montrer un empressement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avoit subjugués s'outrageoit sans contrainte & croyoit s'aimer : mais un ancien respect l'un pour l'autre que nous ne pouvions vaincre nous forçoit à nous fuir pour nous outrager. En paroissant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne se quittoient point. Cesser de s'éviter quand on s'offense, c'est être sûrs de ne se rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous étoit le plus marqué, tout changea de la maniere la plus bizarre. Tout-à-coup Sophie devint aussi sédentaire & retirée qu'elle avoit été dissipée jusqu'alors. Son humeur, qui n'étoit pas toujours égale, devint constamment triste & sombre. Enfermée depuis le matin jusqu'au soir dans sa chambre, sans parler, sans pleurer, sans se soucier de personne, elle ne pouvoit souffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint insupportable ;

elle le lui dit & la reçut mal sans la rebuter : elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice dont j'accusois un peu de jalousie ; je le lui dis même un jour en plaisantant. Non, Monsieur, je ne suis point jalouse, me dit-elle d'un air froid & résolu : mais j'ai cette femme en horreur : je ne vous demande qu'une grace ; c'est que je ne la revoie jamais. Frappé de ces mots, je voulus savoir la raison de sa haine : elle refusa de répondre. Elle avoit déjà fermé sa porte au mari ; je fus obligé de la fermer à la femme, & nous ne les vîmes plus.

Cependant sa tristesse continuoit & devenoit inquiétante. Je commençai de m'en alarmer ; mais comment en savoir la cause qu'elle s'obstinoit à taire ? Ce n'étoit pas à cette ame fiere qu'on en pouvoit imposer par l'autorité : nous avions cessé depuis si long-tems d'être les confidens l'un de l'autre, que je fus peu surpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir son cœur ; il faloit mériter cette confiance, & soit que sa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, soit qu'il fût moins guéri qu'il n'avoit cru l'être, je sentis qu'il m'en coûtoit peu pour

lui rendre des soins avec lesquels j'espérois vaincre enfin son silence.

Je ne la quittois plus : mais j'eus beau revenir à elle, & marquer ce retour par les plus tendres empressemens, je vis avec douleur que je n'avançois rien. Je voulus rétablir les droits d'Epoux, trop négligés depuis long-tems ; j'éprouvai la plus invincible résistance. Ce n'étoient plus ces refus agaçans, faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde : ce n'étoient pas non plus ces refus tendres, modestes, mais absolus qui m'enivroient d'amour & qu'il falloit pourtant respecter. C'étoient les refus sérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puisse douter d'elle. Elle me rappelloit avec force les engagemens pris jadis en votre présence. Quoi qu'il en soit de moi, disoit-elle, vous devez vous estimer vous-même & respecter à jamais la parole d'Emile. Mes torts ne vous autorisent point à violer vos promesses. Vous pouvez me punir, mais vous ne pouvez me contraindre, & soyez sûr que je ne le souffrirai jamais. Que répondre, que faire ? sinon tâcher de la fléchir, de la toucher, de vaincre son obstination à force de persévérance ? Ces vains

efforts irritoient à la fois mon amour & mon amour-propre. Les difficultés enflammoient mon cœur, & je me faisois un point-d'honneur de les surmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un si long refroidissement, la passion d'un Epoux ne se ralluma si brûlante & si vive ; jamais durant mes premieres amours je n'avois tant versé de pleurs à ses pieds : tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étois aussi surpris qu'affligé, sachant bien que cette dureté de cœur n'étoit pas dans son caractere. Je ne me rebutai point, & si je ne vainquis pas son opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de sécheresse. Quelques signes de regret & de pitié tempéroient l'aigreur de ses refus, je jugeois quelquefois qu'ils lui coûtoient ; ses yeux éteints laissoient tomber sur moi quelques regards non moins tristes, mais moins farouches, & qui sembloient portés à l'attendrissement. Je pensai que la honte d'un caprice aussi outré l'empêchoit d'en revenir, qu'elle le soutenoit faute de pouvoir l'excuser, & qu'elle n'attendoit peut-être qu'un peu de contrainte pour paroître céder à la force ce qu'elle n'osoit plus accorder de bon

gré. Frappé d'une idée qui flattoit mes desirs, je m'y livre avec complaisance : c'est encore un égard que je veux avoir pour elle de lui sauver l'embarras de se rendre après avoir si long-tems résisté.

Un jour qu'entraîné par mes transports je joignois aux plus tendres supplications les plus ardentes caresses, je la vis émue ; je voulus achever ma victoire. Oppressée & palpitante, elle étoit prête à succomber ; quand tout-à-coup changeant de ton, de maintien, de visage, elle me repousse avec une promptitude, avec une violence incroyable, & me regardant d'un œil que la fureur & le désespoir rendoient effrayant, arrêtez, Emile, me dit-elle, & sachez que je ne vous suis plus rien. Un autre a souillé votre lit, je suis enceinte ; vous ne me toucherez de ma vie ; & sur-le-champ elle s'élance avec impétuosité dans son cabinet, dont elle ferme la porte sur elle.

Je demeure écrasé.....

Mon maître, ce n'est pas ici l'histoire des événemens de ma vie ; ils valent peu la peine d'être écrits ; c'est l'histoire de mes passions, de mes sentimens, de mes idées. Je dois m'étendre sur la plus terrible révolution que mon cœur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps & de l'ame ne ſaignent pas à l'inſtant qu'elles ſont faites; elles n'impriment pas ſi-tôt leurs plus vives douleurs. La nature ſe recueille pour en ſoutenir toute la violence, & ſouvent le coup mortel eſt porté long-tems avant que la bleſſure ſe faſſe ſentir. A cette ſcene inattendue, à ces mots que mon oreille ſembloit repouſſer, je reſte immobile, anéanti; mes yeux ſe ferment, un froid mortel court dans mes veines; ſans être évanoui, je ſens tous mes ſens arrêtés, toutes mes fonctions ſuſpendues; mon ame bouleverſée eſt dans un trouble univerſel, ſemblable au cahos de la ſcene au moment qu'elle change, au moment que tout fuit & va prendre un nouvel aſpect.

J'ignore combien de tems je demeurai dans cet état, à genoux comme j'étois, & ſans oſer preſque remuer, de peur de m'aſſurer que ce qui ſe paſſoit n'étoit point un ſonge. J'aurois voulu que cet étourdiſſement eût duré toujours. Mais enfin, réveillé malgré moi, la premiere impreſſion que je ſentis fut un ſaiſiſſement d'horreur pour tout ce qui m'environnoit. Tout-à-coup je me leve, je m'élance hors de la chambre,

je franchis l'escalier sans rien voir, sans rien dire à personne, je sors, je marche à grands pas, je m'éloigne avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par sa vîtesse le trait qu'il porte enfoncé dans son flanc.

Je cours ainsi sans m'arrêter, sans ralentir mon pas, jusques dans un jardin public. L'aspect du jour & du Ciel m'étoit à charge ; je cherchois l'obscurité sous les arbres ; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laissai tomber demi-mort sur un gazon .... Où suis-je ? Que suis-je devenu ? Qu'ai-je entendu ? Quelle catastrophe ! Insensé ! quelle chimere as-tu poursuivie ? Amour, honneur, foi, vertus, où êtes-vous ? La sublime, la noble Sophie n'est qu'une infâme ! Cette exclamation que mon transport fit éclater, fut suivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppressé par les sanglots, je ne pouvois ni respirer ni gémir : sans la rage & l'emportement qui succéderent, ce saisissement m'eût sans doute étouffé. Ô qui pourroit démêler, exprimer cette confusion de sentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendrissement, la jalousie, l'affreux désespoir me firent éprouver à la fois ? Non, cette situation, ce tumulte ne

peut ſe décrire. L'épanouiſſement de l'extrême joie, qui d'un mouvement uniforme ſemble étendre & raréfier tout notre être, ſe conçoit, s'imagine aiſément. Mais quand l'exceſſive douleur raſſemble dans le ſein d'un miſérable toutes les furies des enfers; quand mille tiraillemens oppoſés le déchirent ſans qu'il puiſſe en diſtinguer un ſeul; quand il ſe ſent mettre en pieces par cent forces diverſes qui l'entraînent en ſens contraire, il n'eſt plus un, il eſt tout entier à chaque point de douleur, il ſemble ſe multiplier pour ſouffrir. Tel étoit mon état, tel il fut durant pluſieurs heures; comment en faire le tableau? Je ne dirois pas en des volumes ce que je ſentois à chaque inſtant. Hommes heureux, qui dans une ame étroite & dans un cœur tiede ne connoiſſez de revers que ceux de la fortune, ni de paſſions qu'un vil intérêt, puiſſiez-vous traiter toujours cet horrible état de chimere & n'éprouver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils ſe rompent, aux cœurs faits pour les ſentir.

Nos forces ſont bornées & tous les tranſports violens ont des intervalles.

Dans un de ces momens d'épuisement où la nature reprend haleine pour souffrir, je vins tout-à-coup à penser à ma jeunesse, à vous mon maître, à mes leçons; je vins à penser que j'étois homme, & je me demande aussi-tôt, quel mal ai-je reçu dans ma personne? Quel crime ai-je commis? Qu'ai-je perdu de moi? Si dans cet instant, tel que je suis, je tombois des nues pour commencer d'exister, serois-je un être malheureux? Cette réflexion, plus prompte qu'un éclair, jetta dans mon ame un instant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me suffit pour me reconnoître. Je me vis clairement à ma place: & l'usage de ce moment de raison fut de m'apprendre que j'étois incapable de raisonner. L'horrible agitation qui régnoit dans mon ame n'y laissoit à nul objet le tems de se faire appercevoir: j'étois hors d'état de rien voir, de rien comparer, de délibérer, de résoudre, de juger de rien. C'étoit donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver à ce que j'avois à faire, c'étoit sans fruit aigrir mes peines, & mon seul soin devoit être de gagner du tems pour raffermir mes sens & rasseoir mon imagination. Je crois que

c'eſt le ſeul parti que vous auriez pu prendre vous-même, ſi vous euſſiez été là pour me guider.

Réſolu de laiſſer exhaler la fougue des tranſports que je ne pouvois vaincre, je m'y livre avec une furie empreinte de je ne ſais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à ſon aiſe. Je me leve avec précipitation ; je me mets à marcher comme auparavant, ſans ſuivre de route déterminée : je cours, j'erre de part & d'autre, j'abandonne mon corps à toute l'agitation de mon cœur ; j'en ſuis les impreſſions ſans contrainte ; je me mets hors d'haleine, & mêlant mes ſoupirs tranchans à ma reſpiration gênée, je me ſentois quelquefois prêt à ſuffoquer.

Les ſecouſſes de cette marche précipitée ſembloient m'étourdir & me ſoulager. L'inſtinct dans les paſſions violentes dicte des cris, des mouvemens, des geſtes, qui donnent un cours aux eſprits & font diverſion à la paſſion : tant qu'on s'agite on n'eſt qu'emporté ; le morne repos eſt plus à craindre, il eſt voiſin du déſeſpoir. Le même ſoir je fis de cette différence une épreuve preſque riſible, ſi tout ce qui montre la folie & la miſere humaine devoit ja-

mais exciter à rire quiconque y peut être assujetti.

Après mille tours & retours faits sans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la Ville entouré de carrosses à l'heure des spectacles, & dans une rue où il y en avoit un. J'allois être écrasé dans l'embarras, si quelqu'un me tirant par le bras, ne m'eût averti du danger : je me jette dans une porte ouverte; c'étoit un Café. J'y fus accosté par des gens de ma connoissance; on me parle, on m'entraine je ne sais où. Frappé d'un bruit d'instrumens & d'un éclat de lumieres, je reviens à moi, j'ouvre les yeux, je regarde : je me trouve dans la salle du spectacle un jour de premiere représentation, pressé par la foule, & dans l'impuissance de sortir.

Je frémis; mais je pris mon parti. Je ne dis rien, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parloit beaucoup, on me parloit; n'entendant rien, que pouvois-je répondre? Mais un de ceux qui m'avoient amené, ayant par hazard nommé ma femme, à ce nom funeste je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'as-

ſemblée & cauſa quelque rumeur. Je me remis promptement, & tout s'appaiſa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention de ceux qui m'environnoient, je cherchai le moment de m'évader, & m'approchant peu-à-peu de la porte, je ſortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue & retirant machinalement ma main, que j'avois tenue dans mon ſein durant toute la repréſentation, je vis mes doigts pleins de ſang, & j'en crus ſentir couler ſur ma poitrine. J'ouvre mon ſein, je regarde, je le trouve ſanglant & déchiré comme le cœur qu'il enfermoit. On peut penſer qu'un ſpectateur tranquille à ce prix, n'étoit pas fort bon juge de la Piece qu'il venoit d'entendre.

Je me hâtai de fuir, tremblant d'être encore rencontré. La nuit favoriſant mes courſes, je me remis à parcourir les rues, comme pour me dédommager de la contrainte que je venois d'éprouver; je marchai pluſieurs heures ſans me repoſer un moment: enfin ne pouvant preſque plus me ſoutenir & me trouvant près de mon quartier, je rentre chez moi, non ſans un affreux battement de cœur: je demande ce

que fait mon fils ; on me dit qu'il dort ; je me tais & soupire : mes gens veulent me parler ; je leur impose silence ; je me jette sur un lit, ordonnant qu'on s'aille coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille, je me leve avant le jour, & traversant sans bruit les appartemens, j'approche de la chambre de Sophie ; là sans pouvoir me retenir, je vais avec la plus détestable lâcheté couvrir de cent baisers & baigner d'un torrent de pleurs le seuil de sa porte, puis m'échappant avec la crainte & les précautions d'un coupable, je sors doucement du logis résolu de n'y rentrer de mes jours.

Ici finit ma vive mais courte folie, & je rentrai dans mon bon sens. Je crois même avoir fait ce que j'avois dû faire en cédant d'abord à la passion que je ne pouvois vaincre, pour pouvoir la gouverner ensuite après lui avoir laissé quelque essor. Le mouvement que je venois de suivre m'ayant disposé à l'attendrissement, la rage qui m'avoit transporté jusqu'alors fit place à la tristesse, & je commençai à lire assez au fond de mon cœur pour y voir gravée en traits ineffaçables la plus profonde

affliction. Je marchois cependant, je m'éloignois du lieu redoutable, moins rapidement que la veille, mais aussi sans faire aucun détour. Je sortis de la ville, & prenant le premier grand chemin, je me mis à le suivre d'une démarche lente & mal assurée qui marquoit la défaillance & l'abattement. A mesure que le jour croissant éclairoit les objets, je croyois voir un autre Ciel, une autre Terre, un autre Univers; tout étoit changé pour moi. Je n'étois plus le même que la veille, ou plutôt, je n'étois plus; c'étoit ma propre mort que j'avois à pleurer. O combien de délicieux souvenirs vinrent assiéger mon cœur serré de détresse, & le forcer de s'ouvrir à leurs douces images pour le noyer de vains regrets! Toutes mes jouissances passées venoient aigrir le sentiment de mes pertes, & me rendoient plus de tourmens qu'elles ne m'avoient donné de voluptés. Ah! qui est-ce qui connoît le contraste affreux de sauter tout d'un coup de l'excès du bonheur à l'excès de la misere, & de franchir cet immense intervalle, sans avoir un moment pour s'y préparer? Hier, hier même, aux pieds d'une épouse adorée, j'étois le

plus heureux des êtres ; c'étoit l'amour qui m'asservissoit à ses loix, qui me tenoit dans sa dépendance ; son tyrannique pouvoir étoit l'ouvrage de ma tendresse, & je jouissois même de ses rigueurs. Que ne m'étoit-il donné de passer le cours des siecles dans cet état trop aimable, à l'estimer, la respecter, la chérir, à gémir de sa tyrannie, à vouloir la fléchir sans y parvenir jamais, à demander, implorer, supplier, desirer sans cesse, & jamais ne rien obtenir. Ces tems, ces tems charmans de retour attendu, d'espérance trompeuse, valoient ceux mêmes où je la possédois. Et maintenant haï, trahi, déshonoré, sans espoir, sans ressource, je n'ai pas même la consolation d'oser former des souhaits.... Je m'arrêtois, effrayé d'horreur à l'objet qu'il falloit substituer à celui qui m'occupoit avec tant de charmes. Contempler Sophie avilie & méprisable ! Quels yeux pouvoient souffrir cette profanation ? Mon plus cruel tourment n'étoit pas de m'occuper de ma misere, c'étoit d'y mêler la honte de celle qui l'avoit causée. Ce tableau désolant étoit le seul que je ne pouvois supporter.

La veille, ma douleur stupide & for-

cenée m'avoit garanti de cette affreuse idée ; je ne songeois à rien qu'à souffrir. Mais à mesure que le sentiment de mes maux s'arrangeoit pour ainsi dire au fond de mon cœur, forcé de remonter à leur source, je me retraçois malgré moi ce fatal objet. Les mouvemens qui m'étoient échappés en sortant ne marquoient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenoit. La haine que je lui devois me coûtoit moins que le dédain qu'il y faloit joindre, & ce qui me déchiroit le plus cruellement n'étoit pas tant de renoncer à elle que d'être forcé de la mépriser.

Mes premieres réflexions sur elle furent ameres. Si l'infidélité d'une femme ordinaire est un crime, quel nom faloit-il donner à la sienne ? Les ames viles ne s'abaissent point en faisant des bassesses, elles restent dans leur état ; il n'y a point pour elles d'ignominie parce qu'il n'y a point d'élévation. Les adulteres des femmes du monde ne sont que des galanteries ; mais Sophie adultere est le plus odieux de tous les monstres : la distance de ce qu'elle est à ce qu'elle fut est immense ; non, il n'y a point d'abaissement, point de crime pareil au sien.

Mais moi, reprenois-je, moi qui l'accuse, & qui n'en ai que trop le droit, puisque c'est moi qu'elle offense, puisque c'est à moi que l'ingrate a donné la mort, de quel droit osé-je la juger si sévérement avant de m'être jugé moi-même, avant de savoir ce que je dois me reprocher de ses torts? Tu l'accuses de n'être plus la même? O Emile, & toi n'as-tu point changé? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis! Ah! son inconstance est l'ouvrage de la tienne. Elle avoit juré de t'être fidelle; & toi n'avois-tu pas juré de l'adorer toujours? Tu l'abandonnes, & tu veux qu'elle te reste; tu la méprises, & tu veux en être toujours honoré! C'est ton refroidissement, ton oubli, ton indifférence qui t'ont arraché de son cœur; il ne faut point cesser d'être aimable quand on veut être toujours aimé. Elle n'a violé ses sermens qu'à ton exemple, il faloit ne la point négliger, & jamais elle ne t'eût trahi.

Quels sujets de plainte t'a-t-elle donnés dans la retraite où tu l'as trouvée, & où tu devois toujours la laisser? Quel attiédissement as-tu remarqué

dans sa tendresse? Est-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné? Tu le sais, elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y versoit lui étoient plus doux que les folâtres jeux de la ville. Elle y passoit son innocente vie à faire le bonheur de la tienne : mais elle t'aimoit mieux que sa propre tranquillité; après t'avoir voulu retenir, elle quitta tout pour te suivre : c'est toi qui du sein de la paix & de la vertu l'entraînas dans l'abyme de vices & de miseres où tu t'es toi-même précipité. Hélas! il n'a tenu qu'à toi seul qu'elle ne fût toujours sage, & qu'elle ne te rendit toujours heureux.

O Emile! tu l'as perdue, tu dois te haïr & la plaindre; mais quel droit as-tu de la mépriser? Es-tu resté toi-même irréprochable? Le monde n'a-t-il rien pris sur tes mœurs? Tu n'as point partagé son infidélité, mais ne l'as-tu pas excusée, en cessant d'honorer sa vertu? Ne l'as-tu pas excitée en vivant dans des lieux où tout ce qui est honnête est en dérision, où les femmes rougiroient d'être chastes, où le seul prix des vertus de leur sexe est la raillerie & l'incrédulité? La foi que

tuſes d'une femme vicieuſe & jalouſe de ſes vertus a pu ſurprendre ſon innocente ſimplicité ? N'ai-je pas vu ſes regrets, ſon repentir dans ſes yeux ? N'eſt-ce pas ſa triſteſſe qui m'a ramené moi-même à ſes pieds ? N'eſt-ce pas ſa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendreſſe ? Ah ! ce n'eſt pas là la conduite artificieuſe d'une infidelle qui trompe ſon mari & qui ſe complaît dans ſa trahiſon !

Puis venant enſuite à réfléchir plus en détail ſur ſa conduite & ſur ſon étonnante déclaration, que ne ſentois-je point en voyant cette femme timide & modeſte vaincre la honte par la franchiſe, rejetter une eſtime démentie par ſon cœur, dédaigner de conſerver ma confiance & ſa réputation en cachant une faute que rien ne la forçoit d'avouer, en la couvrant des careſſes qu'elle a rejettées, & crainte d'uſurper ma tendreſſe de pere pour un enfant qui n'étoit pas de mon ſang ? Quelle force n'admirois-je pas dans cette invincible hauteur de courage qui, même au prix de l'honneur & de la vie, ne pouvoit s'abaiſſer à la fauſſeté & portoit juſques dans le crime l'intrépide audace de la vertu ? Oui,

due à jamais pour moi, je le fais, me difois-je ; mais du moins j'oferai penfer encore à elle, j'oferai la regretter ; j'oferai quelquefois encore gémir & foupirer fans rougir.

Cependant j'avois pourfuivi ma route &, diftrait par ces idées, j'avois marché tout le jour fans m'en appercevoir, jufqu'à ce qu'enfin revenant à moi & n'étant plus foutenu par l'animofité de la veille, je me fentis d'une laffitude & d'un épuifement qui demandoient de la nourriture & du repos. Graces aux exercices de ma jeuneffe j'étois robufte & fort, je ne craignois ni la faim ni la fatigue ; mais mon efprit malade avoit tourmenté mon corps, & vous m'aviez bien plus garanti des paffions violentes qu'appris à les fupporter. J'eus peine à gagner un village qui étoit encore à une lieue de moi. Comme il y avoit près de trente-fix heures que je n'avois pris aucun aliment, je foupai, & même avec appétit : je me couchai délivré des fureurs qui m'avoient tant tourmenté, content d'ofer penfer à Sophie, & prefque joyeux de l'imaginer moins défigurée & plus digne de mes regrets que je n'avois efpéré.

Je dormis paisiblement jusqu'au matin. La tristesse & l'infortune respectent le sommeil & laissent du relâche à l'ame ; il n'y a que les remords qui n'en laissent point. En me levant je me sentis l'esprit assez calme & en état de délibérer sur ce que j'avois à faire. Mais c'étoit ici la plus mémorable ainsi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étoient rompus ou altérés, tous mes devoirs étoient changés ; je ne tenois plus à rien de la même maniere qu'auparavant, je devenois, pour ainsi dire, un nouvel être. Il étoit important de peser mûrement le parti que j'avois à prendre. J'en pris un provisionnel pour me donner le loisir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui restoit à faire jusqu'à la ville la plus prochaine ; j'entrai chez un maître, & je me mis à travailler de mon métier, en attendant que la fermentation de mes esprits fût tout-à-fait appaisée, & que je pusse voir les objets tels qu'ils étoient.

Je n'ai jamais mieux senti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonstance. Né avec une ame foible, tendre à toutes les impressions, facile à troubler, timide à me résoudre,

après

après les premiers momens cédés à la nature, je me trouvai maître de moi-même & capable de considérer ma situation avec autant de sang-froid que celle d'un autre. Soumis à la loi de la nécessité je cessai mes vains murmures, je pliai ma volonté sous l'inévitable joug, je regardai le passé comme étranger à moi, je me supposai commencer de naître, & tirant de mon état présent les regles de ma conduite, en attendant que j'en fusse assez instruit, je me mis paisiblement à l'ouvrage comme si j'eusse été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance qu'à être toujours tout entier où je suis, à ne jamais faire une chose & rêver à une autre; ce qui proprement est ne rien faire & n'être tout entier nulle part. Je n'étois donc attentif qu'à mon travail durant la journée : le soir je reprenois mes réflexions, & relayant ainsi l'esprit & le corps l'un par l'autre, j'en tirois le meilleur parti qu'il m'étoit possible sans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier soir, suivant le fil de mes idées de la veille, j'examinai si peut-être je ne prenois point trop à

cœur le crime d'une femme, & si ce qui me paroissoit une catastrophe de ma vie n'étoit point un événement trop commun pour devoir être pris si gravement. Il est certain, me disois-je, que par-tout où les mœurs sont en estime, les infidélités des femmes déshonorent les maris : mais il est sûr aussi que dans toutes les grandes villes, & par-tout où les hommes, plus corrompus, se croient plus éclairés, on tient cette opinion pour ridicule & peu sensée. L'honneur d'un homme, disent-ils, dépend-il de sa femme ? Son malheur doit-il faire sa honte, & peut-il être déshonoré des vices d'autrui ? L'autre morale a beau être plus sévere, celle-ci paroît plus conforme à la raison.

D'ailleurs, quelque jugement qu'on portât de mes procédés, n'étois-je pas par mes principes au-dessus de l'opinion publique ? Que m'importoit ce qu'on penseroit de moi, pourvu que dans mon propre cœur je ne cessasse point d'être bon, juste, honnête ? Etoit-ce un crime d'être miséricordieux ? Etoit-ce une lâcheté de pardonner une offense ? Sur quels devoirs allois-je donc me régler ? Avois-je si long-tems dédaigné le préjugé des

hommes pour lui facrifier enfin mon bonheur ?

Mais quand ce préjugé feroit fondé, quelle influence peut-il avoir dans un cas fi différent des autres ? Quel rapport d'une infortunée au défefpoir à qui le remords feul arrache l'aveu de fon crime, à ces perfides qui couvrent le leur du menfonge & de la fraude, ou qui mettent l'effronterie à la place de la franchife & fe vantent de leur déshonneur ? Toute femme vicieufe, toute femme qui méprife encore plus fon devoir qu'elle ne l'offenfe eft indigne de ménagement ; c'eft partager fon infamie que la tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice, & qui l'expie par fes regrets, eft plus digne de pitié que de haine ; on peut la plaindre & la pardonner fans honte ; le malheur même qu'on lui reproche eft garant d'elle pour l'avenir. Sophie reftée eftimable jufques dans le crime fera refpectable dans fon repentir ; elle fera d'autant plus fidelle que fon cœur fait pour la vertu a fenti ce qu'il en coûte à l'offenfer ; elle aura tout à la fois la fermeté qui la conferve & la modeftie qui la rend aimable ; l'humiliation du remords adoucira cette

ame orgueilleuſe & rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna ſur moi; elle en ſera plus ſoigneuſe & moins fiere ; elle n'aura commis une faute que pour ſe guérir d'un défaut.

Quand les paſſions ne peuvent nous vaincre à viſage découvert elles prennent le maſque de la ſageſſe pour nous ſurprendre, & c'eſt en imitant le langage de la raiſon qu'elles nous y font renoncer. Tous ces ſophiſmes ne m'en impoſoient que parce qu'ils flattoient mon penchant. J'aurois voulu pouvoir revenir à Sophie infidelle, & j'écoutois avec complaiſance tout ce qui ſembloit autoriſer ma lâcheté. Mais j'eus beau faire, ma raiſon moins traitable que mon cœur ne put adopter ces folies. Je ne pus me diſſimuler que je raiſonnois pour m'abuſer, non pour m'éclairer. Je me diſois avec douleur mais avec force, que les maximes du monde ne font point loi pour qui veut vivre pour ſoi-même, & que préjugés pour préjugés ceux des bonnes mœurs en ont un de plus qui les favoriſe : que c'eſt avec raiſon qu'on impute à un mari le déſordre de ſa femme, ſoit pour l'avoir mal choiſie, ſoit pour la mal gouverner ; que j'étois moi-même un

exemple de la juſtice de cette imputation, & que, ſi Emile eût été toujours ſage, Sophie n'eût jamais failli; qu'on a droit de préſumer que celle qui ne ſe reſpecte pas elle-même, reſpecte au moins ſon mari s'il en eſt digne, & s'il ſait conſerver ſon autorité; que le tort de ne pas prévenir le dérèglement d'une femme eſt aggravé par l'infamie de le ſouffrir; que les conſéquences de l'impunité ſont effrayantes, & qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offenſé une indifférence pour les mœurs honnêtes, & une baſſeſſe d'ame indigne de tout honneur.

Je ſentois ſur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendoit Sophie encore eſtimable en étoit plus déſeſpérant pour moi: car on peut ſoutenir ou renforcer une ame foible, & celle que l'oubli du devoir y fait manquer, y peut être ramenée par la raiſon; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout ſon courage, qui ſait avoir des vertus dans le crime & ne fait le mal que comme il lui plaît? Oui, Sophie eſt coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre paſſion; il ne lui

en eût pas plus coûté pour m'être fidelle que pour me déclarer son forfait.

En vain je reviendrois à mon épouse, elle ne reviendroit plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, si celle qui m'étoit si chere a pu m'outrager, si ma Sophie a pu rompre les premiers nœuds de son cœur, si la mere de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entiere, si les feux d'un amour que rien n'avoit offensé, si le noble orgueil d'une vertu que rien n'avoit altérée n'ont pu prévenir sa premiere faute, qu'est-ce qui préviendroit des rechûtes qui ne coûtent plus rien ? Le premier pas vers le vice est le seul pénible ; on poursuit sans même y songer. Elle n'a plus ni amour, ni vertu, ni estime à ménager ; elle n'a plus rien à perdre en m'offensant, pas même le regret de m'offenser. Elle connoît mon cœur, elle m'a rendu tout aussi malheureux que je puis l'être ; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non, je connois le sien ; jamais Sophie n'aimera un homme à qui elle ait donné droit de la mépriser . . . Elle ne m'aime plus . . . . l'ingrate ne l'a-t-elle pas dit elle-même ? Elle ne m'aime plus, la perfide ! Ah ! c'est-là son plus

grand crime : j'aurois pu tout pardonner, hors celui-là.

Helas ! reprenois-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, fans fonger que fouvent l'offenfé pardonne, mais que l'offenfeur ne pardonne jamais. Sans doute elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah! combien elle doit me haïr !

Emile, que tu t'abufes quand tu juges de l'avenir fur le paffé ! Tout eft changé. Vainement tu vivrois encore avec elle, les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus. Tu ne retrouverois plus ta Sophie, & Sophie ne te retrouveroit plus. Les fituations dépendent des affections qu'on y porte : quand les cœurs changent tout change ; tout a beau demeurer le même, quand on n'a plus les mêmes yeux on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne font point défefpérées, je le fais bien : elle peut être encore digne d'eftime, mériter toute ma tendreffe ; elle peut me rendre fon cœur, mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre & m'ôter le fouvenir de fa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance, & fans la confiance il n'y a

plus que dégoût, triſteſſe, ennui dans le mariage; le délicieux charme de l'innocence eſt évanoui. C'en eſt fait, c'en eſt fait, ni près ni loin, Sophie ne peut plus être heureuſe, & je ne puis être heureux que de ſon bonheur. Cela ſeul me décide; j'aime mieux ſouffrir loin d'elle que par elle : j'aime mieux la regretter que la tourmenter.

Oui, tous nos liens ſont rompus, ils le ſont par elle. En violant ſes engagemens elle m'affranchit des miens. Elle ne m'eſt plus rien, ne l'a-t-elle pas dit encore? Elle n'eſt plus ma femme : la reverrois-je comme étrangere? Non, je ne la reverrai jamais. Je ſuis libre; au moins je dois l'être : que mon cœur ne l'eſt-il autant que ma foi!

Mais quoi! mon affront reſtera-t-il impuni? Si l'infidelle en aime un autre, quel mal lui fais-je en la délivrant de moi? C'eſt moi que je punis & non pas elle : je remplis ſes vœux à mes dépens. Eſt-ce là le reſſentiment de l'honneur outragé? Où eſt la juſtice, où eſt la vengeance?

Eh! malheureux, de qui veux-tu te venger? De celle que ton plus grand déſeſpoir eſt de ne pouvoir plus rendre heureuſe. Du moins ne ſois pas la

victime de ta vengeance. Fais-lui, s'il se peut, quelque mal que tu ne sentes pas. Il est des crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables; c'est presque les autoriser que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidelle? D'ailleurs, de quel droit la punir, à quel titre? Es-tu son juge, n'étant même plus son époux? Lorsqu'elle a violé ses devoirs de femme, elle ne s'en est point conservé les droits. Dès l'instant qu'elle a formé d'autres nœuds elle a brisé les tiens & ne s'en est point cachée; elle ne s'est point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avoit plus; elle ne t'a ni trahi, ni menti; en cessant d'être à toi seul elle a déclaré ne t'être plus rien: quelle autorité peut te rester sur elle? S'il t'en restoit tu devrois l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi, sois bon par sagesse & clément par vengeance. Défie-toi de la colere; crains qu'elle ne te ramene à ses pieds.

Ainsi tenté par l'amour qui me rappelloit ou par le dépit qui vouloit me séduire, que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé; & quand je crus l'être, une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'at-

tendrit pour sa mere plus que rien n'avoit fait auparavant. Je sentis que ce point de réunion l'empêcheroit toujours de m'être étrangere, que les enfans forment un nœud vraiment indissoluble entre ceux qui leur ont donné l'être, & une raison naturelle & invincible contre le divorce. Des objets si chers, dont aucun des deux ne peut s'éloigner, les rapprochent nécessairement; c'est un intérêt commun si tendre qu'il leur tiendroit lieu de société, quand ils n'en auroient point d'autre. Mais que devenoit cette raison, qui plaidoit pour la mere de mon fils, appliquée à celle d'un enfant qui n'étoit pas à moi? Quoi! la nature elle-même autorisera le crime, & ma femme, en partageant sa tendresse à ses deux fils, sera forcée à partager son attachement aux deux peres! Cette idée, plus horrible qu'aucune qui m'eût passé dans l'esprit m'embrasoit d'une rage nouvelle; toutes les furies revenoient déchirer mon cœur en songeant à cet affreux partage. Oui, j'aurois mieux aimé voir mon fils mort que d'en voir à Sophie un d'un autre pere. Cette imagination m'aigrit plus, m'aliéna plus d'elle que tout ce qui m'avoit tour-

menté jusqu'alors. Dès cet instant je me décidai sans retour, & pour ne laisser plus de prise au doute je cessai de délibérer.

Cette résolution bien formée éteignit tout mon ressentiment. Morte pour moi je ne la vis plus coupable ; je ne la vis plus qu'estimable & malheureuse, & sans penser à ses torts, je me rappellois avec attendrissement tout ce qui me la rendoit regrettable. Par une suite de cette disposition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée ; car, quoique j'eusse affecté d'en penser dans ma colere, & quoiqu'elle en eût dit dans son désespoir, je ne doutois pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, & qu'elle ne sentît vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devoit être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer, & après avoir été tant en peine d'une vengeance, je pouvois à peine supporter l'idée de celle-là. J'avois beau me dire en m'irritant que cet enfant seroit bientôt remplacé par un autre, j'avois beau appuyer avec toute la force de la jalousie sur ce cruel supplément; tout

cela ne tenoit point devant l'image de Sophie au désespoir en se voyant arracher son enfant. Je me vainquis toutefois; je formai, non sans déchirement, cette résolution barbare, & la regardant comme une suite nécessaire de la premiere où j'étois sûr d'avoir bien raisonné, je l'aurois certainement exécutée malgré ma répugnance, si un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me restoit à faire une autre délibération que je comptois pour peu de chose, après celle dont je venois de me tirer. Mon parti étoit pris par rapport à Sophie, il me restoit à le prendre par rapport à moi, & à voir ce que je voulois devenir me retrouvant seul. Il y avoit long-tems que je n'étois plus un être isolé sur la terre : mon cœur tenoit, comme vous me l'aviez prédit, aux attachemens qu'il s'étoit donnés, il s'étoit accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille ; il falloit l'en détacher, du moins en partie, & cela même étoit plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vuide il se fait en nous, combien on perd de son existence quand on a tenu à tant de choses & qu'il faut ne tenir plus qu'à

ſoi, ou qui pis eſt, à ce qui nous fait ſentir inceſſamment le détachement du reſte. J'avois à chercher ſi j'étois cet homme encore, qui ſait remplir ſa place dans ſon eſpece, quand nul individu ne s'y intéreſſe plus.

Mais où eſt-elle cette place pour celui dont tous les rapports ſont détruits ou changés? Que faire, que devenir, où porter mes pas, à quoi employer une vie qui ne devoit plus faire mon bonheur ni celui de ce qui m'étoit cher, & dont le ſort m'ôtoit juſqu'à l'eſpoir de contribuer au bonheur de perſonne? Car ſi tant d'inſtrumens préparés pour le mien n'avoient fait que ma miſere, pouvois-je eſpérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour moi? Non, j'aimois mon devoir encore, mais je ne le voyois plus. En rappeller les principes & les regles, les appliquer à mon nouvel état, n'étoit pas l'affaire d'un moment, & mon eſprit fatigué avoit beſoin d'un peu de relâche pour ſe livrer à de nouvelles méditations.

J'avois fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'eſpérance, & ſûr de perdre ainſi peu-à-peu celle du deſir, en voyant que le paſſé

ne m'étoit plus rien, je tâchois de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disois qu'en effet nous ne faisons jamais que commencer, & qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de momens présens, dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons & nous naissons chaque instant de notre vie, & quel intérêt la mort peut-elle nous laisser ? S'il n'y a rien pour nous que ce qui sera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir, & se tourmenter du passé c'est tirer du néant les sujets de notre misere. Emile, sois un homme nouveau, tu n'auras pas plus à te plaindre du sort que de la nature. Tes malheurs sont nuls, l'abyme du néant les a tous engloutis; mais ce qui est réel, ce qui est existant pour toi, c'est ta vie, ta santé, ta jeunesse, ta raison, tes talens, tes lumieres, tes vertus, enfin, si tu le veux, & par conséquent ton bonheur.

Je repris mon travail, attendant paisiblement que mes idées s'arrangeassent assez dans ma tête pour me montrer ce que j'avois à faire, & cepen-

dant en comparant mon état à celui qui l'avoit précédé, j'étois dans le calme; c'est l'avantage que procure indépendamment des événemens toute conduite conforme à la raison. Si l'on n'est pas heureux malgré la fortune, quand on sait maintenir son cœur dans l'ordre, on est tranquille au moins en dépit du sort. Mais que cette tranquillité tient à peu de chose dans une ame sensible! Il est bien aisé de se mettre dans l'ordre, ce qui est difficile c'est d'y rester. Je faillis voir renverser toutes mes résolutions au moment que je les croyois le plus affermies.

J'étois entré chez le maître sans m'y faire beaucoup remarquer. J'avois toujours conservé dans mes vêtemens la simplicité que vous m'aviez fait aimer; mes manieres n'étoient pas plus recherchées, & l'air aisé d'un homme qui se sent par-tout à sa place étoit moins remarquable chez un menuisier qu'il ne l'eût été chez un Grand. On voyoit pourtant bien que mon équipage n'étoit pas celui d'un ouvrier; mais à ma maniere de me mettre à l'ouvrage, on jugea que je l'avois été, & qu'ensuite avancé à quelque petit poste j'en étois déchu pour rentrer dans mon premier

état. Un petit parvenu retombé n'inſpire pas une grande conſidération, & l'on me prenoit à-peu-près au mot ſur l'égalité où je m'étois mis. Tout-à-coup je vis changer avec moi le ton de toute la famille. La familiarité prit plus de réſerve, on me regardoit au travail avec une ſorte d'étonnement; tout ce que je faiſois dans l'attelier (& j'y faiſois tout mieux que le maître) excitoit l'admiration; l'on ſembloit épier tous mes mouvemens, tous mes geſtes. On tâchoit d'en uſer avec moi comme à l'ordinaire; mais cela ne ſe faiſoit plus ſans effort, & l'on eût dit que c'étoit par reſpect qu'on s'abſtenoit de m'en marquer davantage. Les idées dont j'étois préoccupé m'empêcherent de m'appercevoir de ce changement auſſitôt que j'aurois fait dans un autre tems: mais mon habitude en agiſſant d'être toujours à la choſe me ramenant bientôt à ce qui ſe faiſoit autour de moi, ne me laiſſa pas long-tems ignorer que j'étois devenu pour ces bonnes gens un objet de curioſité qui les intéreſſoit beaucoup.

Je remarquai ſur-tout que la femme ne me quittoit pas des yeux. Ce ſexe a une ſorte de droits ſur les aventuriers

qui les lui rend en quelque ſorte plus intéreſſans. Je ne pouſſois pas un coup d'échope qu'elle ne parût effrayée, & je la voyois toute ſurpriſe de ce que je ne m'étois pas bleſſé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adreſſe ; avez-vous peur que je ne ſache pas mon métier ? Monſieur, me dit-elle, je vois que vous ſavez bien le nôtre ; on diroit que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot je vis que j'étois connu : je voulus ſavoir comment je l'étois. Après bien des myſteres, j'appris qu'une jeune Dame étoit venue, il y avoit deux jours, deſcendre à la porte du maître, que ſans permettre qu'on m'avertît elle avoit voulu me voir, qu'elle s'étoit arrêtée derriere une porte vitrée d'où elle pouvoit m'appercevoir au fond de l'attelier, qu'elle s'étoit miſe à genoux à cette porte, ayant à côté d'elle un petit enfant qu'elle ſerroit avec tranſport dans ſes bras par intervalles, pouſſant de longs ſanglots à demi étouffés, verſant des torrens de larmes, & donnant divers ſignes d'une douleur dont tous les témoins avoient été vivement émus : qu'on l'avoit vue pluſieurs fois ſur le point de s'élancer dans l'at-

telier, qu'elle avoit paru ne se retenir que par de violens efforts sur elle-même : qu'enfin après m'avoir considéré long-tems avec plus d'attention & de recueillement elle s'étoit levée tout-d'un-coup, &, collant le visage de l'enfant sur le sien, elle s'étoit écriée à demi-voix; *non, jamais il ne voudra t'ôter ta mere; viens, nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots elle étoit sortie avec précipitation; puis après avoir obtenu qu'on ne me parleroit de rien, remonter dans son carrosse & partir comme un éclair n'avoit été pour elle que l'affaire d'un instant.

Ils ajouterent que le vif intérêt dont ils ne pouvoient se défendre pour cette aimable Dame, les avoit rendus fidelles à la promesse qu'ils lui avoient faite & qu'elle avoit exigée avec tant d'instances, qu'ils n'y manquoient qu'à regret, qu'ils voyoient aisément à son équipage & plus encore à sa figure que c'étoit une personne d'un haut rang, & qu'ils ne pouvoient présumer autre chose de sa démarche & de son discours sinon que cette femme étoit la mienne, car il étoit impossible de la prendre pour une fille entretenue.

Jugez de ce qui se passoit en moi

durant ce récit ! Que de choses tout cela supposoit ! Quelles inquiétudes n'avoit-il pas fallu avoir, quelles recherches n'avoit-il point fallu faire pour retrouver ainsi mes traces ! Tout cela est-il de quelqu'un qui n'aime plus ? Quel voyage ! quel motif l'avoit pu faire entreprendre ! dans quelle occupation elle m'avoit surpris ! Ah ! ce n'étoit pas la premiere fois : mais alors elle n'étoit pas à genoux, elle ne fondoit pas en larmes. O tems, tems heureux ! Qu'est devenu cet ange du Ciel ? .... Mais que vient donc faire ici cette femme .... elle amene son fils .... mon fils .... & pourquoi ? .... Vouloit-elle me voir, me parler ? Pourquoi s'enfuir ? .... me braver ? .... Pourquoi ces larmes ? Que me veut-elle, la perfide ? vient-elle insulter à ma misere ? A-t-elle oublié qu'elle ne m'est plus rien ? Je cherchois en quelque sorte à m'irriter de ce voyage pour vaincre l'attendrissement qu'il me causoit, pour résister aux tentations de courir après l'infortunée qui m'agitoient malgré moi. Je demeurai néanmoins. Je vis que cette démarche ne prouvoit autre chose sinon que j'étois encore aimé, & cette supposition même étant

entrée dans ma délibération, ne devoit rien changer au parti qu'elle m'avoit fait prendre.

Alors examinant plus posément toutes les circonstances de ce voyage, pesant sur-tout les derniers mots qu'elle avoit prononcés en partant, j'y crus démêler le motif qui l'avoit amenée & celui qui l'avoit fait repartir tout-d'un-coup sans s'être laissée voir. Sophie parloit simplement; mais tout ce qu'elle disoit portoit dans mon cœur des traits de lumiere, & c'en fut un que ce peu de mots. *Il ne t'ôtera pas ta mere*, avoit-elle dit. C'étoit donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avoit amenée, & c'étoit la persuasion que cela n'arriveroit pas qui l'avoit fait repartir; & d'où la tiroit-elle, cette persuasion? qu'avoit-elle vu? Emile en paix, Emile au travail. Quelle preuve pouvoit-elle tirer de cette vue, sinon qu'Emile en cet état n'étoit point subjugué par ses passions & ne formoit que des résolutions raisonnables? Celle de la séparer de son fils ne l'étoit donc pas selon elle, quoiqu'elle le fût selon moi: lequel avoit tort? Le mot de Sophie décidoit encore ce point; & en effet en considérant le seul intérêt de

l'enfant, cela pouvoit-il même être mis en doute? Je n'avois envisagé que l'enfant ôté à la mere, & il falloit envisager la mere ôtée à l'enfant. J'avois donc tort. Oter une mere à son fils, c'est lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre sur-tout à cet âge; c'est sacrifier l'enfant pour se venger de la mere: c'est un acte de passion, jamais de raison, à moins que la mere ne soit folle ou dénaturée. Mais Sophie est celle qu'il faudroit desirer à mon fils quand il en auroit une autre. Il faut que nous l'élevions elle ou moi ne pouvant plus l'élever ensemble, ou bien pour contenter ma colere il faut le rendre orphelin. Mais que ferai-je d'un enfant dans l'état où je suis? J'ai assez de raison pour voir ce que je puis ou ne puis faire, non pour faire ce que je dois. Traînerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées, ou le tiendrai-je sous les yeux de sa mere, pour braver une femme que je dois fuir? Ah! pour ma sureté je ne serai jamais assez loin d'elle! Laissons-lui l'enfant de peur qu'il ne lui ramene à la fin le pere. Qu'il lui reste seul pour ma vengeance; que chaque jour de sa vie il rappelle à l'infidelle le bonheur dont il fut le gage & l'époux qu'elle s'est ôté.

Il eſt certain que la réſolution d'ôter mon fils à ſa mere avoit été l'effet de ma colere. Sur ce ſeul point la paſſion m'avoit aveuglé, & ce fut le ſeul point auſſi ſur lequel je changeai de réſolution. Si ma famille eût ſuivi mes intentions, Sophie eût élevé cet enfant, & peut-être vivroit-il encore; mais peut-être auſſi dès-lors Sophie étoit-elle morte pour moi; conſolée dans cette chere moitié de moi-même, elle n'eût plus ſongé à rejoindre l'autre, & j'aurois perdu les plus beaux jours de ma vie. Que de douleurs devoient nous faire expier nos fautes avant que notre réunion nous les fit oublier.

Nous nous connoiſſions ſi bien mutuellement qu'il ne me fallut pour deviner le motif de ſa bruſque retraite que ſentir qu'elle avoit prévu ce qui ſeroit arrivé ſi nous nous fuſſions revus. J'étois raiſonnable mais foible, elle le ſavoit; & je ſavois encore mieux combien cette ame ſublime & fiere conſervoit d'inflexibilité juſques dans ſes fautes. L'idée de Sophie rentrée en grace lui étoit inſupportable Elle ſentoit que ſon crime étoit de ceux qui ne peuvent s'oublier; elle aimoit mieux être punie que pardonnée: un tel pardon n'étoit

pas fait pour elle ; la punition même l'aviliffoit moins à fon gré. Elle croyoit ne pouvoir effacer fa faute qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la juftice qu'en fouffrant tous les maux qu'elle avoit mérités. C'eft pour cela qu'intrépide & barbare dans fa franchife elle dit fon crime à vous, à toute ma famille, taifant en même tems ce qui l'excufoit, ce qui la juftifioit peut-être, le cachant, dis-je, avec une telle obftination, qu'elle ne m'en a jamais dit un mot à moi-même, & que je ne l'ai fu qu'après fa mort.

D'ailleurs raffurée fur la crainte de perdre fon fils elle n'avoit plus rien à defirer de moi pour elle-même. Me fléchir eût été m'avilir, & elle étoit d'autant plus jaloufe de mon honneur qu'il ne lui en reftoit point d'autre. Sophie pouvoit être criminelle, mais l'époux qu'elle s'étoit choifi devoit être au-deffus d'une lâcheté. Ces rafinemens de fon amour-propre ne pouvoient convenir qu'à elle, & peut-être n'appartenoit-il qu'à moi de les pénétrer.

Je lui eus encore cette obligation, même après m'être féparé d'elle, de m'avoir ramené d'un parti peu raifonné

que la vengeance m'avoit fait prendre. Elle s'étoit trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avoit de moi, mais cette erreur n'en fut plus une aussi-tôt que j'y eus pensé; en ne considérant que l'intérêt de mon fils je vis qu'il faloit le laisser à sa mere, & je m'y déterminai. Du reste, confirmé dans mes sentimens, je résolus d'éloigner son malheureux pere des risques qu'il venoit de courir. Pouvois-je être assez loin d'elle, puisque je ne devois plus m'en rapprocher? C'étoit elle encore, c'étoit son voyage qui venoit de me donner cette sage leçon; il m'importoit pour la suivre de ne pas rester dans le cas de la recevoir deux fois.

Il faloit fuir; c'étoit là ma grande affaire, & la conséquence de tous mes précédens raisonnemens. Mais où fuir? C'étoit à cette délibération que j'en étois demeuré, & je n'avois pas vu que rien n'étoit plus indifférent que le choix du lieu, pourvu que je m'éloignasse. A quoi bon tant balancer sur ma retraite, puisque par-tout je trouverois à vivre ou mourir, & que c'étoit tout ce qui me restoit à faire? Quelle bêtise de l'amour-propre de nous montrer

trer toujours toute la nature intéreſſée aux petits événemens de notre vie? N'eût - on pas dit à me voir délibérer ſur mon ſéjour qu'il importoit beaucoup au genre humain que j'allaſſe habiter un pays plutôt qu'un autre, & que le poids de mon corps alloit rompre l'équilibre du globe? Si je n'eſtimois mon exiſtence que ce qu'elle vaut pour mes ſemblables, je m'inquiéterois moins d'aller chercher des devoirs à remplir, comme s'ils ne me ſuivoient pas en quelque lieu que je fuſſe, & qu'il ne s'en préſentât pas toujours autant qu'en peut remplir celui qui les aime; je me dirois qu'en quelque lieu que je vive, en quelque ſituation que je ſois, je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme, & que nul n'auroit beſoin des autres ſi chacun vivoit convenablement pour ſoi.

Le ſage vit au jour la journée, & trouve tous ſes devoirs quotidiens autour de lui. Ne tentons rien au - delà de nos forces & ne nous portons point en avant de notre exiſtence. Mes devoirs d'aujourd'hui ſont ma ſeule tâche, ceux de demain ne ſont pas encore venus. Ce que je dois faire à préſent eſt de m'éloigner de Sophie, & le

chemin que je dois choisir est celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous en là.

Cette résolution prise, je mis l'ordre qui dépendoit de moi à tout ce que je laissois en arriere ; je vous écrivis, j'écrivis à ma famille, j'ecrivis à Sophie elle-même. Je réglai tout, je n'oubliai que les soins qui pouvoient regarder ma personne ; aucun ne m'étoit nécessaire, & sans valet, sans argent, sans équipage, mais sans desirs & sans soins je partis seul & à pied. Chez les Peuples où j'ai vécu, sur les mers que j'ai parcourues, dans les déserts que j'ai traversés, errant durant tant d'années, je n'ai regretté qu'une seule chose, & c'étoit celle que j'avois à fuir. Si mon cœur m'eût laissé tranquille, mon corps n'eût manqué de rien.



LETTRE II.

J'AI bu l'eau d'oubli; le passé s'efface de ma mémoire & l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me disois en quittant ma Patrie dont j'avois à rougir, & à laquelle je ne devois que le mépris & la haine, puisqu'heureux & digne d'honneur par moi-même, je ne tenois d'elle & de ses vils habitans que les maux dont j'étois la proie, & l'opprobre où j'étois plongé. En rompant les nœuds qui m'attachoient à mon pays je l'étendois sur toute la terre, & j'en devenois d'autant plus homme en cessant d'être Citoyen.

J'ai remarqué dans mes longs voyages, qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'est jamais d'aller à une journée du lieu où l'on est, & pourquoi vouloir faire plus, si de journée en journée on peut aller au bout du monde? Mais en comparant les extrêmes on s'effarouche de l'intervalle; il semble qu'on doive le franchir tout d'un saut; au lieu qu'en le prenant par parties on

ne fait que des promenades & l'on arrive. Les voyageurs, s'environnant toujours de leurs usages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de tous leurs besoins factices, ont, pour ainsi dire, une atmosphere qui les sépare des lieux où ils sont, comme d'autant d'autres mondes différens du leur. Un François voudroit porter avec lui toute la France; si-tôt que quelque chose de ce qu'il avoit lui manque, il compte pour rien les équivalens, & se croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté, il croit être mal quand il n'est pas de la même maniere, & ne sauroit dormir aux Indes si son lit n'est fait tout comme à Paris.

Pour moi, je suivois la direction contraire à l'objet que j'avois à fuir, comme autrefois j'avois suivi l'opposé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vîtesse que je ne mettois pas à mes courses se compensoit par la ferme résolution de ne point rétrograder. Deux jours de marche avoient déjà fermé derriere moi la barriere en me laissant le tems de réfléchir durant mon retour, si j'eusse été tenté d'y songer. Je respirois en m'éloignant, &

je marchois plus à mon aise à mesure que j'échappois au danger. Borné pour tout projet à celui que j'exécutois, je suivois le même air de vent pour toute regle ; je marchois tantôt vîte & tantôt lentement selon ma commodité, ma santé, mon humeur, mes forces. Pourvu, non avec moi, mais en moi, de plus de ressources que je n'en avois besoin pour vivre, je n'étois embarrassé ni de ma voiture, ni de ma subsistance. Je ne craignois point les voleurs ; ma bourse & mon passe-port étoient dans mes bras : mon vêtement formoit toute ma garderobe ; il étoit commode & bon pour un ouvrier. Je le renouvellois sans peine à mesure qu'il s'usoit. Comme je ne marchois ni avec l'appareil ni avec l'inquiétude d'un voyageur, je n'excitois l'attention de personne ; je passois par-tout pour un homme du pays. Il étoit rare qu'on m'arrêtât sur des frontieres, & quand cela m'arrivoit, peu m'importoit ; je restois là sans impatience, j'y travaillois tout comme ailleurs ; j'y aurois sans peine passé ma vie si l'on m'y eût toujours retenu, & mon peu d'empressement d'aller plus loin m'ouvroit enfin tous les passages. L'air affairé &

foucieux eſt toujours ſuſpect, mais un homme tranquille inſpire de la confiance ; tout le monde me laiſſoit libre en voyant qu'on pouvoit diſpoſer de moi ſans me fâcher.

Quand je ne trouvois pas à travailler de mon métier, ce qui étoit rare, j'en faiſois d'autres. Vous m'aviez fait acquérir l'inſtrument univerſel. Tantôt payſan, tantôt artiſan, tantôt artiſte, quelquefois même homme à talens, j'avois par-tout quelque connoiſſance de miſe, & je me rendois maître de leur uſage par mon peu d'empreſſement à les montrer. Un des fruits de mon éducation étoit d'être pris au mot ſur ce que je me donnois pour être, & rien de plus ; parce que j'étois ſimple en toute choſe, & qu'en rempliſſant un poſte je n'en briguois pas un autre. Ainſi j'étois toujours à ma place & l'on m'y laiſſoit toujours.

Si je tombois malade, accident bien rare à un homme de mon tempérament qui ne fait excès ni d'alimens, ni de ſoucis, ni de travail, ni de repos, je reſtois coi ſans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reſte en place, & guérit ou meurt ; je faiſois de même, &

je m'en trouvois bien. Si je me fusse inquiété de mon état, si j'eusse importuné les gens de mes craintes & de mes plaintes, ils se seroient ennuyés de moi, j'eusse inspiré moins d'intérêt & d'empressement que n'en donnoit ma patience. Voyant que je n'inquiétois personne, que je ne me lamentois point, on me prévenoit par des soins qu'on m'eût refusés peut-être si je les eusse implorés.

J'ai cent fois observé que plus on veut exiger des autres, plus on les dispose au refus : ils aiment agir librement, & quand ils sont tant que d'être bons, ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait c'est y acquérir une espece de droit, l'accorder est presque un devoir, & l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette.

Dans ces pélerinages, qu'on eût blâmés dans le monde comme la vie d'un vagabond, parce que je ne les faisois pas avec le faste d'un voyageur opulent, si quelquefois je me demandois ; que fais-je? où vais-je? quel est mon but? Je me répondois ; qu'ai-je fait en naissant que de commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort? Je

fais ma tâche, je reste à ma place, j'use avec innocence & simplicité cette courte vie, je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes semblables, je pourvois à mes besoins en pourvoyant aux leurs, je les sers sans jamais leur nuire, je leur donne l'exemple d'être heureux & bons sans soins & sans peine: j'ai répudié mon patrimoine, & je vis; je ne fais rien d'injuste, & je vis; je ne demande point l'aumône, & je vis. Je suis donc utile aux autres en proportion de ma subsistance: car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'histoire de mes voyages, je passe tout ce qui n'est qu'événement. J'arrive à Marseille: pour suivre toujours la même direction je m'embarque pour Naples; il s'agit de payer mon passage; vous y aviez pourvu en me faisant apprendre la manœuvre: elle n'est pas plus difficile sur la Méditerranée que sur l'Océan, quelques mots changés en font toute la différence. Je me fais matelot. Le Capitaine du bâtiment, espece de patron renforcé, étoit un renégat qui s'étoit rapatrié. Il avoit été pris depuis lors par les Corsaires, &

difoit s'être échappé de leurs mains fans avoir été reconnu. Des marchands Napolitains lui avoient confié un autre vaiffeau & il faifoit fa feconde courfe depuis ce rétabliffement. Il contoit fa vie à qui vouloit l'entendre, & favoit fi bien fe faire valoir qu'en amufant il donnoit de la confiance. Ses goûts étoient auffi bizarres que fes aventures. Il ne fongeoit qu'à divertir fon équipage : il avoit fur fon bord deux méchans pierriers qu'il tirailloit tout le jour ; toute la nuit il tiroit des fufées ; on n'a jamais vu patron de navire auffi gai.

Pour moi je m'amufois à m'exercer dans la marine, & quand je n'étois pas de quart, je n'en demeurois pas moins à la manœuvre ou au gouvernail. L'attention me tenoit lieu d'expérience, & je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'oueft. Le compas étoit pourtant au rumb convenable ; mais le cours du foleil & des étoiles, me fembloit contrarier fi fort fa direction qu'il falloit felon moi, que l'aiguille déclinât prodigieufement. Je le dis au Capitaine ; il battit la campagne en fe moquant de moi, & comme la mer devint haute & le tems nébu-

leux, il ne me fut pas possible de vérifier mes observations. Nous eûmes un vent forcé qui nous jetta en pleine mer; il dura deux jours: le troisieme nous apperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au Patron ce que c'étoit. Il me dit, terre de l'Eglise. Un matelot soutint que c'étoit la côte de Sardaigne; il fut hué, & paya de cette façon sa bienvenue; car quoique vieux matelot, il étoit nouvellement sur ce bord, ainsi que moi.

Il ne m'importoit gueres où que nous fussions; mais ce qu'avoit dit cet homme ayant ranimé ma curiosité, je me mis à fureter autour de l'habitacle, pour voir si quelque fer mis là par mégarde ne faisoit point décliner l'aiguille. Quelle fut ma surprise de trouver un gros aimant caché dans un coin! En l'ôtant de sa place, je vis l'aiguille en mouvement reprendre sa direction. Dans le même instant quelqu'un cria; Voile. Le Patron regarda avec sa lunette, & dit que c'étoit un petit bâtiment françois; comme il avoit le cap sur nous & que nous ne l'évitions pas, il ne tarda pas d'être à pleine vue, & chacun vit alors que c'étoit une voile barbaresque. Trois marchands Napoli-

tains que nous avions à bord avec tout leur bien, poufferent des cris jufqu'au Ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du Patron, & lui dis à l'oreille : *Patron, fi nous fommes pris, tu es mort ; compte là-deffus.* J'avois paru fi peu ému, & je lui tins ce difcours d'un ton fi pofé qu'il ne s'en alarma gueres & feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défenfe, mais il ne fe trouva pas une arme en état, & nous avions tant brûlé de poudre que quand on voulut charger les pierriers, à peine en refta-t-il pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile ; fi-tôt que nous fûmes à portée, au lieu de daigner tirer fur nous on nous cria d'amener, & nous fûmes abordés prefque au même inftant. Jufqu'alors le Patron, fans en faire femblant, m'obfervoit avec quelque défiance : mais fi-tôt qu'il vit les corfaires dans notre bord, il ceffa de faire attention à moi & s'avança vers eux fans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'efclavage, en purgeant le genre humain d'un traître & la mer d'un de fes monftres. Je

courus à lui, & lui criant; *je te l'ai promis, je te tiens parole*, d'un ſabre dont je m'étois ſaiſi, je lui fis voler la tête. A l'inſtant, voyant le chef des barbareſques venir impétueuſement à moi, je l'attendis de pied ferme, & lui préſentant le ſabre par la poignée, *tiens, Capitaine*, lui dis-je en langue franque, *je viens de faire juſtice; tu peux la faire à ton tour.* Il prit le ſabre, il le leva ſur ma tête; j'attendis le coup en ſilence: il ſourit, & me tendant la main, il défendit qu'on me mît aux fers avec les autres, mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avoit vu faire; ce qui me confirma qu'il en ſavoit aſſez la raiſon. Cette diſtinction, au reſte, ne dura que juſqu'au port d'Alger, & nous fûmes envoyés au bagne en débarquant, couplés comme des chiens de chaſſe.

Juſqu'alors, attentif à tout ce que je voyois, je m'occupois peu de moi. Mais enfin la premiere agitation ceſſée me laiſſa réfléchir ſur mon changement d'état, & le ſentiment qui m'occupoit encore dans toute ſa force me fit dire en moi-même avec une ſorte de ſatisfaction. Que m'ôtera cet événement? Le pouvoir de faire une ſottiſe. Je ſuis

plus libre qu'auparavant. Emile esclave! reprenois-je, eh dans quel sens? Qu'ai-je perdu de ma liberté primitive? Ne naquis-je pas esclave de la néceſſité? Quel nouveau joug peuvent m'impoſer les hommes? Le travail? ne travaillois-je pas quand j'étois libre? La faim? combien de fois je l'ai ſoufferte volontairement! La douleur? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas plus que ne m'en fit ſentir un grain de ſable. La contrainte? ſera-t-elle plus rude que celle de mes premiers fers? & je n'en voulois pas ſortir. Soumis par ma naiſſance aux paſſions humaines, que leur joug me ſoit impoſé par un autre ou par moi; ne faut-il pas toujours le porter, & qui ſait de quelle part il me ſera plus ſupportable? J'aurai du moins toute ma raiſon pour les modérer dans un autre, combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes? Qui pourra me faire porter deux chaînes? N'en portois-je pas une auparavant? Il n'y a de ſervitude réelle que celle de la nature. Les hommes n'en ſont que les inſtrumens. Qu'un maître m'aſſomme ou qu'un rocher m'écraſe, c'eſt le même événement à mes yeux, & tout

ce qui peut m'arriver de pis dans l'esclavage est de ne pas plus fléchir un tyran qu'un caillou. Enfin si j'avois ma liberté, qu'en ferois-je ? Dans l'état où je suis, que puis-je vouloir ? Eh ! pour ne pas tomber dans l'anéantissement, j'ai besoin d'être animé par la volonté d'un autre au défaut de la mienne.

Je tirai de ces réflexions la conséquence que mon changement d'état étoit plus apparent que réel ; que, si la liberté consistoit à faire ce qu'on veut, nul homme ne seroit libre ; que tous sont foibles, dépendans des choses, de la dure nécessité ; que celui qui sait le mieux vouloir tout ce qu'elle ordonne est le plus libre, puisqu'il n'est jamais forcé de faire ce qu'il ne veut pas.

Oui, mon pere, je puis le dire ; le tems de ma servitude fut celui de mon regne, & jamais je n'eus tant d'autorité sur moi que quand je portai les fers des barbares. Soumis à leurs passions sans les partager, j'appris à mieux connoître les miennes. Leurs écarts furent pour moi des instructions plus vives que n'avoient été vos leçons, & je fis sous ces rudes maîtres un cours de Philosophie encore plus utile que celui que j'avois fait près de vous.

Je n'éprouvai pas pourtant dans leur servitude toutes les rigueurs que j'en attendois. J'essuyai de mauvais traitemens, mais moins, peut-être, qu'ils n'en eussent essuyés parmi nous, & je connus que ces noms de Maures & de Pirates portoient avec eux des préjugés dont je ne m'étois pas assez défendu. Ils ne sont pas pitoyables, mais ils sont justes, & s'il faut n'attendre d'eux ni douceur ni clémence, on n'en doit craindre non plus ni caprice ni méchanceté. Ils veulent qu'on fasse ce qu'on peut faire, mais ils n'exigent rien de plus, & dans leurs châtimens ils ne punissent jamais l'impuissance, mais seulement la mauvaise volonté. Les Négres seroient trop heureux en Amérique, si l'Européen les traitoit avec la même équité; mais comme il ne voit dans ces malheureux que des instrumens de travail, sa conduite envers eux dépend uniquement de l'utilité qu'il en tire; il mesure sa justice sur son profit.

Je changeai plusieurs fois de Patron: l'on appelloit cela me vendre, comme si jamais on pouvoit vendre un homme. On vendoit le travail de mes mains; mais ma volonté, mon entendement,

mon être, tout ce par quoi j'étois moi & non pas un autre, ne se vendoit assurément pas; & la preuve de cela est que la premiere fois que je voulus le contraire de ce que vouloit mon prétendu maître, ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord assez doucement traité; l'on comptoit sur mon rachat, & je vécus plusieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé si je pouvois connoître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intriguois point auprès des Consuls Européens & des Moines, que personne ne parloit de ma rançon & que je ne paroissois pas y songer moi-même, on voulut tirer parti de moi de quelque maniere, & l'on me fit travailler. Ce changement ne me surprit ni ne me fâcha. Je craignois peu les travaux pénibles, mais j'en aimois mieux de plus amusans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un attelier dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étois le sien dans son métier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon Patron que celui qu'il me faisoit faire, il m'établit pour son compte & s'en trouva bien.

J'avois vu difperfer prefque tous mes anciens camarades du bagne, ceux qui pouvoient être rachetés l'avoient été. Ceux qui ne pouvoient l'être avoient eu le même fort que moi, mais tous n'y avoient pas trouvé le même adouciffement. Deux chevaliers de Malte entre autres avoient été délaiffés. Leurs familles étoient pauvres. La Religion ne rachete point fes captifs, & les Peres ne pouvant racheter tout le monde, donnoient ainfi que les Confuls une préférence fort naturelle & qui n'eft pas inique à ceux dont la reconnoiffance leur pouvoit être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune & l'autre vieux, étoient inftruits & ne manquoient pas de mérite; mais ce mérite étoit perdu dans leur fituation préfente. Ils favoient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avoient des talens pour briller, pour commander, qui n'étoient pas d'une grande reffource à des efclaves. Pour furcroît, ils portoient fort impatiemment leurs fers, & la philofophie dont ils fe piquoient extrêmement, n'avoit point appris à ces fiers gentilshommes à fervir de bonne grace des pieds-plats & des bandits; car ils n'appelloient pas au-

trement leurs maîtres. Je plaignois ces deux pauvres gens; ayant renoncé par leur nobleſſe à leur état d'hommes, à Alger ils n'étoient plus rien; même ils étoient moins que rien. Car parmi les corſaires, un corſaire ennemi fait eſclave eſt fort au-deſſous du néant. Je ne pus ſervir le vieux que de mes conſeils qui lui étoient ſuperflus, car plus ſavant que moi, du moins de cette ſcience qui s'étale, il ſavoit à fond toute la morale, & ſes préceptes lui étoient très-familiers; il n'y avoit que la pratique qui lui manquât, & l'on ne ſauroit porter de plus mauvaiſe grace le joug de la néceſſité. Le jeune encore plus impatient, mais ardent, actif, intrépide, ſe perdoit en projets de révoltes & de conſpirations impoſſibles à exécuter, & qui toujours découverts ne faiſoient qu'aggraver ſa miſere. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple & à tirer parti de ſes bras pour rendre ſon état plus ſupportable, mais il mépriſa mes conſeils & me dit fiérement qu'il ſavoit mourir. Monſieur, lui dis-je, il vaudroit encore mieux ſavoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques ſoulagemens qu'il reçut de bonne grace, & en ame

noble & ſenſible ; mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua ſes trames pour ſe procurer la liberté par un coup hardi, mais ſon eſprit remuant laſſa la patience de ſon maître qui étoit le mien. Cet homme ſe défit de lui & de moi, nos liaiſons lui avoient paru ſuſpectes, & il crut que j'employois à l'aider dans ſes manœuvres les entretiens par leſquels je tâchois de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics, & condamnés à travailler ſous les ordres d'un ſurveillant barbare, eſclave comme nous, mais qui pour ſe faire valoir à ſon maître nous accabloit de plus de travaux, que la force humaine n'en pouvoit porter.

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux. Comme on nous partageoit également le travail & que j'étois plus robuſte & plus ingambe que tous mes camarades, j'avois fait ma tâche avant eux, après quoi j'aidois les plus foibles & les allégeois d'une partie de la leur. Mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence & la ſupériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, & , toujours augmen-

tant par degrés, finit par me furcharger à tel point & de travail & de coups, que malgré ma vigueur, j'étois menacé de fuccomber bientôt fous le faix; tous mes compagnons tant forts que foibles, mal nourris & plus maltraités dépériffoient fous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait infupportable, je réfolus de m'en délivrer à tout rifque, mon jeune Chevalier à qui je communiquai ma réfolution la partagea vivement. Je le connoiffois homme de courage, capable de conftance pourvu qu'il fût fous les yeux des hommes, & dès qu'il s'agiffoit d'actes brillans & de vertus héroïques, je me tenois fûr de lui. Mes reffources néanmoins étoient toutes en moi-même & je n'avois befoin du concours de perfonne pour exécuter mon projet; mais il étoit vrai qu'il pouvoit avoir un effet beaucoup plus avantageux, exécuté de concert par mes compagnons de miferes, & je réfolus de le leur propofer, conjointement avec le Chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette propofition fe feroit fimplement & fans intrigues préliminaires. Nous prîmes

le tems du repas où nous étions plus rassemblés & moins surveillés. Je m'adressai d'abord dans ma langue a une douzaine de compatriotes que j'avois là, ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades, leur dis-je, écoutez-moi. Ce qui me reste de force ne peut suffire à quinze jours encore du travail dont on me surcharge, & je suis un des plus robustes de la troupe; il faut qu'une situation si violente prenne une prompte fin, soit par un épuisement total, soit par une résolution qui le prévienne. Je choisis le dernier parti, & je suis déterminé à me refuser dès demain à tout travail au péril de ma vie, & de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix est une affaire de calcul. Si je reste comme je suis, il faut périr infailliblement en très-peu de tems & sans aucune ressource; je m'en ménage une par ce sacrifice de peu de jours. Le parti que je prends peut effrayer notre inspecteur & éclairer son maitre sur son véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon sort quoi qu'accéleré ne sauroit être empiré. Cette ressource seroit tardive & nulle quand

mon corps épuisé ne feroit plus capable d'aucun travail, alors en me ménageant ils n'auroient rien à gagner, en m'achevant ils ne feroient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choisir le moment où ma perte en est encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raisons bonnes, & veut, à l'exemple de cet homme de courage prendre le même parti que moi, notre nombre fera plus d'effet & rendra nos tyrans plus traitables. Mais fussions-nous seuls lui & moi, nous n'en sommes pas moins résolus à persister dans notre refus, & nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il sera soutenu.

Ce discours simple & simplement prononcé, fut écouté sans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter sur eux & qu'ils feroient comme moi. Les autres ne dirent mot & tout resta calme. Le Chevalier mécontent de cette tranquillité parla aux siens dans sa langue avec plus de véhémence, leur nombre étoit grand, il leur fit à haute voix des descriptions animées de l'état où nous étions réduits & de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indi-

gnation par la peinture de notre avilissement, & leur ardeur par l'espoir de la vengeance : enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui fait braver les tourmens & qui triomphe de la puissance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, & tous jurerent de nous imiter & d'être inébranlables jusqu'à la mort.

Le lendemain sur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très-maltraités les uns & les autres, inutilement toutefois quant à nous deux & à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arracherent pas même un seul cri. Mais l'œuvre du Chevalier ne tint pas si bien. La constance de ses bouillans compatriotes fut épuisée en quelques minutes, & bientôt à coups de nerf de bœuf, on les ramena tous au travail, doux comme des agneaux. Outré de cette lâcheté, le Chevalier tandis qu'on le tourmentoit lui-même, les chargeoit de reproches & d'injures qu'ils n'écoutoient pas. Je tâchai de l'appaiser sur une désertion que j'avois prévue & que je lui avois prédite. Je savois que les effets de l'éloquence sont vifs mais

momentanées. Les hommes qui ſe laiſſent ſi facilement émouvoir ſe calment avec la même facilité. Un raiſonnement froid & fort ne fait point d'effervefcence, mais quand il prend il pénetre, & l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La foibleſſe de ces pauvres gens en produiſit un autre auquel je ne m'étois pas attendu, & que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avoient point imité les voyant revenir au travail, les huerent, le quitterent à leur tour, & comme pour inſulter à leur couardiſe, vinrent ſe ranger autour de moi, cet exemple en entraîna d'autres & bientôt la révolte devint ſi générale que le maître attiré par le bruit & les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inſpecteur put lui dire pour s'excuſer & pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me déſigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de mutins qui cherchoit à ſe faire craindre par le trouble qu'il vouloit exciter. Le maître me regarda & me dit; c'eſt donc toi qui débauches mes eſclaves? Tu viens

viens d'entendre l'accuſation. Si tu as quelque choſe à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain menacé de ſa ruine ; dans un moment où tout maître Européen, touché juſqu'au vif par ſon intérêt eût commencé ſans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmens. Patron, lui dis-je en langue franque ; tu ne peux nous haïr ; tu ne nous connois pas même ; nous ne te haïſſons pas non plus, tu n'es pas l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous ſavons porter le joug de la néceſſité qui nous a ſoumis à toi. Nous ne refuſons point d'employer nos forces pour ton ſervice, puiſque le ſort nous y condamne ; mais en les excédant ton eſclave nous les ôte & va te ruiner par notre perte. Crois-moi, tranſporte à un homme plus ſage l'autorité dont il abuſe à ton préjudice. Mieux diſtribué ton ouvrage ne ſe fera pas moins, & tu conſerveras des eſclaves laborieux dont tu tireras avec le tems un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes ſont juſtes ; nos demandes ſont modérées. Si tu ne les écoutes pas, notre

parti est pris ; ton homme vient d'en faire l'épreuve ; tu peux la faire à ton tour.

Je me tus ; le Piqueur voulut répliquer. Le Patron lui imposa silence. Il parcourut des yeux mes camarades dont le teint hâve & la maigreur attestoient la vérité de mes plaintes, mais dont la contenance au surplus n'annonçoit point du tout des gens intimidés. Ensuite m'ayant considéré derechef. Tu parois, dit-il, un homme sensé : je veux savoir ce qui en est. Tu tances la conduite de cet esclave ; voyons la tienne à sa place ; je te la donne & le mets à la tienne. Aussi-tôt il ordonna qu'on m'ôtât mes fers & qu'on les mît à notre Chef ; cela fut fait à l'instant.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment je me conduisis dans ce nouveau poste, & ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure fit du bruit, le soin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger : le Dey même entendit parler de moi & voulut me voir. Mon Patron m'ayant conduit à lui & voyant que je lui plaisois, lui fit présent de ma personne. Voilà votre Emile esclave du Dey d'Alger.

Les regles sur lesquelles j'avois à me conduire dans ce nouveau poste, découloient de principes qui ne m'étoient pas inconnus. Nous les avions discutés durant mes voyages, & leur application bien qu'imparfaite & très-en petit, dans le cas où je me trouvois, étoit sûre & infaillible dans ses effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre vous & moi. Mes succès m'attirerent la considération de mon Patron.

Assem Oglou étoit parvenu à la suprême puissance par la route la plus honorable qui puisse y conduire : car de simple matelot passant par tous les grades de la marine & de la milice, il s'étoit successivement élevé aux premieres places de l'Etat, & après la mort de son prédécesseur il fut élu pour lui succéder par les suffrages unanimes des Turcs & des Maures, des gens de guerre & des gens de loi. Il y avoit douze ans qu'il remplissoit avec honneur ce poste difficile, ayant à gouverner un peuple indocile & barbare, une soldatesque inquiete & mutine, avide de désordre & de trouble, qui, ne sachant ce qu'elle desiroit elle-mê-

me, ne vouloit que remuer & se soucioit peu que les choses allassent mieux pourvu qu'elles allassent autrement. On ne pouvoit pas se plaindre de son administration, quoiqu'elle ne répondit pas à l'espérance qu'on en avoit conçue. Il avoit maintenu sa régence assez tranquille : tout étoit en meilleur état qu'auparavant, le commerce & l'agriculture alloient bien, la marine étoit en vigueur, le peuple avoit du pain. Mais on n'avoit point de ces opérations éclatantes......

FIN.

TABLE
DES MATIERES,

Pour les deux derniers Volumes.

III. Déſigne le Tome troiſieme.
IV. le Tome quatrieme.
n. les notes.

Théologiens,

Fin de la Table.


BIBLI
SCA
PLU
N.°